BnF Gallica

Lettres de Paul Gauguin à Georges-Daniel de Monfreid

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque de l'INHA / coll. J. Doucet

BnF Gallica

Gauguin, Paul. Lettres de Paul Gauguin à Georges-Daniel de Monfreid. 1918.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

D
in 12
211
Institut National d'Histoire de l'Art
090102519210

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque de l'INHA / coll. J. Doucet

12 d 211

LETTRES

DE

PAUL GAUGUIN

A GEORGES-DANIEL DE MONFREID,

PRÉCÉDÉES D'UN HOMMAGE PAR

VICTOR SEGALEN

AVEC 8 REPRODUCTIONS EN PHOTOTYPIE

PARIS
ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXIX

3e Edition

69 d 18

LETTRES

DE

PAUL GAUGUIN

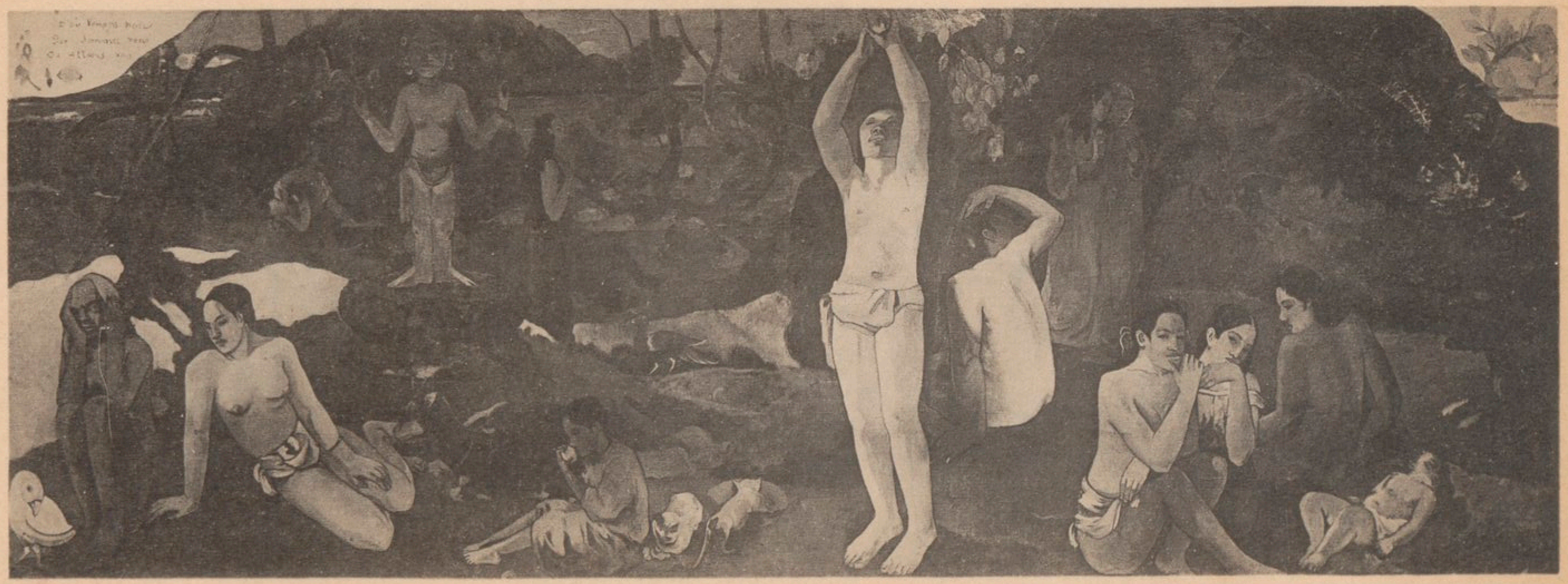
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

2 EXEMPLAIRES VIEUX JAPON (HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS 1 ET 2.

20 EXEMPLAIRES VERGÉ D'ARCHES (DONT 5 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 3 A 22.

Copyright by G. Crès et Cie, 1918

TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS
POUR TOUS PAYS



D'où venons-nous — Que sommes-nous — Où allons-nous.

12 d 211

LETTRES

DE

PAUL GAUGUIN

A GEORGES-DANIEL DE MONFREID,

PRÉCÉDÉES D'UN HOMMAGE PAR

VICTOR SEGALEN

AVEC 8 REPRODUCTIONS EN PHOTOTYPIE

ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie

116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

5, RÄMISTRASSE, ZURICH

—

MCMXVIII

13034

HOMMAGE A GAUGUIN

I

PAUL GAUGUIN, né à Paris le 7 juin 1848... — je ne m'attarde pas à exposer ses origines ; tout homme exceptionnel étant destiné à décevoir ses parents plus qu'à les prolonger. Et lui-même nous instruit :

« Si je vous dis que, par les femmes, je descends d'un Borgia d'Aragon, vice-roi du Pérou, vous répondrez que ce n'est pas vrai, et que je suis prétentieux. Mais si je vous dis que ma famille est une famille de vidangeurs, vous me mépriserez. »

En vérité, son père fut un journaliste ; et sa grand'mère maternelle, une femme de lettres, Flora Tristan, dont les œuvres ni les croyances, saint-simoniennes, n'atteignent à l'intérêt de la vie conjugale. Mal mariée, son conjoint l'aimait cependant d'une telle rancune, qu'après trois ans d'accord et dix-huit années de séparation, il lui infligea la preuve la plus fatale dont un jaloux puisse faire hommage à sa femme, et tenta de la tuer. Elle continua de vivre et d'écrire des romans sentimentaux dans le goût de son école, comme « Memphis, ou le Prolétaire », sans pitié de ses lecteurs ni de son mari, soumis aux travaux forcés pour vingt ans.

Mais par elle, Gauguin remontait à des ancêtres — sinon « Borgia » — du moins de noblesse aragonaise certaine, puisque pauvre et émigrée. Don Mariano Tristan y Moscoso était colonel espagnol à la solde du Pérou, et ses états de service demeurent enviables : ce père de Flora, remarié à l'âge de quatre-vingt-neuf printemps, — sa seconde femme eut

plusieurs enfants dont un certain Etchenique, devenu Président de la République Péruvienne. L'autre ancêtre, son frère, don Pio Tristan, atteignit l'âge de cent treize années. Voilà, pour la vitalité, les véritables chefs de la maison Gauguin.

Ni cette vitalité, ni cette virilité respectables de l'arrière grand-père et grand-oncle, encore moins les vertus humanitaires de Flora Tristan, n'interviennent dans l'ascendance du génie de peintre en Gauguin. Mais il faut convenir que ces ancêtres non français, exportés, cet exotisme puissamment planté dès l'origine, n'étonnent point à considérer l'homme qu'ils engendrèrent, — à le regarder dans un des portraits qu'il fit de lui-même les plus rudes, les plus francs, car destiné à l'ami des derniers jours : « A l'ami Daniel », comme l'écrit la dédicace. De profil, sur un torse oblique à forte encolure, avec un geste diagonal plein de volonté, aussi de ruse, un coup d'épaule et du regard... Le menton s'appuie grassement sur l'épaule. Une moustache

courte, clairsemée. Le nez est busqué, préhensif ; la paupière lourdement levée par le globe d'un œil gros. Un front fuyant ; un crâne petit, — afin que la pensée trop intelligente ne déborde pas les merveilleux organes faits pour saisir le monde extérieur à belles dents, à pleines lèvres, à pleines narines, de tous les yeux, de toute la face, comme il sied au peintre bien né...

Si l'œuvre peinte n'est pas donnée dans les qualités ancestrales, on ne peut refuser à ces hispano-péruviens une souche de bon augure pour l'enfant qui devait naître d'eux en plein Paris.

Et d'ailleurs, c'est vers eux que, ruinée par le coup d'Etat, sa famille le ramène en 1851, l'embarquant avec elle pour le Pérou, à l'âge de trois ans. Mais, présages à retenir, — si l'on veut, — Clovis Gauguin, journaliste libéral, exilé volontaire, *meurt dans le détroit de Magellan et on le laisse à* Port-Famine.

Quatre années suivent de séjour à Lima,

dont on retrouve les reflets dans le souvenir des enfances-Gauguin : un ciel insolemment pur; des toits en terrasse où les propriétaires frappés de « l'impôt de la folie » nourrissent le dément domestique, lié par une chaîne ; le fou qui se désenchaîne parfois et rôde dans la nuit ; les portraits d'ancêtres bougeant et s'animant quand la terre tremble et donne un regard à leurs yeux ; la mantille des Liméniennes, partageant le visage de sa mère « gracieuse et jolie » ; et les tributs du pays : céramiques Incas, figurines d'argent natif, bijoux d'or sans alliage pétris par les mains indiennes ; enfin la rutilante et clinquante vie politique près de l'ancêtre don Pio, père du Président, — et l'hommage à cette petite cousine dont le jeune corps lui plut au point que les parents crièrent au viol ! Tant d'autres choses... Paul Gauguin avait alors six ans.

Le retour en France ne fut, pour l'enfant, que la préparation à de nouveaux voyages. Sa

famille le destinant à l'Ecole Navale, la destinée et quelque paresse lui imposèrent la marine marchande. A dix-sept ans, il s'embarque comme pilotin, et, de nouveau, pour l'Amérique du sud, mais Atlantique : Rio de Janeiro. Puis il s'engage, et on le retrouve timonier à bord du Jérôme-Napoléon, *commandé par le Prince Jérôme Napoléon, et naviguant dans les mers boréales, quand, le 1er Juillet 1870, il fut promu matelot de deuxième classe. Cet évènement dans sa campagne précéda de fort peu la déclaration de la guerre, — que son chef apprit avec rage, faisant aussitôt « mettre le cap sur Charenton » !*

L'année suivante, libéré par un congé renouvelable, il quittait la mer pour longtemps et s'établissait à Saint-Cloud où Madame Gauguin, née Aline Chazal, était morte. Il trouvait là une autre famille, bienveillante et amie, qui, de l'apprenti-marin fit, par simple recommandation chez un agent de change, un excellent apprenti-banquier.

*
* *

A vrai dire, de toutes les choses étonnantes qui se déroulent dans l'histoire de Gauguin, celle-ci est la moins attendue. Toute aventure qui suivra peut être acceptée si l'on a foi en celle-ci : Gauguin, admis chez Bertin, financier de la rue Lafitte, resta attaché à cette maison durant onze années consécutives. S'il la quitta, ce fut de son plein gré. On doit donc porter à son avoir qu'il débuta dans la vie véritable, la vie sérieuse, par ce bon point de bon agent de change, et convenir qu'aux temps de jeunesse et de fièvre et d'enthousiasme à travers quoi se couve pour éclore — ou crever — la personnalité humaine, Gauguin fut un bon employé. Et, chose que l'issue de sa vie rendra tout-à-fait incroyable, Gauguin, alors, gagna beaucoup d'argent ! On cite un chiffre : quarante mille francs dans sa meilleure année. Il mit le comble à cette vie modèle en épousant Mademoiselle Mette-Sophie Gad, d'origine danoise et

luthérienne, s'alliant de la sorte à la grande bourgeoisie de Copenhague.

Bon employé, bon époux, et, la permission du Seigneur et le tempérament aidant, bientôt quatre ou cinq fois père, Gauguin, par sa vie endiguée à cette époque, sa vie « honorable », pose le problème insistant : l'artiste, aux prises avec la société, doit-il la reconnaître et en jouir économiquement, ou la repousser, ou l'utiliser en partie afin de vivre juste assez pour une œuvre mitigée, ou encore... Problème à mille facettes dont l'issue est avant tout affaire de santé, de hasards, d'héritage, — problème que les générations précédentes résolurent en partis-pris opposés : soit le bohème jouant de son art, s'accouplant au gré de ses ivresses et mourant extatique ou désespéré ; ou bien l'autre, qu'un séparatisme avisé protège et nourrit. Les actes répétés quotidiennement qui valurent à Joris-Karl Huysmans, fonctionnaire, de l'avancement et une retraite à la fin de ses jours, doivent être excusés pour avoir permis à l'artiste

une parfaite liberté d'art. Mais en dehors des catégories marche Rimbaud, fils de l'Apocalypse durant trois ou quatre années de son enfance, bon comptable, ensuite, pour l'éternité de sa vie. Les héros sont parfois bien décevants dans le choix de leurs espèces sociales !

C'est une autre déconvenue que réservait l'approche de M. Gauguin, employé de banque, — déconvenue plus stérile encore. Car si Huysmans, dès le début de sa jeunesse, se cherchait voluptueusement à travers le bourbier de son âme, si Rimbaud, bien avant sa vraie jeunesse, écrivait déjà en prophète, — Paul Gauguin, poussé par la vie, ne peignait pas. Que le lecteur daigne enfin s'étonner : dans cette chronique d'un grand peintre âgé dès lors de plus de vingt-huit ans, il n'a pas été question de peinture.

Et même, par un double paradoxe opposé aux précédents exemples, on peut croire que ses fonctions journalières elles-mêmes conduisirent Gauguin à toucher aux couleurs.

Huysmans eut expliqué cela comme une manifestation du Malin qui s'insinue en l'âme par tous les pores suants de la peau... On peut croire que le démon des Visions pénétra sa proie par le vide que laisse en tout bon employé une semaine bien remplie : le Dimanche. Un beau Dimanche, Gauguin, pour occuper son loisir, se mit à peindre. On objectera qu'il pouvait, avec la même fatalité, s'adonner à pêcher à la ligne ; ou encore, le goût de peindre, on devrait avec Taine, ce bon examinateur, le rapporter à une influence du milieu, (mais Gauguin même fait observer que Taine a parlé de tout sauf de peinture), et dire avec M. Jean de Rotonchamps (*) que : « peut-être le futur auteur du Christ jaune acquit inconsciemment dans la maison de son tuteur, Gustave Arosa, l'amour latent de l'œuvre peinte, car Gustave Arosa... doué d'un goût délicat avait réuni chez lui un certain nombre de toiles de l'école moderne... » Il

(*) Jean de Rotonchamps, PAUL GAUGUIN. Édité à Weimar par les soins financiers du Comte von Kessler.

vaut mieux reconnaître la vertu génitrice du Dimanche chez un bon employé, la vertu maléficieuse, puisque précisément ce jour-là, repos du Créateur, le Malin s'agite et enfièvre les maudits parmi les hommes, ses fils d'orgueil et de révolte : les artistes, les Hors-la-loi. Je vois dans tout ceci une authentique prédestination !

Mais ce qui vaut mieux, il se trouve que Gustave Arosa était ami de Pissarro. C'est de ce maître que Gauguin apprit le choix des tons à donner à la toile : élimination du noir cireux, du bitume stercoral, des terres et des ocres couleurs de pauvre ; et cette décision un peu naïve mais riante de n'user que des trois « primaires » et de leurs dérivés immédiats : la formule, enfin, trop répétée, du « mélange optique des couleurs ». Bien plus, Pissarro lui enseignait l'indépendance, l'affranchissement de toute maîtrise hormis la sienne propre que chaque élève détient, — ou ne détient pas, et c'est en effet la question. Dans la complète, sincère, enthousiaste et

cynique biographie de Paul Gauguin, celle qui, dans cinquante ans, quand toute la génération qui l'approcha sera morte, — et nous aussi, — sera possible, il ne faudra point négliger Pissarro, Danois né aux Antilles, vendu par sa famille au négoce et qui apprit, sans doctrine, les éléments de son propre dessin. Bien mieux que la division des couleurs, Pissarro avait d'abord enseigné à Gauguin comment on échappe à la famille, à la fatalité de marchand ou d'homme d'argent, d'homme payé ou payant, d'homme à bilan, d'homme à tout faire, — comment l'on n'est pas commerçant.

*
* *

Bien que les premiers essais de Gauguin se datent de 1875, — et qu'il ait, en 1876, exposé au salon un paysage, — obtenu de Huysmans en 1880 un brevet de « dilution des œuvres encore incertaines de Pissarro », c'est en 1881 qu'il se révèle : « M. Gauguin,

écrit Huysmans (*) se présente avec une toile bien à lui, une toile qui révèle un incontestable tempérament de peintre moderne.

« Elle porte ce titre : Etude de nu. C'est, au premier plan, une femme vue de profil, assise sur un divan, en train de raccommoder sa chemise ; derrière elle, le parquet fuit, tendu d'un tapis violacé, jusqu'au dernier plan qu'arrête le bas entrevu d'un rideau d'algérienne.

« Je ne crains pas d'affirmer que parmi les peintres contemporains qui ont travaillé le nu, aucun n'a encore donné une note aussi véhémente dans le réel ; et je n'excepte pas de ces peintres, Courbet, dont la femme au perroquet est aussi peu vraie comme ordonnance et comme chair, que la femme couchée de Lefebvre, ou la Vénus à la crème de Cabanel....

« En dépit de ses titres mythologiques et des bizarres pannes dont il revêt ses modèles, Rembrandt seul, a, jusqu'à ce jour, peint le

(*) J. K. Huysmans, L'ART MODERNE.

nu. » Et plus loin, négligeant d'autres toiles : « Bien que ces tableaux aient des qualités, je ne m'y arrêterai pas, car la personnalité de M. Gauguin, si tranchée dans son étude de nu, s'est difficilement évadée encore des embrasses de M. Pissarro, son maître. »

L'année suivante, 1882, Huysmans la déclare, pour le même peintre, une année de « rien qui vaille » — : « Tout au plus citerais-je, comme étant plus valide que le reste, sa nouvelle vue de l'église de Vaugirard. Quant à son intérieur d'atelier, il est d'une couleur teigneuse et sourde... »

En effet, Gauguin dans son intérieur, non plus de peintre mais de mari, remâchait une aventure de ton vraiment domestique ; et cette année « de rien qui vaille » fut livrée à cette crise intime, empâtée dans cette couleur « teigneuse et sourde » comme l'avait pressenti la double vue décidément impitoyable de Huysmans. Il semble enfin que les conseils du maître des indépendants, de Pissarro,

aient, à ce moment-là même porté dans l'arbre de vie de Gauguin les fruits les plus beaux, les plus vénéneux. C'est en janvier 1883, à l'âge de l'homme fait, milieu juste d'une vie humaine bien rythmée, à trente-cinq ans, que M. Gauguin, agent de change, obsédé d'un travail lucratif qui dérobe ses heures, met en balance sa vie d'employé, et l'autre ; *celle qu'il tient et celle qu'il veut vivre... se décide pour celle-ci, et, forçat de la petite semaine, prononce enfin le mot le plus fier de son œuvre :*

— « Désormais, — *aurait-il dit, et je ne l'ai pas entendu,* — désormais, je peins tous les jours. »

Aussitôt, changement magique : Gauguin venait de jouer toute sa carrière sur ces mots, — et, en apparence, de tout y perdre. L'employé cossu se défait de son emploi, le collectionneur de ses toiles; (il en possédait de fort belles de Manet, Renoir, Monet, Cézanne, Pissarro, Sisley...) enfin, le père de famille de sa femme et de ses enfants. La famille Gau-

guin ayant émigré en Danemark, se disloque vers 1885. Madame Gauguin demeure à Copenhague avec quatre de ses enfants. Lui, pauvre, mais désormais peintre sans dimanches, revient avec son fils Clovis à Paris, et, sans tarder, descend au fond de la détresse : par grande ironie il doit son pain, durant quelques temps, à la parodie même de son nouveau métier. Il colla, pour trois francs cinquante par jour, des affiches « décoratives » à la gare du Nord.

« J'ai connu, *écrit-il dans un petit cahier dédié à sa fille Aline,* la misère extrême. Ce n'est rien ou presque rien... On s'y habitue, et, avec de la volonté, on finit par en rire. Mais ce qui est terrible, c'est l'empêchement au travail... Il est vrai que, par contre, la souffrance vous aiguise le génie. Il n'en faut pas trop, cependant, sinon elle vous tue... Avec beaucoup d'orgueil j'ai fini par avoir beaucoup d'énergie, et j'ai voulu vouloir. »

Cette énergie, il la promène d'abord de Paris en Bretagne, à Pont-Aven. Puis il se sou-

vient d'autres terres plus lointaines que le « Finistère », — d'îles déjà vues dans sa jeunesse ou son adolescence ; de pays entre les deux tropiques où le soleil au zénith ne fait pas d'ombre et pénètre tout même le crâne, — et la machine animale évapore ses humeurs dans un bouillonnement de volupté. Et, parvenu à cet autre point, (il a près de quarante ans) où l'on sent la série des années basculer et glisser au lieu de s'envoler, c'est alors seulement qu'il se décide et part pour les Antilles françaises, la Martinique. Il n'y a plus lieu de s'étonner. Même on escomptait ce départ, dont l'impromptu seul se manifeste qu'il soit si tardif ! Gauguin, peintre enfin libéré, aurait dû se réembarquer plus tôt en sa vie... Comment Gauguin n'est-il pas, depuis longtemps déjà, parti ?

C'est en vérité qu'il est décidé au départ beaucoup moins sous l'attrait des haleurs aux horizons-mirages, que par la poussée du budget quotidien. Il calcule, — et ceci demeure jusqu'à la fin pour lui un autre mirage, —

il croit « la vie beaucoup moins chère aux colonies qu'à Paris. » *Ce n'est point par éblouissement éperdu de la lumière : il se sent de chaleur à la créer ; mais par escompte, mal placé, d'une maison moins chère à conduire ; d'une vie pratique plus aisée, dans cette arrière province qu'est une colonie à la fin du dix-neuvième siècle. Insoucieux du soleil vers qui il se met en route, il part avant tout afin de vivre librement, ou — simplement, — de* vivre.

N'oublions pas que tous les « cieux de braises », le flamboiement des jugements derniers, l'enfer et ses gloires peuvent se peindre sans avoir été subis ; que Turner allumait ses toiles dans une arrière-boutique du sous-sol londonien ; que Rimbaud, avant d'exprimer toute la mer, avec ses ressacs, ses volumes en marche, ses écroulements d'eau et sa nautilité — Rimbaud n'avait jamais vu la mer.

L'année 1887 se passe tout entière aux

Antilles. Mais le climat menace Gauguin et le force au retour.

*
* *

C'est à nouveau de Bretagne, que vient le tirer vers la Provence une lettre d'ami, — et pour la première fois dans sa solitude souillée de médiocres camarades, — d'un ami digne de lui : Vincent van Gogh, débarqué de Hollande.

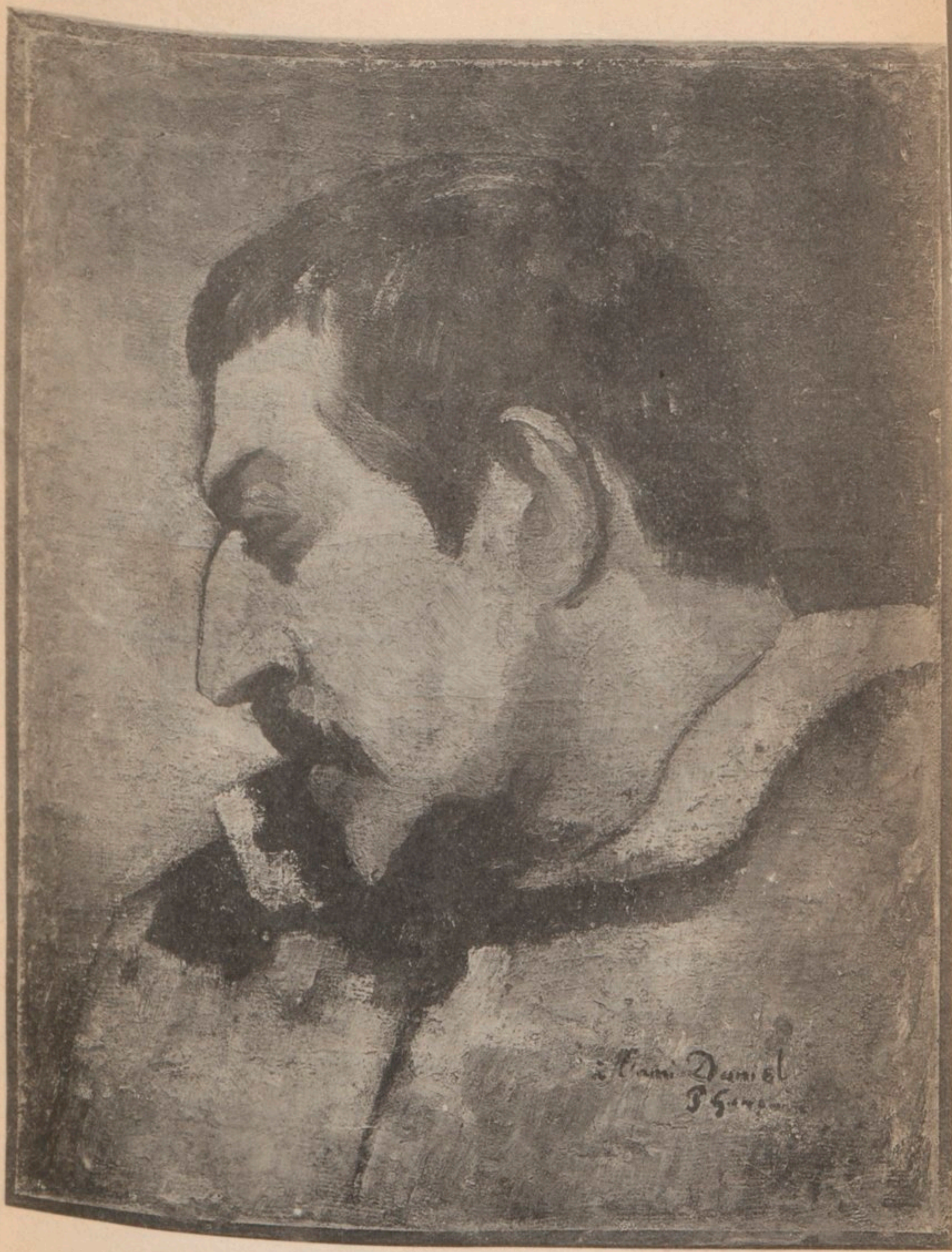
Vincent, qui peignait à Arles, a reçu, en échange du sien, un portrait de Paul par lui-même, et il écrit à son frère Théodore van Gogh : « Cela me fait décidément l'effet de représenter un prisonnier... mais on peut mettre cela sur le compte de la volonté de faire une chose mélancolique ; la chair dans les ombres est lugubrement bleutée... Ce que le portrait de Gauguin me dit surtout, c'est qu'il ne doit pas continuer comme cela ; qu'il doit se consoler, qu'il doit redevenir le Gauguin plus riche des négresses. »

Gauguin rejoignit donc van Gogh pei-

gnant les Aliscamps de Camargue. Il y eut alors, après l'échange des portraits, opposition de qualités insolites. Van Gogh, timide et mystique, réfléchissait jour et nuit sans trêve sur une toile, et crevant en couleurs, peignait tout d'un coup furieusement. Puis, ce fut la folie, haute en couleurs comme ses gestes sur la toile, — et l'oreille coupée. Et van Gogh fit de lui-même le portrait « L'Homme à l'oreille coupée », — *et plus tard se tira un coup de pistolet dans le ventre. Gauguin, enfui de leur vie commune, s'était pour la troisième fois réfugié en Bretagne, et de Pont-Aven au Pouldu.*

*
* *

Et du Pouldu il s'en revient à Paris vers la fin de l'année de l'Exposition, à laquelle il avait participé, non pas aux salons, mais aux cimaises d'un estaminet, sous la rubrique, dédaignée plutôt que choisie par lui du groupe « impressionniste et synthétiste ».


à l'ami Daniel

Ce fut la période, — deux années —, qu'on pourrait étiqueter « parisienne », comme on dira plus tard « provençale » ou « martiniquaise ». Ce n'est point la meilleure de sa fonction de peintre. Il fréquente des milieux littéraires dont le millésime, 1890, implique aussitôt la tendance. De jeunes écrivains « compréhensifs », Albert Aurier, Julien Leclerq, l'ont conduit vers l'église symboliste. Il lui est donné de voir et d'entendre le grand Verlaine, le Poète, et de boire auprès de lui ; et Moréas, le bon faiseur de vers, et Morice, le rhéteur. Mais l'épithète symboliste est une ferme valeur littéraire à cette date. Nous autres, vivant à ce jour, pouvons bien mesurer ce que ces temps nous ont valu ; et toute la jeunesse qu'ils apportaient, et les beaux coups de dents saines dont cette jeunesse déchirait la viande — non pas faisandée mais putride — de bœuf naturaliste, indigne d'être mangé comme cerf. Mais Gauguin avait passé la quarantaine, — et, bien plus âgé, bien plus mûr, bien plus « sans âge » que l'homme,

l'artiste avait dépassé le symbole, lequel, générateur dans le monde des mots, devient vite détestable quand il s'impose là où sa fonction est originelle, dans l'art figuratif, symbolique d'essence par ses traits, sa surface plane, le convenu de son espace pictural.

C'est pourquoi l'aventure parisienne de Paul Gauguin ne faillit qu'à valoir une bien mauvaise toile, où des accessoires groupés sans rythme ni sérieux : un renard, une noce de campagne, une jeune fille nue, — le tout consommé dans un effort pâteux sous l'annonce « la perte du pucelage », aboutit au rancart dans un grenier. Et plus tard, se souvenant de très loin de cette équipée, Gauguin en esquisse plaisamment le blason : « Une croix, des flammes,... V'lan ! ça y est, le Symbolisme ! »

Enfin, — et depuis tant de mots cet Hommage ne mène qu'à écrire ceux-ci : Paul Gauguin, âgé de quarante-trois ans, se tourne vers le pays le plus éloigné de tous les continents solides, l'archipel qui poudre les mers

du Grand Océan, et parmi les milliers d'îles, choisissant l'Unique, il fait son bagage pour Tahiti.

Pourquoi ce nouveau désir extrême-exotique ? ce départ pour le « cinquième monde », ainsi que l'appelaient les grands navigateurs, — après quoi, dirait un hagiographe, il n'est plus d'envolée possible que pour l'autre monde... Malgré les calculs de toutes sortes qui encombrèrent la vie domestique du grand peintre, et sa mort, et ce qui suivit sa mort, on peut du moins lui épargner ici l'injure d'une enquête et s'incliner devant ce fait : il s'embarque, un beau jour, pour la Polynésie.

On dira : instinct, pur instinct. Oui, mais le génie. C'est pourquoi l'instinct fut glorieusement rétribué. C'est pourquoi l'artiste reçut là-bas une plus haute récompense que jamais élève d'un jury : la révélation de sa maîtrise. Ce qui désormais devait être le domaine où bâtir sa maison régnante, fut révélé à Gauguin par Tahiti.

C'est à ce point juste, d'ailleurs, que res-

sortissent les Lettres qui font le corps de ce livre. C'est à propos de ce départ qu'intervient dans sa vie l'homme qui, plus que tout autre, lui correspondra désormais ; — je veux dire en qui il se retrouve, se découvre avec noblesse ou abandon, lassitude ou espoir. Par une bienfaisante fatalité, cet homme est comme lui un artiste indépendant, un « classique », disait Gauguin, sans autre maître que les Maîtres. C'est à cet homme que s'adressent les Lettres publiées ici, et dont le recueil, pour la première fois du genre, eut vraiment mérité ce sous-titre :

Lettres d'un Peintre à un autre Peintre, son ami.

II

GEORGES DANIEL DE MONFREID, à vrai dire, était connu de Gauguin depuis le retour de la Martinique. Les deux peintres avaient d'abord été deux bons marins. Monfreid naviguait pour son plaisir sur une goélette de trente-six tonneaux, faisant son libre cabotage de Saint-Malo à Port-Vendres, puis en Algérie, puis ailleurs... Mais à terre, il dessinait, accomplissant avec ferveur et gravité cette tâche de donner sa propre vision du monde, qui est à tout le monde. Et Monfreid se trouva parmi les premiers à recevoir de l'œuvre de Gauguin les coups de poing que celui-ci lançait au passage, ou les coups d'épaule qu'il prêtait pour que l'on s'appuyât. On ne peut dire, (et Gauguin, si jaloux de sa maîtrise juste, ne le permettrait pas) que Monfreid

en quelque sorte fut élève de Gauguin, — mais qu'il était prêt à en saisir les impulsions libératrices dans toute leur portée, que seuls les plus forts pouvaient atteindre. Et dès lors, Monfreid aperçut, évalua et pesa ce qui était lui-même, et sans jamais subir l'empreinte ni l'emprise écrasante d'un maître meurtrier de toutes les faiblesses, peignit comme il fera jusqu'à la fin de sa vie.

C'est donc de cet un à cet autre que les Lettres, durant douze années, vont s'échanger. L'amitié, établie dès le départ, s'accuse, non pas de jour en jour, car les courriers sont rares. Tous les envois commencent par « Mon cher Daniel... » *Daniel est un pseudonyme adopté par Monfreid à ses débuts, et que l'on doit intercaler dans son nom. Mais la formule finale, de la première à la dernière lettre, est en progression de confiance :* « Cordialement à tous amis artistes... » — « Poignée de main... » — « Tout à vous... » — « Tout à vous grandement... » — « Tout vôtre, affectueusement... » *Et voici qu'au nom de*

Daniel, Gauguin unit celui d'Annette, « chère à Daniel », *et l'image enfantine des jolis cheveux roux* « qui broussent dans le jardin... »

Ainsi, à travers une absence si profonde qu'il faut cinq à six mois aux demandes et réponses pour être satisfaites, se nourrit cette double amitié. Des deux côtés, les plus solides vertus de l'artiste. Monfreid, avec un geste de peintre ménager de ses mots, tient Gauguin pour « un grand bonhomme ». Gauguin juge son ami un bon juge de ses propres efforts : « Je suis impatient, *lui écrit-il,* du courrier prochain où vous me parlerez des tableaux que j'ai envoyés : j'ai hâte de savoir si je suis dans l'erreur ou non. » *Et encore, s'adressant à un acheteur des Degas, Cézanne, Renoir et de Monfreid* (*) : « A l'énumération de votre collection, je vois que je suis en compagnie de maîtres, et cela rend heureux mais aussi bien timide... J'y vois des Daniel. Enfin il y a donc des hommes qui savent apprécier la peinture !

(*) Lettre à M. F..., Mars 1902.

Daniel, en outre qu'il est artiste, est la plus belle nature loyale et franche que je connaisse... »

Les deux peintres s'étaient confrontés jusque dans leurs valeurs sociales. Gauguin, au mépris du troupeau des hommes, apportait ce « don magnifique » *fait à la multitude par quelques-uns. Monfreid répondait d'un regard aussi net, aussi dur, aussi dépouillé de toutes les écoles et même, en tant qu'homme, possédait plus. Gauguin passa pour un « mufle » un « impudent parasite », un « égoïste », un « monsieur sans-gêne »,* (*épithètes relevées dans les jugements de ses bons amis*). *Monfreid, de l'accord unanime, fut en cette histoire comme en toutes un parfait gentilhomme. C'est en laissant derrière lui, à l'autre face du monde, ce répondant et ce garant, que Paul Gauguin s'en fut aux îles Pacifiques.*

Dès lors, il n'y a de vrai compagnon pour lui que l'antique indigène retrouvé. Monfreid affirme : le seul aveu de Gauguin partant

pour Tahiti fut cette décision répétée, obstinée :

— « Je veux aller chez les sauvages ».

Pour toujours il ne cherche plus d'autre confident proche, d'autre spectateur étonné, — ni d'autre spectacle, — que l'homme et que la femme maoris.

III

L'HOMME MAORI ne peut pas s'oublier quand on l'a vu, ni la femme cesser d'être aimée quand on l'aime. Paul Gauguin sut aimer là-bas, et voir plus puissamment que tout être avec deux gros yeux ronds, ces vivants ambrés et nus qu'il ne faut point, pour les peindre, comparer à aucune autre espèce humaine. Qu'ils soient bien considérés en eux-mêmes : beaux athlètes aux muscles heureux, harmonieux dans un repos dynamique, avec des jointures de lignes plus souples que nerveuses, un visage au nez bien assis, nettement cerné par l'appuyé du pinceau ; des yeux... des yeux maoris, *proches l'un de l'autre pour augmenter la portée du regard ; des yeux à fleur de visage, à fleur de la surface peinte dont ils respectent le plan imaginaire, — mais prêts à fouiller les taillis*

ou la profondeur, ou bien à happer l'autre regard qui se confie, — des lèvres bleu-de-sang, pleines de chair ; — un port auquel un fardeau ne fait peur, mais qui marche en dansant de plaisir à porter son poids seul. Beaux nageurs à travers l'étendue ; plongeurs de la mer liquide ou navigateurs des étangs verticaux sur les toiles gonflées par le regard ; — musiciens des jours de fêtes ; — grands veneurs aux menées de l'amour, et, dans la nuit assoupie, beaux dormeurs, sachant inclure comme un dieu le sommeil en leurs membres, soufflant leur haleine comme un rite.

La femme possède avant toute autre la qualité de l'homme jeune : un bel élancé adolescent qu'elle maintient jusqu'au bord de la vieillesse. Et les divers dons animaux se sont incarnés en elle avec grâce. Ses membres ne sont pas faits des segments que balancent autour de nous les corps de nos âmes dites sœurs. De l'épaule au bout des doigts, la maorie dessine, mouvante ou courbée, une ligne

continue. Le volume du bras est très élégamment fuselé. La hanche est discrète et naturellement androgyne. Les hanches ne s'affichent point comme une raison sociale de reproduction, la raison d'être de la femme. La maorie n'est point parente au « petit mammifère » de Laforgue, se dandidant, joyeux de se voir « délesté des kilogs de ses couches ». Assez rare chez elle, la maternité est mieux portée. La cuisse est ronde, mais non point grasse ; le genou, mince et droit, « regarde bien en face », *note Gauguin. Toute la jambe est un autre fuseau mouvant ; ou, immobiles, deux puissantes colonnes. Le pied, grand, élastique sur une sandale vivante, sait poser avec grâce. Des cheveux opaques, odorants, à peine ondulés, rejoignent et recouvrent les reins qui pourtant seraient vus sans impudeur. Ils sont nets, dessinés pour progresser, rythmer le plaisir ou la danse.* « Epaules vastes et reins étroits »,*disait Gauguin, voilà ce qui distingue la femme maorie* « d'entre toutes les femmes ».

Cela, pour la joie de l'allure, en course, en marche ou en nage entre deux eaux. D'autres vertus secrètes, pures, mystérieuses révélations du corps à ce moment où il semble que plus rien n'est à découvrir... Mais ceci n'est pas à dire avec des mots.

Et les yeux ont des phosphorescences ; et le cou est parfait de sveltesse et de rondeur ; les seins doivent seulement se découvrir très jeunes, dans une première éclosion sans lendemain. Le ventre stérile est un bouclier de pureté solide. Mais la femme maorie donne de plus en présent à son maître deux tributs incomparables : le grain de sa peau, — son haleine.

Nue et fraîche, dépolie comme un cristal éteint, cette peau est le plus beau des manteaux naturels. De jour, et sous le soleil qui l'enrichit sans la brûler ni la décomposer, sa couleur propre est ambrée-olivâtre, avec ces reflets verts qui la caractérisent. Cette peau est délicate et délicieuse à la pulpe des doigts ; aussi douce que la pulpe des doigts qui se

reconnaît en elle et ne souhaite ni plus de tact ni plus grande douceur, — ce qui permet la caresse indéfinie...

Enfin l'haleine. Nourrie de fruits mûrs et de poissons vifs, de peu de viandes, — ou bien légères et cuites selon les recettes naturelles, — la maorie s'exhale toute proche des éléments qu'elle absorba. Mais ceci qui ne peut être peint, n'a que faire en cet Hommage à la seule peinture. Le reste est œuvre d'amant, — qu'il soit lui-même maori, — et son apport est symétrique, — ou bien étranger, accueilli comme un dominateur dont le vouloir est bon et le désir digne d'être reçu.

*
* *

Ces vivants, d'où venaient-ils ? Car toutes les terres polynésiennes étaient peuplées, même surpeuplées si l'on en croit les premiers découvreurs, quand les pilotes européens les piquèrent une à une, comme de beaux insectes condamnés à mourir, sur le liège blanc des cartes. D'où venaient ces hommes et ces

femmes ? L'origine, peu reculée, est une énigme moins historique d'autrefois qu'un problème d'espace marin. L'espace est immense, le plus grand du globe. Le périple maori du Grand Océan fut possible si l'on admet des émigrants nombreux, hardis ; des chaînes d'îles pas très éloignées ; beaucoup de hasards, les courants et les vents portant, et de bonnes pirogues doubles, inchavirables, pontées, avec juste ce qu'il faut de marins et de vivres, et de passagères aussi pour peupler... Comme départ : l'une ou l'autre lèvre, américaine ou asiatique, de la grande cuve. Ecartant l'origine américaine, on pose comme donnée l'ascendance indo-malaise. Mais alors, les vents principaux et les courants sont contraires qui mènent de l'Est à l'Ouest et du Sud-est au Noroît. On invoque les contre-courants équatoriaux, les cyclones qui renversent pour un temps l'alizé. On suppute la chance de jonction dans l'espace entre la pirogue errante et l'accore d'une falaise ; quelque chose comme la fécondation d'un bolide par les germes que

la grandeur des « espaces infinis » n'a pas effrayés ni stérilisés. Mais la sporadisation humaine a ses limites. Et, comme il convient en science de la faune humaine, faisant le calcul ironique des probables, y jetant son idée préconçue, on décide que les habitants de l'actuelle Polynésie s'en sont venus, à travers des centaines d'années et des milliers de milles marins, — de l'archipel malais d'Indonésie.

Peu importe. Ni blancs, ni jaunes, ni noirs, les maoris, pour être peints, même avec des mots, ne se doivent comparer à aucune autre espèce d'hommes. Ils n'ont pas, sous le soleil, la fadeur du nu européen. Ils n'ont pas la faux palpébrale, le « repli mongol », ni les pommettes fortes, ni la femme ce visage en lune ovale. Ils n'ont rien du nègre crépu. Il faut donc, — et le peintre s'y est magnifiquement résolu, les contempler sous leur sauvage énigme, celle qu'ils emporteront dans leur mort prévue, la question totalement humaine :

— D'où venons-nous — qui sommes-nous — où allons-nous ?

On lira, dans les Lettres, avec quelle fureur désespérée Gauguin peignit alors, jour et nuit : et l'on verra dans son œuvre comment il s'en remit à ceux-là seuls qui pouvaient prononcer : aux dieux-ancêtres de la race. Il rêva donc d'une genèse maorie. Il dut sentir gonfler dans ses bras le geste originel du démiurge Mahui, pêchant comme des poissons les îles encore abyssales, les halant, les hissant, les émergeant toutes jeunes et nacrées.

Il ne peut être matière ici d'exposer la théogonie polynésienne. Tout dieu ne devient dieu vivant, dieu agissant, qu'au moment où il prend figure, où il s'incarne ou s'incruste. Il n'existait, avant Gauguin à Tahiti, aucune hypostase maorie. Taaroa le Créateur s'était replongé, — fatigué sans doute, après l'œuvre — dans le rêve. Oro habitait le soleil ; Hina, la lune ; sans livrer d'autres traits que ceux de la lumière. Ce défaut de présence des

grands dieux autochthones a certainement conduit à leur perte les Polynésiens qui meurent... de toutes maladies, mais d'abord du contage du dieu chrétien, dieu fait homme, incarné dans une peau juive.

Quant aux demi-dieux, le sculpteur indigène en avait livré des statuettes de bois, des poupées d'hommes, rien de plus ; — ou, tailleur de lave à l'île de Pâques, de grandes bêtes cylindriques dressées, avec un menton anguleux et méchant, de larges yeux plats, un front écrasé sous une meule portée comme un chapeau... L'idole est ridicule et tétanique. On la rencontre, sans respect, debout ou gisant. Ce furent des poteaux-dieux, termes entre la mer et la montagne. Ils n'ont d'autres noms que des mots communs et collectifs.

Mais le jour, la lunaison, les années, — la suite des moments est là-bas presque divine et compose une palette chargée de phosphores et de feux. Il est certain que le règne du soleil de là-bas n'est point marqué des

mêmes heures qui nous compartimentent, et la nuit peut se peindre dans sa transparence visible ; — et nuits et jours sont moins des contraires que le balancement, le chatoiement de la même joie déroulée, des mêmes domaines dénombrés : la montagne accueillante et la mer giboyeuse, — les pannes de nuages barrant les crêtes sur les falaises et pleuvant avec des crises attendues, — la poussée des sèves dans la tige, la fleur, le fruit, la bouche et jusqu'au fond de l'appétit repu ; — le sommeil, le réveil, le bain, la fraîcheur, — la course ou la chasse, — le désir et l'étreinte de cette autre de la même chair qu'un homme, avec les mêmes jeux, les mêmes soucis, les mêmes danses, et qui n'est pas un homme, mais femme, c'est-à-dire l'autre réel, la nécessaire qu'il faut joindre à soi coûte que coûte, et dont la possession comme le boire et le manger conduit aussi au grand sommeil qui mène enfin à la mort sans angoisse dans le beau jour odorant.

Telle fut la palette offerte à Gauguin qui

la saisit et la fit sienne. Avant lui, bien moins que des dieux, nulle image d'homme maori vraisemblable ne s'était montrée à l'Europe. Les voyageurs du XVIIIe *siècle avaient parfois à leur escorte un dessinateur instruit à l'antique, dont les gravures étaient d'honorables burins à la mode... Plus tard, on trousse un maori comme aux Batignolles on fait dans l'italien. Il fallut l'abord de Gauguin dans ces îles pour cerner, non point d'un seul coup d'œil, mais par de lentes études soudain rassemblées, les traits mystérieux, — ou mieux, les traits du mystère de cette race, et laisser, sous l'enveloppe vivante et changeante, sourdre le visage essentiel. Parfois, c'est au prix d'une volontaire et rusée déformation des attitudes, un magistral gauchissement dont l'effet est d'atteindre au geste plus véridique que le vrai geste qui fut fait. Nul voyageur désormais ne peut se vanter d'avoir pleinement vu le pays de ces îles et les vivants de ces îles, qui n'en a point reçu, des toiles de Gauguin, la révélation et l'exégèse.*

Car Paul Gauguin possédait en lui ce singulier génie d'espèce, démon d'archaïsme à l'aurore des jours. Il ne fit point effort pour remonter aux Maoris des temps oubliés : il se retrouva en eux, très proche d'eux, et naturellement peignit l'homme des anciens jours ; — imposant d'un geste si décisif ces formes ancestrales que je défie tout peintre qui désormais peindra en Tahiti de ne point subir jusqu'à l'énervement et la stérilité la maîtrise obsédante du dessin de Gauguin.

IV

L'AGONIE DE PAUL GAUGUIN, dans sa triple période maorie, — premier séjour à Tahiti, second séjour, premier et dernier séjour aux Marquises, — a ceci de complet qui exalte une vie humaine : l'équilibre sans cesse compromis et sans cesse rétabli entre les forces destructives et les forces créatrices ; entre la férocité du pain quotidien et l'impondérable nourriture ; entre la prévoyance et la joie ; le métier, le travail et l'œuvre. Dès son arrivée dans ces îles, soit douze ans avant son cadavre, Gauguin songeait à la mort, non point imagée, mais à la sienne. Son existence dans ces douze dernières années est donc un poignant spectacle dont la terminaison n'est pas moins belle pour être fatale : la mort attendue, parfois désirée, parfois invitée de

très près, conviée au festin du suicide et qui se dérobe... puis est là. Ce fatum du drame agonique donne à tout le drame ses puissantes couleurs et sa devise.

Agonie veut dire combat. Gauguin fut un bel athlète, et de corps, et de cœur. C'est pourquoi le double jeu, la lutte engagée, furent bien menés malgré des retours, des dégoûts, des convalescences. Il doit ressortir un bel enseignement des œuvres de Gauguin, bien contemplées, mais aussi des lettres de Gauguin pesées dans toutes leurs syllabes. Dès le début, c'est la hantise du malheur, et, bien pis, de la malchance. Les difficultés médiocres s'entassent ; puis des combinaisons, des escomptes dans lesquels toute l'habileté de l'ancien agent de change a précisément disparu, — qui ne devrait ponter que sur des valeurs bien « marchandes ». Or, ses toiles, — du moins, lui vivant, — ne sont pas « marchandes ». Il projette alors une « association d'amateurs » qui lui assurerait deux-cents francs par mois. La combinaison échoue. Les « amateurs » ont

dû maintes fois depuis s'en accuser : l'affaire était bonne, à dix ans près !

Ces calculs, cet agiotage, ce compte-courant sans cesse en déficit puis soldé victorieusement avant la balance finale, se trouveront tout au long dans ces lettres, comme on les déchiffre dans les lettres de Rimbaud, — lettres terribles pour le siècle, décevantes et coupables, insulte perpétuelle au contemporain qui n'osa point écouter le voyant. Rimbaud se lamente durant trois cents pages de ne pouvoir gagner sa vie ; puis il parvient à rassembler une petite fortune, quarante mille francs en pièces d'or, que, faute de banque au désert somali, il portait toujours sur le ventre, dans une ceinture de toile, ce qui finit par lui donner la colique... Les mêmes doigts qui recopièrent Bateau Ivre *ont écrit, dix ans plus tard :* « Je pars pour une entreprise de pierres de taille où j'espère gagner beaucoup d'argent. »

— « Rimbaud ? — me dit en 1905 l'honorable M. Rhigaz, marchand de tout à Djibouti,

et qui l'avait eu à son service, *Rimbaud ? un grand marcheur, oh ! marcheur étonnant ! Bon comptable, bien qu'il ne pensât point assez aux affaires... Et tout d'un coup faisant rire, mais rire ! » Voilà ce que l'Afrique a retenu de lui.*

La mémoire de Gauguin demeure pure de tels malentendus. Personne à Tahiti ni aux Marquises ne s'est avisé de juger Gauguin sur ses qualités d' « employé ». Et cependant Gauguin qui avait jadis illustré d'affiches la gare du Nord, tel Rimbaud pilotant un cirque en Hollande et à Batavia, dut un beau jour solliciter une fonction, une place à une table devant un papier, comme dessinateur aux « Travaux Publics » à Tahiti ! On lira donc cette estampille officielle en tête de quelques-unes de ses lettres ; non les moins belles. Car, à l'encontre de Rimbaud, Gauguin ne se renia jamais, — mais jusqu'au bout réclamant son droit à vivre en l'honneur de son pouvoir de peindre, cette avanie lui fut épargnée : Gauguin, dessinateur à six francs la journée n'a jamais été pris au sérieux.

Non plus que cette « mission artistique » dont Ary Renan, croyant lui rendre aimable l'arrivée dans ces îles, l'avait fait surdécorer. Personne, dans la colonie, ne voulut être dupe, et le Gouverneur moins que tout autre qui ne vit en lui qu'un espion. Dès ses premiers pas antipodes, Gauguin se heurtait donc aux mêmes expertises, aux catégories qu'il voulait fuir. La petitesse du pays restreignant le fonctionnaire, amenait la petitesse des pensées. Si bien qu'à peine établi dans la capitale française d'Océanie, Gauguin se hâta de préparer un autre départ. Mais ces premiers jours lui permirent de voir, à travers une mise en scène ridicule, un événement dont lui seul peut-être, à peine arrivant, aussitôt initié, comprit la grandeur lamentable : on célébrait les funérailles de Pomaré V, dernier roi véridique de Tahiti. Il n'y eut point de sacrifices humains pour honorer cette puissante mort, et l'en-allée de l'Esprit d'un chef héréditaire vers les îles molles où tout reste impalpable aux vivants. On l'expédiait vers les cieux réfor-

més. Cependant, avec le roi, disparaissait la dernière dépouille soumise à notre république, de ce qui fut une dynastie sur un peuple, — un état, une coutume. Gauguin le sentit profondément.

Il part ensuite pour les districts, cette couronne riante de l'île, qui n'est point ce qui touche à Papéété, débarcadère, capitale et marché. Il s'arrête à Mataïéa, y fait sa première maison, et pendant deux années... Mais ce premier séjour Tahitien, on le trouvera solidement décrit par le Peintre lui-même dans certains chapitres, « Le conteur parle », du livre composite : Noa-Noa (*).

Retour en France. Exposition de vente (1893). Ce fut un désastre. Fort à propos un oncle paternel étant mort, un petit héritage compensa. Gauguin, pour quelque temps affranchi, regagne le Finistère, mais traître doublement à Tahiti, accepte pour compagne chargée d'incarner en sa couche l'exotisme,

(*) Paul Gauguin et Charles Morice. NOA-NOA. Édition de La Plume.

une mulâtresse issue de Java, exploreuse de Paris. Voilà la faute, le péché, le reniement de la douce femelle maorie pour cette chienne coloniale! Il la conduisit à Pont-Aven où son teint déplut à des matelots ivres. Altercation ; menaces ; mêlée : un indigène, à coups de sabot, brise la jambe de Gauguin qui souffrit jusqu'à la fin de ses jours de cette jambe mal réparée. Alors le bon propos lui revint, dans la méditation allongée, et le désir de repartir, de s'en aller « vivre pour toujours en Océanie ».

Et le revoici dans ces îles où l'on ne revit pas deux fois peut-être sans mourir à la deuxième existence. Tahiti l'accueille comme l'ami retrouvé vers qui la première parole de bienvenue est dite : « Viens, toi, viens ici, manger avec nous ! » Ce fut la question quotidienne posée. Gauguin écrit : « La vie sera moins chère... » *et il s'aperçoit pour la troisième fois que son calcul est faux. Il persiste durant six années, et appareille enfin pour ces terres moins cadastrées, moins administrées, croyait-il, l'archipel des îles Marquises, à*

quatre cents milles au nord-est de Tahiti; et il prend possession souveraine de la plus vaste, la Dominique des premiers découvreurs, Hiva-Oa, « Grande falaise » du portulan maori.

Il est ressaisi d'un bel enthousiasme. La femme, là-bas, se montre moins atteinte du mal de pudeur ; un peu plus libre, un peu plus belle, un peu plus nue. Aucune ville sur la Grande Falaise. Gauguin, débarquant là, eut la prescience qu'il mourrait là, et offrant à cette terre l'humus périssable de son corps, bâtit sa case plus solide que toute demeure. Il l'orna comme l'abri dont s'adoucissent toutes les lignes quand nul départ, nul déménagement ne se propose plus. Dans ses lettres, il la décrit avec complaisance. Il l'habite avec volupté. Il la nomme : MAISON DU JOUIR.

Puis, au moment presque où il va parvenir à l'équilibre entre ces grandes forces odieusement inégales : les ressources monnayées, la distance, la vente, la surface en toile qu'il doit fournir, et le spectacle prodigieux que lui

seul au fond de sa vision contemple, — voici que tout d'un coup la peur de mourir là le saisit. Le ton de ses lettres change. Il n'y a plus de récriminations pratiques, de comptes, de soldes ni d'arriérés. Ses jours, il les dévore à peindre ; ses nuits d'insomnie, à écrire un recueil de « choses terribles ». *Le spectacle maori, il l'a posé, dressé et livré. Repu de ce qu'il avait cru définitif, Gauguin se recueille, et dans les derniers mois s'efforce de s'enfuir. Il veut revenir en France, mais en passant, pour se réfugier en Espagne : les Espagnoles peintes* « avec des cheveux plaqués de saindoux », *il ne peut croire qu'on ne puisse* « en tirer autre chose... »

En même temps que le renoncement maori, des cris de renoncement à son art ; l'aveu plus difficile que le suicide : « Je ne peindrai plus... La peinture ne peut plus me faire vivre... » *Il n'y a point de sacrilège humain à rapprocher ces mots de la douleur d'un autre homme :* « *Mon Père, éloignez de moi ce calice !* » *Ce n'est pas au hasard que Paul*

Gauguin s'est peint très douloureusement lui-même, accablé, de face, épaules et lignes tombantes, sous un vêtement bleu-sale, dans un fond embu et terreux, avec cette épigraphe : « Près du Golgotha ».

Mais au moment de s'abandonner lui-même, de se déserter en quittant le pays maori pour vivre quelconque quelque part, alors qu'il devait mourir là, *Gauguin trouve en son correspondant, Daniel de Monfreid, le guide implacable qui le redresse dans le bon chemin — lui ferme au nez cet espoir médiocre, cette échappée : le retour. — On accepte trop aisément l'amitié comme un servage de bienfaits échangés, ou la compromission de certaines idées par avance communes... Il est un devoir d'ami moins prévu, moins habituel, plus redoutable, plus dur : celui de mener coûte que coûte l'autre ami jusqu'au bout de son destin propre, fut-ce la mort. Georges Daniel de Monfreid n'a point failli.*

Dans une lettre aussi perspicace que prophétique, Monfreid expose et démontre à Gau-

guin qu'il ne peut pas, qu'il ne doit pas revenir en France. Cette page, la plus dévouée, est d'une décision implacable :

— « Il est à craindre, écrit Daniel, que votre retour ne vienne déranger un travail, une incubation qui ont lieu dans l'opinion publique à votre sujet : vous êtes cet artiste légendaire, qui, du fond de l'Océanie, projette ses œuvres déconcertantes, inimitables, œuvres définitives d'un grand homme pour ainsi dire disparu du monde. Vos ennemis, (et vous en avez bon nombre, comme tous ceux qui gênent les médiocres,) ne disent rien, n'osent vous combattre, n'y pensent pas : vous êtes si loin ! VOUS NE DEVEZ PAS REVENIR *! vous ne devez pas leur ravir l'os qu'ils ont aux dents...* VOUS JOUISSEZ DE L'IMMUNITÉ DES GRANDS MORTS... VOUS ÊTES PASSÉ DANS L'HISTOIRE DE L'ART... »

En réponse à ce lucide regard au-delà, c'est en vain que l'agonisant exilé s'obstine, promettant bien que son retour à Paris ne sera qu'une passade... qu'il gagnera l'Espagne

sans tarder, (et la presqu'île extrême-occidentale, désirée du lointain de l'île maorie, sonne au divers comme un nouvel antipode, un autre monde, l'ancien monde.) *Et puis, Gauguin ne protestera plus, n'abandonnera point la Grande Falaise. Et pourtant, par ce départ, — si le départ était réalisable, argent comptant, — Gauguin eût échappé à tout ce qui va suivre, et qui, plus sûrement que toutes les diathèses dont on l'affublait, l'a conduit à mourir en ce jour du 8 maï 1903.*

*
* *

Certainement Gauguin était malade. On l'a déclaré lépreux, éléphantiasique, syphilitique. La dernière de ces avaries est exacte, mais ne doit pas être imputée au pays : c'était une pure vérole parisienne. Sans doute, le cœur marquait des défaillances ; mais il avait surmonté des obstacles moins liquides que le sang : le doute, l'abandon. Il y avait aussi cet eczéma des jambes, douloureux, mais non dangereux ; et cette vieille fracture d'origine bretonne qui

l'obligea à souffrir jusqu'à la fin. Ce n'est pour rien de tout cela que Gauguin est mort, mais comme il devait mourir là, *c'est par une décision détournée que l'holocauste sur le Golgotha fut consommé. Gauguin fut tué par ses démêlés judiciaires.*

Il avait pris le parti maori. La lutte est interminable et se prolongera jusqu'à la disparition totale de ce clan par mort, infécondité, métissage ou civilisation. Nulle part autant qu'aux Marquises, cette lutte ne s'est faite âpre, subtile, rusée, entre le beau cannibale converti et le gendarme importé. Ce n'était plus festins de chair, humaine ou divine, — mais beuveries de jus de fruits fermentés, dont l'indigène réclamait le droit. Il y avait donc orgie dans la montagne, puis « flagrant délit », procès-verbal et justice rendue ! Gauguin, prenant parti pour l'indigène, se mit à l'affût, — tout comme le gendarme épiant le bouilleur de cru dans la montagne. Il surprit la complaisance d'un surveillant de l'île voisine, qui, dans ses fonctions à qua-

druple détente, faillit à ses devoirs de douanier : un « clipper » américain débarqua, au mépris de la loi française, des viandes conservées, embarqua des femmes fraîches, et par le moyen de la vente des unes et des autres, fit ripaille en toute liberté.

Historiquement, le fait est prouvé. Mais tout condamnait l'accusateur. Cette balance européenne, républicaine, transportée à l'autre bout du monde, a parfois de ces revers de fléaux. La justice accusée couvrit sa pudeur de papiers et d'arrêtés. Très inconsciemment, par habitude ou métier, un monsieur H....., juge de profession, rendit l'arrêt que tout magistrat payé par le même budget eût rendu en sa place et lieux : le gendarme était innocent.

Dès lors, Gauguin devait être condamné. Il le fut : à mille francs d'amende et trois mois de prison pour « accusation portée contre un militaire de la gendarmerie. »

« La révision du procès s'impose », déclare Jean de Rotonchamps dans la biographie déjà citée. Elle sera mélancolique et froide comme

une autopsie. Gauguin tout le premier avait interjeté appel. Il eût sans doute, (mais peut-on jamais en être sûr), obtenu raison près de la Cour suprême. Pour cela, il lui fallait payer son voyage à Papééte, et aussi payer un avocat. Avant toute justice, avant toute vengeance meilleure encore, l'épuisement, le désespoir avaient tué Gauguin, — qui est bien mort de tout cela.

*
* *

Je n'ai point connu Gauguin vivant ; et pourtant nous avons été contemporains de Polynésie. Mais entre Gauguin et moi il y avait plus de quatre cents milles marins ; aucune relation directe ; aucun écho à travers les « blancs » de Tahiti. L'un me disait : — « Gauguin ? Un fou. Il peint des chevaux roses ! » Un autre, un marchand : — « Il est bien mieux dans ses affaires, voilà qu'il commence à vendre. Il y a des imbéciles. » Un magistrat : — « Gauguin nous donne beaucoup de mal. » Une personne pieuse :

« — *Il fait tous les jours des prosternations devant un magot de terre cuite, et on prétend qu'il adore le soleil.* » *Nous étions aux premiers mois de l'année 1903. En Juin ou Juillet seulement on m'annonça :* — « *Ah ! Gauguin est décédé.* » *Il me fallut attendre encore avant de pouvoir gagner les Marquises, et parmi ces îles, cette terre qu'il avait choisie. Sa maison restait debout, qu'il bâtit presque de ses mains. Elle avait tenu bon sous le grand vent du cyclone, — mais vidée par les liquidateurs officiels comme un bulbe de cocotier par les crabes de terre. C'était une case marquésienne mieux façonnée, surélevée, avec le grand toit lacé de feuilles de pandanus. Aucun vestige, sinon d'arrachement. C'est là-haut, au-dessus du linteau de la porte, que se plaquait la maxime d'entrée, MAISON DU JOUIR, si pleine dans la forme substantive de son verbe, si claire qu'il est presque indécent d'en blasonner aucune autre demeure — mais qu'on peut installer en soi comme devise. Et de droite et de gauche, de longs panneaux*

sculptés frottés de couleurs. « Soyez amoureuses », disait l'un, « et vous serez heureuses », et l'on voyait deux sourdes figures enveloppées s'en aller comme en fuite vers l'amour ; une autre, cabrée dans un saut de peur ou d'horreur ou de joie. Le second panneau enseignait : « Soyez mystérieuses et vous serez heureuses », et d'autres visions pénétrant le bois comme des larves, se coulaient de l'autre côté de l'espace, vers le pays au-delà de tout mal, de tout bien, de toute existence manifestée.

En face, à quelques pas, une autre demeure, minuscule, un petit kiosque, mais abritant un dieu. Cette statuette de terre glaise, si fendillée par la cuisson quotidienne malgré le toit, si éclatée, si fragile que je n'osai l'emporter à la mer, au roulis, pour n'avoir pas à commettre le sacrilège de la recoller ou l'indécence d'en conserver les miettes, il me parut fervent de la laisser déliter à sa place, sous le même temps des jours qui avait vu mourir son façonneur.

On hésitait à lui donner un nom. On pouvait grossièrement, comme je fis alors (*), la décrire : « Un bouddha qui serait né en pays maori ». Ce n'est pas vrai. Sous le manteau d'une forme lourde, obtuse, obèse, cette Idole était pleine d'enseignement. C'est la réalisation massive de la remontée divine, l'émergement du créateur tel peut-être qu'il grondait en Gauguin. Le crâne est haut et domine la face au point d'englober d'une seule ligne, — bien mieux que le Grec ! — l'arête du nez, la tombée de la nuque. Toute la tête est une protubérance, une poussée, une sommité. Les épaules fuient ; le dos est tout droit, les mains informes, inutiles, posent sur les genoux, et le siège avorté est assis sur un plan bas. Du vertex aux orteils tombe un seul geste, une seule volonté ramassée, à peine informée, comme si cet être s'exhaussait du ventre de la matière. — Non pas le dieu passé, présent ou attendu... l'autre, l'immanent, génie d'espèce,

(*) Gauguin dans son dernier décor. (Mercure de France. Juin 1904).

animateur qui soulève une croûte de lave, de chair ou de membranes, en coiffe comme d'un casque sa pensée, en masque son visage encollé de méconium originel et s'accouche avec peine malgré son train d'arrière réduit : une sorte d'immonde et de puissant fœtus-dieu.

Cette statue de glaise, haute d'un pied, c'était peut-être le génie sauvage de Gauguin. On disait donc en Tahiti, qu'il accomplissait devant elle des prosternations. Ce n'est pas vraisemblable. Mais si le voyage demeurait à refaire pour la ramener, la sauver, — je le ferais et la ramènerais.

*
* *

Alors, je m'informai, dans le district d'Atuona. Je dus parler à des gens sur le propos de la mort de Gauguin, comme d'un incident de politique locale. Il y avait trois témoins : le gendarme, le missionnaire, l'indigène.

Le gendarme, fort de son droit et du jugement rendu, déclarait Gauguin vivant, agitateur de l'ordre public. Mais Gauguin mort devenait peu à craindre. Le gendarme lui redonnait raison quand il apprenait aux indigènes que l'école dite, par la Mission, « obligatoire », ne l'était pas. Après le décès, et à défaut de testament, il fallait un inventaire. Le gendarme fit l'inventaire et un « état des lieux de l'immeuble Gauguin ». C'est ainsi que je connus l'emplacement exact des divers « numéros de vente » du mobilier : touques à pétrole, harmonium, outils de menuiserie, sculptures « obscènes et autres » représentant ce « calotin d'évêque ».

Le missionnaire était là-bas de deux sortes distinctes. Et vraiment on doit admirer qu'un maori, en face d'elles, puisse bien croire en un seul dieu ! L'une espèce, dite Catholique Romaine, porte des robes longues, noires, ne prend point femme, et, assez négligée dans sa toilette intime (chose que le maori ne néglige jamais), enseigne des vérités « universelles »,

mais d'une pratique locale déplacée. L'autre, l'évangéliste, apporte avec lui d'Europe sa propre femme. Il vêt un costume européen à jambes séparées, et se lave. Ses discours maoris proposent les mêmes vérités, avec des mots un peu différents. Ils sont beaucoup plus longs et, partant, bien mieux écoutés.

Gauguin fut dès son arrivée l'hôte forcé du clergé catholique. « Toutes les terres, *écrit-il,* appartiennent ici à la mission. »

Il eut peut-être à se plaindre du propriétaire, ou, d'avance, il se vengea puissamment de la dent de son ciseau sur un tronc d'arbre peu coupable, et fit le portrait de l'évêque sous les traits de Messire Satan. Et parmi les actes capitaux de ce patron des sept péchés, il en illustra la luxure, taillée dans un autre bois sous la forme de « Térèse ». Même liberté eut prise au moyen âge le plus petit des apprentis-maçons. Mais les temps de cathédrales ne sont plus. L'Evêque le lui fit bien voir, quelques heures après sa mort...

L'autre espèce de missionnaire fut pour Gauguin beaucoup moins hostile, plus humaine.

Il échangea avec le pasteur Vernié des lettres courtoises, où du moins la bonne éducation épargnait les heurts.

Quant aux maoris qu'il avait peints et défendus, ceux-là s'agitaient, comparses du drame, mais mollement. Accusés comme lui, condamnés comme lui, agonisant comme lui, ils s'occupaient à manger avec paresse, à boire avec ivresse, à mener jusqu'au bout la vie du jour sous le soleil. Ils l'entouraient sans dévotion, tantôt fidèles ou parjures. Ce beau peuple, auquel il avait donné ses dernières années, le trahit sans le vouloir, et l'abandonna sans le savoir aux derniers jours, « Auprès du Golgotha. »

(Hormis un seul, son ami, son fétii, Tioka, l'homme au « béret d'escholier », hérité de Gauguin. Il dit la parole qu'on répètera tout à l'heure, la seule qui devait être dite...)

*
* *

En ce temps-là, Paul Gauguin vacillait comme un arbre. Sa condamnation, — qu'il

eut la honte d'accepter comme une honte, lui, Hors-la-loi par maîtrise sauvage, — donna le dernier coup de cognée qui achève le tronc tiré par les cordes, ployant, tendu, s'arrachant à lui-même les fibres pour céder. Il tomba.

C'était une matinée de la saison fraîche à son orée. L'hiver trop chargé de pluie chaude se fondait en un printemps d'air plus sec et plus froid, — s'il existe un printemps dans ces îles pleines d'étés ! Depuis d'assez longs jours il s'enfermait dans sa maison. Ses derniers moments parmi nous, les hommes blancs, n'ont eu d'autre témoin que M. Paul Vernié, de qui je tiens l'épilogue qui va suivre.

— « M. Gauguin, me confia le pasteur, était malade et presque impotent... Je ne puis dire avoir été son ami, mais son voisin... C'était un sauvage. Mais il était venu me voir, et, en dernier lieu,me faisait appeler chez lui.

« Il sortait rarement ; on le voyait alors se traîner péniblement, avec ses jambes ulcérées, pieds nus ; le torse couvert de la chemise tahitienne, un paréo autour des reins ; sur la tête

le « béret d'escholier » en drap vert, avec une boule d'argent sur le côté.

Vers le commencement d'Avril, je reçus le billet suivant : « Cher Monsieur Vernié, serait-ce abuser que de vous demander une consultation, mes lumières devenant tout-à-fait insuffisantes ? Je suis très malade, je ne puis plus marcher. P. G. »

« J'allai chez lui. Il souffrait horriblement des jambes qui étaient rouges, couvertes d'eczéma. Je m'offris à le panser, mais il me remercia très aimablement, me disant qu'il ferait cela lui-même... Il se mit à causer, parlant de son art en termes admirables. Il me prêta quelques livres, de Jean Dolent, d'Aurier et l'Après-Midi d'un Faune, qu'il tenait de Mallarmé lui-même... Il me donna le portrait qu'il avait fait de ce dernier.

« Je le quittai et ne le revis plus de dix jours... Le vieux Tioka me disait : « Tu sais, ça ne va pas chez le blanc, il est bien malade ! » Je retournai chez Gauguin et le trouvai couché, gémissant, et puis encore une

fois oubliant sa douleur pour parler d'art. J'admirai ce culte...

« Le 8 mai, de bonne heure, il me fit appeler par ce même Tioka. Il se plaignait de vives douleurs dans le corps. Il me demanda si c'était le matin ou le soir, le jour ou la nuit. Il avait eu, me disait-il, deux syncopes. Il s'inquiétait de ces syncopes. Il me parla de Salammbô. Je le laissai, calme et reposé, après ce moment d'entretien.

« Vers onze heures, ce matin-là, le jeune Ka-hui, son domestique, vint m'appeler en toute hâte : « Viens vite ! le blanc est mort ! »

« Je trouvai Gauguin une jambe pendant hors du lit ; mais chaude encore. Tioka était là, criant et pleurant et disant : « J'étais venu voir comment il allait... J'appelais d'en bas, du dehors : Kokè ! Kokè ! Il n'a pas répondu... Je suis entré... Hiè ! Hiè ! Kokè ne bougeait plus. Mata ! Mata ! Mata !... « Et Tioka mâchait à belles dents la peau du crâne de son ami mort... — mata — *pour le rappeler à la vie... J'essayai de la respiration artificielle...*

Paul Gauguin n'était plus, et je pense qu'il a succombé à un brusque arrêt du cœur. »

C'est alors que Tioka ayant regardé une dernière fois son ami Kokè, dit la parole :

— « Maintenant, il n'y a plus d'homme ! »

Le lendemain, l'Evêque et la mission, bafoués du vivant de Gauguin, se vengeaient sur son cadavre, et, le « forçant d'entrer », escamotaient son corps bien avant l'heure, pour l'enterrer avec une pompe catholique, dans le cimetière catholique, propriété privée de l'évêché.

Puis s'accomplit la vente judiciaire, sous les formes les plus légales, les plus sordides. On liquida sur place les objets « utiles », vêtements, batterie de cuisine, conserves et vins. Une autre adjudication eut lieu à Papééte, et comprenait quelques toiles, deux albums, l'image de Satan et de la concubine Térèse, le fronton et les panneaux de la Maison du Jouir, la canne du Peintre, sa palette.

Pour acquéreurs : des marchands et des

fonctionnaires ; quelques officiers de marine ; le Gouverneur régnant à cette époque ; des badauds, et un professeur de peinture sans élèves devenu écrivain public. Le Gouverneur fit acheter discrètement puis racheta au même prix, un album. Un marchand se rendit possesseur de la canne, (la poignée enchâssait une grosse perle baroque) et des deux bois « Térèse » et « Père Paillard ». Un enseigne de vaisseau ne se départit point d'une fort belle toile : trois femmes, l'une allaitant, assise aux pieds des autres posées dans un ciel jaune. Le professeur de peinture essaya, d'un air entendu, la souplesse des poils des brosses, sur l'ongle de son pouce gauche, et en acquit tout un lot pour trois francs. La palette m'échut pour quarante sous. J'acquis au hasard de la criée tout ce que je pus saisir au vol. Une toile, présentée à l'envers par le commissaire-priseur qui l'appelait « Chutes du Niagara » obtint un succès de grand rire. Elle devint ma propriété pour la somme de sept francs. Quant aux bois — fronton et métopes de la Maison du Jouir,

personne ne surmonta ma mise de... cent sous ! Et ils restèrent à moi.

Revenu seul, avec une grande tristesse étonnée dans mon faré tahitien, dont les parois étaient vides, j'étendis ces trophées sacrilègement conquis au hasard de mots jetés et d'un marteau de justice que plus rien ne pouvait relever. Les bois de la Maison du Jouir, je les destinai dès lors, à l'autre extrémité du monde, à ce manoir breton que Saint-Pol-Roux se bâtissait, lui aussi, comme demeure irrévocable, dominant la baie du Toulinguet, sur la presqu'île atlantique. La palette, je ne pus décemment en faire mieux hommage qu'au seul digne de la tenir, — non pas entre ses doigts, comme une relique dont on expertise avec la foi l'origine, — mais passant dans l'ovale au double biseau le pouce qui porte et présente le champ des couleurs, .. à Georges Daniel de Monfreid.

A la bien regarder, cette palette, avec ses roses bleu-nacrés, ses blancs de dix-mille nuances, ses montagnes de vert-émeraude ou véronèse encore mou, et d'autres tons pétris

par le pinceau dont les poils avaient marqué, — cette palette était le miroir en relief de la toile qui, dans ma case, pendait au mur, le « numéro » crié sous l'étiquette « Chutes du Niagara ». Retournée, mise en place et contemplée enfin sans blasphèmes ni marchandage, cette toile devenait un paysage breton, village d'hiver sous la neige : quelques maisons de chaume épaulent la ligne d'horizon et se pressent autour du clocher juste central. (Le haut du cadre coupe la pointe trop aiguë de la flèche). A gauche, une falaise violette tombe vers un ciel de crépuscule. A droite filent des arbres maigres. Tout le sol est fait de neige, ruisselant de lumières fondues, magnifique pelage bleu et rose, fourrure sur le sol froid. C'est donc cela que le Peintre, en mourant, recréait avec nostalgie ? Sous les soleils de tous les jours, le suscitateur des dieux chauds voyait un Village breton sous la neige !

Cette toile, je l'ai gardée. Le don même en serait injurieux. Gauguin mourut en la peignant, c'est un legs. Seule de tant d'autres, elle se signe de l'absence du nom.

V

LES LETTRES MAORIES de Paul Gauguin à Georges Daniel de Monfreid, au nombre de quatre-vingt trois, existent en autographes sur un mauvais papier vulgaire, même pas « commercial ». Le reproche tangible, adressé par Monfreid à Gauguin, qui le cite, au sujet de quelques-unes de ses toiles : « Vous ne soignez pas assez votre matière », je le reprendrai avec le même dépit à propos de ces feuillets d'une texture médiocre. Gauguin, qui dominait la substance dure, la pliait entre ses mains, la creusait de ses doigts et affirmait avoir inventé (sans qu'on sache exactement lequel) un « nouveau procédé d'impression », *dédaigna, même écrivant à un peintre, de se choisir une trame, un format, une mise en page, une* justification calligraphique. *Son renoncement allait*

jusqu'à user parfois d'un papier à en-tête public, un papier de fonctionnaire ! C'est alors que, forcé au hard-labour abominable des doigts, — des mêmes doigts qui tenaient le pinceau, Gauguin portait en exergue, comme un bagnard sur l'épaule, l'incrustation, l'infamie du travail. J'ai reproduit la devise de ces Lettres. Elle marque le temps neutre où Gauguin ne peignait pas.

D'autres se décorent de croquis à la plume vivement relevés d'aquarelle, illustrant les descriptions que faisait le Peintre de ses toiles. Quelques-unes sont estampées de gravures sur bois empruntées au périodique « Sourire » que Gauguin pour se dérider, plutôt qu'en polémiste, faisait paraître au scandale des pouvoirs coloniaux.

D'une lettre à l'autre, l'écriture est nuancée, changeante, fidèle à l'heure, à la détresse, à l'espoir, — mais toujours déroulée sous une belle volute. Elle devient vigoureuse dans les moments d'explication d'art, les moments testamentaires. Elle se fait emprunteuse, littéra-

lement pauvre, quand il s'agit d'argent à gagner, ou plus souvent à escompter. Une seule page de ce ton est pleine et nourrie, solide sur ses jambages marchant à grande allure dépensière sans économiser les blancs. C'est qu'il vient de toucher son « petit héritage ». On sent, on voit qu'il l'a en poche.

Etendues sur les douze dernières années, ces Lettres forment un récit homogène, un drame qu'il est rare de voir aussi conclu dans l'édition d'une correspondance. Le premier acte est daté du 11 avril 1891, « En route pour Mahé ». *Au retour, en 1893, divers billets de Marseille, Paris et Pont-Aven, attestent le continuel échange. Durant le second séjour à Tahiti, les envois se font réguliers, et, dans leur succession logique, de mois en mois, ne permettent aucune incertitude.*

Sans doute, il existe d'autres lettres, timbrées des mêmes cachets, adressées à d'autres « amis », — mais peu nombreuses, car ceux-là se montraient peu fidèles. Gauguin, parmi ses plaintes, répète sans cesse à Monfreid :

— « Je reçois une seule lettre, la vôtre...

— « Comme tous les mois, votre lettre arrive seule... »

Que les autres publient donc ce qu'ils héritèrent du Gauguin-maori. Les lettres qu'ils en possèdent, bien que précieuses, demeureront épisodiques, — celles-ci gardant l'essentiel.

La dernière est tragique à tenir entre les mains. C'est un feuillet simple, daté en haut et à droite, du mois d'Avril 1903, — c'est-à-dire de l'avant-dernier mois de sa vie. L'écriture est petite, humiliée. Gauguin dès lors est condamné. — « Je viens, *dit-il*, d'être victime d'un traquenard épouvantable », *et il raconte en quelques mots son procès ; il s'en remet une dernière fois à Monfreid, termine par la formule, chez lui sincère :* « Toujours tout à vous de cœur », *signe, et ajoute* « tournez la page ».

On obéit, on saute d'instinct à la ligne extrême... On lit : « Toutes ces préoccupations ME TUENT. » *Un trait renforce les deux der-*

niers mots. Enfin le nom : P. Gauguin, — *et c'est fini.*

*
* *

Ces lettres, je me suis donné le devoir de les livrer, intégrales malgré les redites, regrettant un fac-similé que l'état du document rendait impossible. J'ai, çà et là, repris la ponctuation, afin de ne pas obliger le lecteur à un effort inutile ; mais respecté les tirets systématiques dont la phrase est appuyée. Moins par discrétion que pudeur à ne pas encombrer de noms vulgaires ce texte où seuls les grands vivants ou disparus — Degas, Van Gogh ou Mallarmé — ont droit de citation, et quelques débiteurs pittoresques, — j'ai remplacé par des initiales fausses la présence de quelques autres. Les anonymes ainsi traités ne pourront m'en vouloir : ils étaient là en mauvaise posture. Et d'ailleurs tous ceux qui les approchèrent les nommeront sans hésiter.

*
* *

... Un grand scrupule se pose au moment de livrer ces Lettres. Paul Gauguin, en les écrivant, réclamait autour de son nom du silence : « Je crois qu'il a été dit sur mon compte tout ce qu'on devait dire et tout ce qu'on devait ne pas dire... Je désire uniquement le silence, le silence, et encore le silence. Qu'on me laisse mourir tranquille, oublié. »

Gauguin est mort. Nous sommes relevés de la promesse taciturne. On peut tout dire maintenant : il nous appartient. Mais à nous de le faire revivre de nos lèvres, parlant de lui, surtout de nos yeux reflétant au fond de leur joie sa peinture. Dans son agonie superbe et pitoyable, il nous lègue, — non pas comme un martyr sa dépouille charnelle, — mais ses œuvres, son œuvre. Et tout scrupule à l'entour est puéril et superflu : Daniel de Monfreid, possesseur légal de ces Lettres, en autorise le don aux lecteurs, *c'est-à-*

dire à ceux-là dignes d'être les correspondants, mais à travers un voyage posthume où les courriers ne passent plus, — de ce fier sauvage Gauguin, que j'ai tenté, moi-même sans jamais l'avoir vu, de faire apparaître, tel.

VICTOR SEGALEN.

LETTRES

DE

PAUL GAUGUIN

A

GEORGES DANIEL DE MONFREID

I

11 Avril 91

Mon cher Daniel

Figurez-vous que mon voyage par Nouméa peut durer longtemps et coûter 500 fr. de plus, attendu que la correspondance (*dit-on*) est tout ce qu'il y a de plus irrégulière : elle peut (dit-on *bis*) durer 3 mois comme 5 mois.

Prévenez donc les amis ; si un de ceux-là voulait aller là-bas qu'il prenne le chemin direct New-York-San-Francisco etc...

J'ai eu bien tort de prendre les 2emes, les 3emes sont presque aussi bien et cela me ferait 500 fr. d'économisés —

Maintenant vite un mot pour que ma lettre ne soit pas en retard. — Embrassez Juliette de tout cœur comme si c'était moi.

Cordialement à tous amis artistes. —

P. Go

En route pour Mahé —

II

7 Novembre 91

Mon cher Daniel

Je commence à croire que tout le monde m'oublie à Paris car je ne reçois aucune nouvelle de là-bas et je vis très seul ne parlant que le peu de Tahitien que je possède.

Oui mon cher pas un mot de français —

Cette pauvre Juliette avec l'enfant, et je ne puis l'aider en ce moment ? Je ne suis pas étonné que la petite se porte mal. Elle est

venue celle-là malgré tout, quand même ; et Dieu sait dans quelles conditions je l'ai faite. Enfin...

Vous me demandez des nouvelles de ce que je fais — C'est bien difficile à dire car je n'en connais point moi-même la valeur.

Quelquefois je trouve que c'est bien et en même temps j'en trouve l'aspect horrible. Jusqu'à présent je n'ai rien fait de saillant ; je me contente de fouiller mon moi-même et non la nature, d'apprendre un peu à dessiner, le dessin il n'y a que cela, et puis je cumule des documents pour peindre à Paris — Si vous êtes renseigné avec cela, ma foi tant mieux ; je ne puis pas cependant en dire davantage à moins d'inventer des histoires et vous donner des illusions que vous perdriez à mon retour.

A propos de retour vous savez que la représentation qu'on a donnée à mon demi bénéfice n'a rien donné. (*)

(*) Bénéfice partagé avec Verlaine. Le Théâtre d'Art (Vaudeville) représenta : Chérubin, de Ch. Morice, et l'Intruse, de Maeterlinck. On récita : le Corbeau, d'Eg. Poe, dans la traduction de Mallarmé, etc.. Voir chronique de Pierre Quillard dans le *Mercure*, Juillet 1891.

Je comptais là sur une quinzaine de 100 francs. Et cela me manquera ici terriblement.

Donc tâtez donc le terrain avec l'ami peintre que vous savez qui a acheté je ne sais plus quoi à ma vente : un tableau quasi religieux je crois —

S'il pouvait boucher ce trou je lui en serais bien reconnaissant et il ne perdrait pas avec moi — à mon retour il serait joliment servi — D'ici là il prendrait ce qu'il voudrait comme garantie quitte à l'échanger plus tard.

Je vois dans votre lettre que vous avez des emmerdements ; la terre ne va donc pas changer de mœurs et autres choses nuisibles aux hommes. Pourquoi les hommes ont-ils inventé les emmerdements comme si la nature ne leur en avait pas donné assez avec la mauvaise santé du corps.

A Tahiti les hommes ont inventé un mot : *No atou,* c'est le « je m'en fous » qui est ici d'un naturel et d'une tranquillité parfaits — Vous ne sauriez croire comme je m'habitue, moi, à ce mot-là — Je le dis maintenant souvent et je le comprends —

Allons, bonnes poignées de mains; choses aimables à votre dulcinée et aux amis —
A Juliette ce petit bout de papier —
T A V —

PAUL GAUGUIN

III

11 mars 92

Mon cher Daniel

J'ai reçu votre lettre avec plus de plaisir que vous ne pensez. C'est que les lettres sont pour moi un fruit rare : j'en reçois si peu depuis que je suis ici — De N... je n'ai encore rien reçu et cela me gêne considérablement attendu que non seulement je ne reçois pas l'argent que je comptais avoir mais encore je ne sais à quoi m'en tenir. Vous avez raison, mon cher, je suis un homme fort qui sais faire plier le sort à mes goûts ; je vous promets que faire ce que j'ai fait depuis cinq ans

c'est un joli tour de force. Je ne parle pas de la lutte comme peintre ; celle-là compte cependant pas mal, — mais la lutte pour la vie, sans jamais une chance pour !

Quelquefois, je me demande comment ça ne casse pas tellement j'entends de craquements — Enfin allons toujours, il y a toujours au bout le grand remède —

Je vais vous donner un peu mon secret — Il consiste en une grande logique et j'agis avec beaucoup de méthode. Dès le début, je savais que ce serait une vie au jour le jour, alors logiquement j'ai habitué mon tempérament à cela. Au lieu de perdre mes forces en travaux et inquiétudes du lendemain j'ai mis toutes mes forces dans la journée même. Tel le lutteur qui ne remue son corps qu'au moment où il lutte. Quand je me couche le soir je me dis : voilà encore une journée de gagnée, demain je serai peut-être mort.

Dans mon travail de peintre, dito — je ne m'occupe que de ma journée — Seulement, où consiste la méthode c'est de s'arranger à

ce que tout se suive et de ne pas faire le 5 ce qui doit se faire le 20 du mois. — Les madrépores ne font pas autrement — Au bout d'un certain temps cela fait une assez jolie surface — Si les hommes ne perdaient pas leur temps en forces et travaux inutiles non reliés entre eux ! Chaque jour un maillon — Voilà le grand point — Assez causé de cela —

J'ai été en effet assez gravement malade — Figurez-vous des crachements de sang, un quart de litre par jour — Impossible d'arrêter; les sinapismes aux jambes, les ventouses sur la poitrine, rien n'y faisait. Le médecin de l'hôpital était assez inquiet et me croyait foutu. La poitrine était intacte et même assez solide disait-il : c'est le cœur qui me jouait des tours. Celui-là a tellement eu d'accrocs qu'il n'y a rien d'étonnant — Une fois les vomissements de sang arrêtés, j'ai suivi un traitement à la digitale et me voilà remis sans avoir aperçu de rechutes — C'est égal, il faudra y faire attention — Ma vie est maintenant celle d'un sauvage le corps nu sauf

l'essentiel que les femmes n'aiment pas voir (disent-elles). Je travaille de plus en plus mais jusqu'à présent des études seulement ou plutôt des documents qui s'accumulent — S'ils ne me servent pas plus tard ils serviront aux autres. J'ai fait pourtant un tableau, une toile de 50. Un ange aux ailes jaunes indique à deux femmes tahitiennes Marie et Jésus tahitiens aussi — du nu vêtu du Paréo, espèce de cotonnade à fleurs qui s'attache comme on veut à la ceinture. Fond de montagne très sombre et arbres à fleurs — Chemin violet foncé et premier plan vert émeraude; à gauche des bananes — J'en suis assez content —

Vous me demandez un échange de toile; (c'est entendu), ne vous inquiétez pas — Vous savez si je suis regardant et marchandeur en cette matière — Quant aux 60 francs d'économie, gardez-les moi en réserve à moins que vous ne trouviez à me vendre une toile, dans ce cas vous les enverriez avec le prix de cette toile — Que me parlez vous de Z... — Je crois qu'il est malade — il s'est plaint de

mon caractère à ma femme — Dieu sait si j'ai cependant mauvais caractère; vous avez pu en juger par vous-même — Il n'y a plus de place que pour vous dire bonjour ainsi qu'aux amis.

Cordialement —

P. GAUGUIN

IV

Mai 1892

Mon cher Daniel

Quelques mots à la hâte pour répondre à votre lettre, car je suis juste au moment du courrier très occupé par des choses diverses qui n'ont malheureusement pas affaire au travail de peinture. Je suis comme on dit au bout du rouleau et très perplexe. Dois-je m'en retourner ou rester — Je suis arrivé au mois de juin et bientôt j'aurai un an de séjour dans la colonie ; je puis alors forcer mon rapatrie-

ment. Cette époque passée, je n'ai rien à demander ou du moins on peut me refuser. D'un autre côté, si je reçois de l'argent dans quelques mois, je puis encore travailler et, ma foi, arrive qui plante. Je reviendrai je ne sais comment —

Et tout cela par la faute de N... qui ne m'a pas écrit une fois depuis mon départ. Il a quelques fonds à moi et ne me les envoie pas — C'est extraordinaire comme je suis dans la mélasse chaque fois que je m'absente de Paris — Aussitôt que je reviens je trouve des fonds ; mais moi absent, Rien. Quant à ce tableau chez Tanguy, J. Dolent devait le prendre; j'avais donc défendu à Tanguy de le vendre. Maintenant c'est différent. Ne pas en parler à Dolent et le vendre 500 francs puis m'envoyer de suite cet argent. Encore une chose indécise; je ne suis pas sûr que vous soyez à Paris quand ma lettre arrivera. En ce cas écrivez de suite à Brouillon pour cette commission.

Vous recevrez en même temps que ma lettre une étude de Tahitienne; la porter chez Goupil; peut-être elle se vendra par sa nouveauté — Encore un ! ce Joyant qui parle plus qu'il n'agit : il ne m'a encore rien vendu depuis qu'il est dans la maison.

Et Portier ! rien aussi.

Votre lettre m'annonce une triste chose, que vous quittez la peinture, mais ne parlez pas de ce que vous allez faire. Et cependant il y a espoir puisque vous espérez la reprendre, et *cette fois pour toujours* dites-vous — Je l'espère avec vous —

Les 130 fr. de l'instrument de photogr. Me les envoyer (100 fr.) si vous ne les avez pas promis toutefois à Juliette comme ma dernière lettre vous le disait. Vous lui donneriez alors 30 fr.

J'ai reçu une lettre d'elle, la pauvre fille n'est pas heureuse. Enfin je ne puis rien faire pour elle —

Bien des choses aux amis.

Poignée de main

PAUL GAUGUIN

V

Juin 1892

Mon cher Daniel

Heureusement que votre lettre m'est arrivée sinon mon courrier serait nul. Aucune nouvelle d'Europe. Chose bizarre j'ai été à la ville qui est à 40 kilomètres de mon coin afin de voir le Gouverneur et tâcher d'obtenir un passage pour France; il me restait en poche 45 fr. Vous me direz que ce n'est pas prudent de s'y prendre au dernier moment, mais moi je suis comme cela; je vais jusqu'à la dernière heure et puis j'attends chaque mois quelques sous de France. Sœur Anne ne vois-tu rien venir ! Mais rien. Je me dis « ce serait bête de partir peut-être avec un billet de banque en route qui se croiserait», alors je tiens la cape jusqu'au bout du rouleau. Et je rageais comme un fou furieux. Juste à la porte du gouvernement je rencontre un capitaine au long cours qui, avec une goëlette à lui, fait

toutes les îles et a la réputation d'un forban. J'avais fait sa connaissance deux mois auparavant. Que diable allez-vous faire dans cette galère ? me dit-il.

— Ma foi, je vais faire la chose la plus emmerdante du monde; je vais mendier mon voyage au gouverneur; mon navire dérive et je suis à la cape sèche.

Alors le bougre me glisse dans la main 400 fr. « Vous me donnerez un tableau et cela fera le compte »

Je ne suis pas entré chez le gouverneur et me voilà de nouveau à espérer de France des fonds.

Je vais peut-être avoir à faire le portrait de la femme du forban et il me donnera 1.300 fr en plus mais pour cela il faut de la diplomatie auprès de la femme qui n'est pas toujours commode dit-il. Alors — je remettrai les perroquets dessus et je filerai tranquillement 10 mois de travail. Il n'y a qu'à moi que ces choses arrivent.

J'ai travaillé dur ces temps-ci et j'ai à

l'heure qu'il est 40 mètres de toile couverte avec les couleurs Lefranc et Cie.

Je crois que je tiens le filon et cela aurait été vraiment dommage de partir. Je viens de terminer une tête de canaque coupée bien arrangée sur un coussin blanc dans un palais de mon invention et gardée par des femmes de mon invention aussi.

Je crois que c'est un joli morceau de peinture. Il n'est pas tout-à-fait de moi car je l'ai volé dans une planche de sapin. Il ne faudra rien dire mais que voulez-vous, on fait ce qu'on peut, et quand les marbres ou les bois vous dessinent une tête c'est joliment tentant de voler.

Et vous voilà de nouveau le pied à l'étrier. Vous faites bien. Il faut prendre des forces dans l'insouciance de la famille et des emmerdements. Insensible comme un caillou c'est être fort comme un caillou. Vous m'avez fait bien rire avec vos conseils d'hygiène : ne pas abuser des alcools et des vins frelatés. Je vous assure qu'ils ne sont pas falsifiés. C'est de l'eau claire tous les jours. Quand vous me

reverrez, vous verrez Gauguin avec une taille de jeune fille. Je m'en console en me disant que je devais être dégoûtant avant avec la graisse qui m'envahissait.

Ah oui, les vitraux ! c'est une belle partie à régénérer. Je crois en effet que cela ne vous fera pas de mal, surtout si cela peut vous créer un peu d'indépendance.

Ma lettre va vous paraître un peu décousue mais je suis encore sous l'influence d'avant-hier, mon aventure du forban; et j'éclate de rire dans ma case quand j'y pense. Non, il n'y a qu'à moi que cela arrive — Toute mon existence est comme cela : je vais au bord de l'abîme et puis je ne tombe pas — Quand Van Gogh de Goupil est devenu fou, j'étais foutu. Eh bien, je m'en suis relevé. Cela m'a obligé à me remuer. C'est égal il y a un drôle d'enchevêtrement des hasards pour moi — En attendant, j'ai encore gagné quelques jours avant de tomber et je vais travailler —

Salut, poignées de main à tous les amis.

Et cordialement tout à vous —

PAUL GAUGUIN

VI

5 Novembre 1892

Mon cher Daniel

Vite vite une réponse à votre lettre. J'ai reçu les 300 fr. par vous envoyés — Comme j'ai presque toujours la malechance, j'ai failli ne rien recevoir. Le courrier n'arrivait pas toujours impatiemment attendu : enfin hier arrive une petite goëlette venant des Sandwich avec les lettres. Le courrier a failli se perdre et, fortement avarié, tout dématé, a fui devant le temps jusqu'aux Sandwich. Un peu plus, l'argent était foutu, pour un certain temps du moins. Et juste j'allais me préparer à *chercher* à revenir, je suis au bout du rouleau et bien fatigué.

J'ai reçu un mot de N... qui s'étonne de mon silence !!! Il m'a envoyé de l'argent, dit-

il — Comment la trouvez-vous ? — Je ne lui réponds pas à son adresse ; je lui fais remettre la lettre par J. Dolent qui lui causera — Enfin nous verrons ! Pour le moment avec les 300 francs je vais encore tenir la cape, mais sauf une somme assez forte pour m'assurer assez de temps, je ne vais pas aux Marquises et c'est là que j'aurais voulu travailler avant de revenir — Ma santé ne va pas; non pas que je sois malade, (le climat est merveilleux) mais tous ces soucis d'argent me font du mal et j'ai beaucoup vieilli même d'une façon étonnante, tout d'un coup —

En outre, pour faire face à mes affaires et tenir bon quand même, je ne mange pas — Un peu de pain et du thé ce qui m'a fait beaucoup maigrir, perdre les forces et ruiner l'estomac — Si j'allais chercher du poisson ou du féï (1) dans la montagne, je ne travaillerais pas et j'attraperais des coups de soleil — ah que de misères pour cette sacrée monnaie —

(1) Bananes.

Grand merci à l'ami Maillol et bonjour à tous les camarades —

Tout à vous

PAUL GAUGUIN

J'ai reçu une lettre de Sérusier avec beaucoup de renseignements sur les peintres nouvelle bande. Il paraît que C... se remue beaucoup en intrigues —

Z... s'est écrié en voyant mon étude de Tahitienne : Mais ce n'est pas du symbolisme ?

Décidément le pauvre garçon ne comprendra jamais rien à la peinture — Vite je ferme. Si le courrier était manqué vous seriez inquiet sur la réception de l'argent —

Impossible de trouver le dessin pour Mirbeau ; (j'ai dû faire un paquet avec). Je vous envoie un dessin pour envoyer à Mirbeau — Voyez l'adresse Bottin ou demandez à Joyant. Il faut me rappeler à son souvenir. Il peut m'être utile à mon retour —

VII

8 Décembre 92

Mon cher Daniel

Ce mois-ci je n'ai aucune lettre de vous — du reste pas une — de personne. Je suis en ce moment dans les transes et après une bonne nouvelle — Figurez-vous que le mois dernier j'avais reçu d'ici avis que je pouvais partir quand je voudrais, mais que le coût du voyage serait imputé à la métropole, les fonds étant insuffisants dans la colonie. Me voilà rassuré, je décide mon départ pour le mois de janvier et en attendant je me mets au travail ; je ponds quatre bonnes toiles. Je vais ce mois-ci à Papééte, je cause avec le Gouverneur : il me dit — Vous ne pouvez partir, attendu que le ministre ne nous donne pas un ordre formel; il nous prie seulement d'examiner si nous pouvons vous donner un passage gratuit. Nos finances ne nous permettent pas cette dépense. Me voilà donc à courir la bordée à

nouveau avec 150 fr. en poche ; ce qui reste — Et en cas d'une réponse favorable, je ne l'aurai pas avant la fin d'avril. Je suis dans tous mes états et je broie du noir.

Ci-inclus un mot pour Sérusier que vous lirez, mettrez sous enveloppe à l'adresse : 15, Place de la Madeleine —

En même temps que ma lettre, vous allez recevoir je pense un paquet de toiles. J'ai trouvé une occasion. Un officier d'artillerie veut bien s'en charger et il les mettra au chemin de fer. Port à payer — Mes excuses, je ne puis faire autrement. Je redoute pour ces toiles le voyage et peut-être il y aura quelques réparations à faire. Vous les laverez avec soin et beaucoup de précautions pour ne pas enlever la peinture et la préparation et vous cirerez. Vous les ferez voir aux amis et vous écrirez à ma femme pour savoir à quelle époque il faut les lui envoyer pour l'exposition Danoise ; vous y joindriez *Vahine no te tiare* (1). Vous lui demanderez si l'exposition

(1) La Femme à la fleur.

paye l'envoi, auquel cas vous les lui enverriez montées sur chassis à clef. Sinon, un rouleau, et lui enverriez avant les mesures exactes pour qu'elle fasse faire les cadres — Du reste je lui écris en même temps — Voici liste avec titres —

Parau Parau — Conversations, ou les Potins.

Eaha oe féii. — Quoi ? tu es jalouse.

Manaö tupapaü. — Pense au revenant, — ou l'esprit des morts veille.

Parahi te maraè — Là réside le Maraè (temple des prières et des sacrifices humains).

Veuillez mettre les titres suivants à ceux qui n'en n'ont pas. —

La femme en chemise — Te Faaturuma.

Le paysage grand arbre — Te raau rahi.

La maison avec le cheval — Te fare maori.

Les deux femmes et un chien — I raro te oviri.

J'ai fait pour cette exposition un choix pour contenter tous les goûts.

Des figures, du paysage, du nu. Pourvu que cela arrive en bon état — Une recommandation — Prenez des mesures en dedans pour pouvoir bien tendre les toiles — Pour bien les tendre, voilà ce que l'on fait — Vous mouillez légèrement la toile derrière et vous tendez. Mettez les clous aux mêmes trous sinon cela fait des bridures. Si vous envoyez les toiles non tendues, écrire à ma femme les mêmes recommandations —

Madame Gauguin 57 Vimmelskaftet — Copenhague K —

Cordialement tout à vous,

P. Gauguin —

Si par hasard extraordinaire on se précipitait pour acheter *je ne veux pas* lâcher à moins de 600 fr : selon l'importance de la toile vous faites les prix, 600, 700, 800 etc... Quant à celui Manaö tupapaü, celui-là je désire le garder pour plus tard — *Ou bien 2.000 fr.* Quand je serai arrivé, je verrai — Du reste j'écris à ma femme la même chose. Ce tableau

est pour moi (Excellent) — La genèse, la voici, (pour vous seulement —) Harmonie générale — Sombre triste violet bleu triste et chrôme 1 — Les linges sont chrôme 2 parceque cette couleur *suggère* la nuit sans toutefois l'expliquer et de plus sert de passage entre le jaune orangé et le vert ce qui complète l'accord musical — Ces fleurs sont en même temps comme des phosphorescences dans la nuit (dans sa pensée). Les canaques croient que les étincelles de phosphore qu'ils voient la nuit sont l'esprit des morts.

— Et puis pour finir, c'est un beau morceau de peinture quoiqu'il ne soit pas fait d'après nature —

VIII

Fin Décembre 1892.

Mon cher Daniel

Ce courrier-ci j'ai bien peu de choses à vous dire. Le marasme le plus complet. Cinquante francs en caisse et rien en vue à l'ho-

rizon. En admettant que le ministère réponde favorablement pour mon voyage, je n'en aurai connaissance que fin mars au plus tôt.

D'ici là que faire ; je finis par en perdre la tête et cela n'arrange pas ma santé. Sans être précisément malade je sens que toutes les cordes solides autrefois, à force d'être tendues vont craquer. Et on ne rajeunit pas.

Quand j'y réfléchis bien, il faudra à mon retour quitter la peinture qui ne peut me faire vivre. Je suis parti de Paris après une victoire, petite, mais une victoire. En dix-huit mois je n'ai pu voir un sou de ma peinture; c'est-à-dire que j'ai vendu moins qu'avant. La conclusion est facile à tirer. Et comme je n'ai pas grand héritage en espérance, avec quoi puis-je manger et même acheter mes couleurs ? Il est vrai que je vais rapporter quelques toiles ! et puis après, ces toiles vont en progressant : c'est-à-dire qu'elles sont moins vendables qu'avant.

Si Van Gogh de chez Goupil n'était pas mort, je ne dis pas — En attendant je suis

dans la mélasse : c'est bien fait; il ne fallait pas qu'il y aille.

Je viens de faire 3 toiles dont 2 de 30 et une de 50. Je crois que ce sont mes meilleures et comme dans quelques jours ce sera le 1er janvier, j'en ai daté une, la meilleure, 1893.

Par extraordinaire je lui ai mis un titre français : *Pastorales Tahitiennes*; ne trouvant pas en canaque un titre correspondant. Je ne sais pourquoi — tout en mettant du vert Véronèse pur et du vermillon dito; — mais il me semble que c'est un vieux tableau hollandais — ou une vieille tapisserie — A quoi attribuer cela ? Du reste toutes mes toiles paraissent fades de couleur : je crois que cela tient à ce que je n'ai plus la vue d'une de mes anciennes toiles ou d'un tableau de l'école des Beaux-Arts comme point de repère, de comparaison. Quelle mémoire, j'oublie tout. L'abus du tabac, je crois. Quand je rentrerai, je me rendrai compte.

Dans quel état vont arriver les toiles que je vous ai envoyées : je tremble pour elles.

Dans votre lettre vous me dites que par suite de la mort de votre belle-mère vous avez recommencé avec votre ménage. Je n'ai pas très bien compris si vous avez divorcé ou simplement fui le toit conjugal par un mutuel accord. La porte est-elle ouverte ou fermée, ou à moitié fermée — Ce dernier cas est je pense mauvais —

Les situations nettes, il n'y a que cela — Vous savez que je ne vous fais pas compliment de votre paternité nouvelle; vous pouvez m'en dire autant; mais avec moi qui ne suis jamais là et si peu collé ce n'est pas la même chose ; c'est moins grave.

Il parait que mon nouveau rejeton se porte à merveille : Juliette m'a écrit me donnant sa nouvelle adresse et des nouvelles de la petite. Si par extraordinaire vous aviez de l'argent à m'envoyer, tenez en suspens pour le mois d'Avril. J'espère partir à cette époque : du reste vous le saurez par Sérusier qui a dû

faire les démarches que j'ai indiquées dans ma précédente lettre.

Serre la main.

T A V,

PAUL GAUGUIN

IX

11 Février 1893

Mon cher Daniel

Votre lettre ce mois-ci me trouve dans la mélasse complète : je suis à la course à la monnaie et il faut que j'attende au moins 3 mois avant d'espérer partir en admettant que le ministre me rapatrie. Si non, je ne sais vraiment comment sortir — Je reçois une lettre de Joyant qui me dit : « Vous ne pouvez vous imaginer combien les esprits ont changé et combien tout *votre coin est arrivé.* » Il me donne en outre mon relevé de compte dans lequel je vois remis à N... le 23 mai 91 (c'est-à-dire près de 2 ans) 853 fr. 25. Ce qui

fait que N... m'a carotté 1353 fr. qui m'auraient sauvé la vie. Joyant avait vendu presque après mon départ pour 1.100 francs de peinture, courtage déduit. J'avoue que cela me coupe les bras d'apprendre ce vol. Car c'en est un.

Ma femme a encore vendu pour 850 francs, mais elle a besoin et elle s'excuse de ne pouvoir m'envoyer de l'argent. Que puis-je dire !

Il paraît que dans le Nord mon succès va très grandissant. Un artiste de Londres lui a dit qu'il fallait absolument faire une exposition en Angleterre. Il faut que je revienne pour examiner tout cela. Mon Dieu, que je rage ! C'est même la colère qui me soutient. A partir de cette lettre, n'écrivez plus. Au cas où vous auriez de l'argent à envoyer, le garder précieusement.

Vous me dites que Z... a écrit à ma femme. — Pourquoi faire : il aurait mieux fait, comprenant ma situation, de m'envoyer mon voyage. Je paierais bien en revenant 20 % et j'y gagnerais. Mais il y a des gens qui ne

savent jamais être utiles à temps, et ne savent pas faire une bonne affaire. Ils aiment mieux donner au Panama dans l'espérance d'un petit bénéfice. A l'heure actuelle vous devez avoir reçu mes toiles et ma femme pourra travailler en Danemarck.

Ce pauvre Aurier est mort. Nous avons décidément de la déveine. Van Gogh puis Aurier, le seul critique qui nous comprenait bien et qui un jour nous aurait été très utile.

Bien des choses à tout le monde

Cordialement T. A. V.

PAUL GAUGUIN

X

14 Mars 1893

Mon cher Daniel

Vos 300 fr. arrivent extraordinairement bien en ce moment où j'étais sans aucun subside et sans moyen de m'en procurer d'autres — Le 1er mai quoiqu'il arrive je m'em-

barque pour le sol natal — J'ai fini par trouver un prêteur qui moyennant un intérêt et quelques toiles en garantie m'avance les fonds pour mon voyage, au cas où le gouvernement français enverrait une fin de non recevoir — Il faut cela, sinon par l'Amérique cela me coûterait plus du double que par Nouméa. Et le bâtiment de guerre qui va à Nouméa au mois de Mai n'y va pas souvent.

A part cela, rien de neuf à vous dire — A mon arrivée à Marseille il est possible que je vous télégraphie de m'envoyer les fonds nécessaires pour le voyage en chemin de fer —

Par conséquent faite *l'Impossible* pour me trouver les fonds. Vous avez 2 mois presque devant vous. Aussitôt mon arrivée à Paris je *m'engage* à les rendre.

T A V.

P. Gauguin

XI

31 Mars 1893

Mon cher Daniel

Puisque j'ai reçu votre lettre de Juillet (?) et que je vous écris, c'est que je suis encore ici (dirait la Palisse). Oui mon cher, je tiens toujours la cape avec rage et obstination malgré la purée où je me trouve. J'espère toujours à chaque courrier la galette que N... à à moi. De lui, point de nouvelles, malgré la lettre que je lui ai écrite il y a 5 mois : Il est probable qu'il ne l'aura pas reçue, ayant déménagé : Enfin ne parlons pas de lui et de ce mystère; je saurai bien à mon retour régler ce compte-là. A part lui, il y aura peut-être soit Tanguy, soit Portier, soit Joyant : quelques fonds par le courrier prochain. Il n'y a pas à dire, il faut que j'aille travailler aux Marquises quelques mois avant mon retour, voir le sauvage alors !

L'étude que je vous ai envoyée (Dieu soit loué, vous l'avez reçue), — je craignais que le Monsieur en question, gendarme du reste, ne me la filoute — Cette étude est un acheminement à d'autres travaux meilleurs ; vous l'avez trouvée superbe, tant mieux. Vous savez, elle est de moi, pas de C... J'ai une cinquantaine de toiles qui peut-être vous épateront alors, car beaucoup valent mieux que cette étude. En ce moment je sculpte sur troncs d'arbres genre bibelots sauvages. J'ai à rapporter un morceau de bois de fer qui m'a usé les doigts, mais j'en suis content; et vous savez, ce n'est pas du C.... A propos de ce gosse, je ne suis pas étonné qu'il soit brouillé avec Z... C'était écrit. Ce pauvre Z..., comme il s'est foutu dedans avec ce morveux ! et naturellement c'est moi qui ai *ékopé* — Je ne lui en veux pas et vous lui souhaiterez bien des choses de ma part; j'espère que sa femme et ses enfants vont bien. Bien des choses aussi aux amis; Brouillon, Maillol, y compris Cie.

J'ai reçu lettre de ma femme qui aussitôt

son arrivée à Copenhague a vendu 4 toiles dont une insignifiante (petite tête bretonne) pour 1.500 fr. et comptait vendre le reste prochainement — Voilà la galette, direz-vous — Mais la pauvre femme en avait besoin. Cela ne fait rien, cela marche bien en Danemarck pour moi — Ils vont faire au printemps prochain une exposition de choix, disent-ils, et ils me prient de leur envoyer des toiles d'ici. Malheureusement je ne le puis : cela me coûterait les yeux de la tête et je n'aurais pas de quoi payer le transport — Oui, en Danemarck, il y a des tas d'imbéciles qui croient aux journaux, alors ils trouvent maintenant que j'ai du talent. De ce coup-là il y a un peintre Danois qui s'est fendu de 900 fr. en se collant sur l'estomac une étude de femme nue que j'ai faite en 76 (dont parle Huysmans). En plus des 1.500 fr — Cela marche là-bas. Ronflez, c'est la consigne —

J'ai reçu par ce courrier deux photographies faites par un ami à Sérusier, le Christ aux Oliviers et mon bois sculpté. Cela a dû

paraître dans la Revue Contemporaine avec un article d'Aurier sur les Symbolistes. Avez-vous eu connaissance de cela ?

J'ai écrit il y a longtemps à de Haan. Point de réponse — Avez-vous de ses nouvelles — Du reste, à part vous, je ne reçois aucune lettre. Vous êtes un fidèle au courrier et je vous en suis très reconnaissant. Vous ne pouvez vous imaginer comme c'est triste de ne pas recevoir de lettres quand on est si loin —

Je vais bientôt être père à nouveau en Océanie — Nom de nom ! il faut donc que je sème partout. Il est vrai qu'ici il n'y a pas de mal, les enfants sont bien reçus et retenus d'avance par tous les parents. C'est à qui sera le papa et maman nourriciers. Car vous savez qu'à Tahiti le plus beau cadeau qu'on puisse faire, c'est un enfant. Donc je ne suis pas inquiet sur le sort de celui-là.

Je vois avec plaisir que vous reprenez le sentier des Beaux-Arts. Mais alors il faut travailler et ne pas perdre votre temps. Allez ferme votre chemin et osez ; soyez fou 2

heures par jour et laissez la sagesse à Bouguereau.

E nei manao vau, tirara parau

Ia ora na

Ce qui veut dire que j'ai fini de bavarder et que je vous salue.

Je parle maintenant assez bien le Maori et je trouve cela très amusant —

Donc à tous le bonjour.

Tout à vous,

PAUL GAUGUIN

XII

Avril-Mai (?) 1893

Mon cher Daniel

Voilà 700 fr. que je reçois et qui mettent du beurre dans mes épinards. Si je les avais reçus il y a un mois ou deux, je serais parti aux Marquises achever mon œuvre, et la plus intéressante. Mais je suis fatigué, et le bateau pour les Marquises ne partira que dans un mois et demi. J'attends en outre par le cour-

rier prochain l'assurance de mon voyage, etc... Toutes choses qui me tiennent le bec dans l'eau, m'empêchent de prendre une détermination. Je fais mon deuil des Marquises et je tomberai à Paris un de ces jours. J'ai écrit il y a plusieurs mois à Sérusier, lui donnant une réponse à remettre à N... ; je n'ai point de nouvelles. Sérusier aurait-il reçu ma lettre ?

Mon Dieu, que les affaires sont difficiles à traiter par correspondance ! En deux ans je n'aurai pas éclairé l'affaire N... Je vous promets bien qu'en quinze jours à mon arrivée j'aurai le fin mot de l'histoire.

Quel drôle de bonhomme que ce Z... ! Il ne pouvait pas profiter de cette occasion d'argent à envoyer pour m'écrire lui-même.

Quelle époque de sottise humaine et que de vanité ! Ce petit être-là est furieux de me voir arriver en peinture avant lui, et me reproche son retard. Cependant il n'a pas à se plaindre de la fortune. Né pour être simple ouvrier, ou concierge, ou petit boutiquier, il

a pu sans aucune énergie (tout venant d'autre part) arriver à être un Monsieur et un propriétaire à 5 étages.

En peinture, il avait un tempérament au-dessous de zéro — Après avoir été admirateur des Baudry et consorts, il a viré de bord par esprit d'opposition ou de commerce, (le salon ne voulant pas lui ouvrir ses portes) — Alors ! il a comme vous savez prêché la guerre sainte, voulant me suivre et me dépasser; mais je ne suis pas facile à suivre avec mes bottes de 7 lieues, et haletant il s'est arrêté en route. Si encore il était obéissant, mais il veut faire à sa tête et vouloir être inventeur quand même. De là toutes les dissensions que vous savez. Il me reproche d'être entier et il a peur pour sa liberté, etc... Chose contradictoire : il veut marcher seul et me reproche de ne pas l'avoir poussé avec moi. Tout cela est triste et surtout mesquin.

A votre tour vous vous désolez, vous êtes dans la période des ratages. C'est quelquefois excellent. A distance je ne puis rien juger ni

rien préciser. Je verrai cela à mon retour. Ne vous désolez pas trop et travaillez.

Merci pour les couleurs. J'en ai encore un peu et je n'en ai plus besoin — Depuis deux mois je ne travaille plus effectivement : je me contente d'observer, réfléchir, et prendre des notes. J'aurai fait en deux ans de séjour, dont quelques mois de perdus, et j'aurai pondu 66 toiles plus ou moins bonnes— quelques sculptures ultra sauvage. C'est assez pour un seul homme —

Je crois qu'en Danemarck je réussis mieux qu'en France en ce moment : malheureusement c'est un pays bien petit et les ressources très limitées. La veine serait vite épuisée —

En outre, aujourd'hui, toute une jeune bande *à ma suite* se remue, prospère *dit-on* : comme elle a plus de jeunesse, d'atouts dans la main, et plus d'habileté, je serai peut-être étouffé dans le chemin. Je compte pour me rattraper sur cette étape nouvelle de Tahiti; elle fera diversion avec mes études de Bretagne et il leur faudra encore quelque temps pour me suivre dans cette voie.

Nous verrons ! à moins que je quitte la peinture ce qui est très probable comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre.

Bonjour aux amis. —

T. A. V.

PAUL GAUGUIN

Vous savez que j'ai eu cette infirmité : vivre sans sommeil, et beaucoup de mes enfants ont été dans le même cas ; la nuit, impossible de les faire dormir.

Ma femme m'écrit la taille d'Emile, mon fils aîné — 1m96 — à 18 ans et demi : cela promet. On pourra dire alors : le Grand Gauguin.

XIII

Marseille, 3 août 1893

Mon cher Daniel

Je suis arrivé aujourd'hui mercredi à midi — Avec quatre francs dans ma poche ! Vous trouverez cela extraordinaire étant donné que

j'ai reçu avant de partir 1.000 fr. Quelques dettes payées, il me restait 650 fr. : pas de chance, obligé de rester à Nouméa. 25 jours vie très chère à l'hôtel, et embarquement de colis dito.

Sur l'annexe tellement mal que j'ai dû payer un supplément pour aller en 2eme Tudieu, quel sale voyage ! Trois cents hommes de troupe à bord et pour les 3emes il y avait juste à l'avant 0.50 centimètres carrés pour se remuer. Ajoutez à cela très mauvais temps jusqu'à Mahé — Après un grand froid à Sydney, immense chaleur dans la Mer Rouge — Tellement que nous avons jeté à la mer 3 hommes morts de chaleur — Enfin tout est bien qui finit à peu près bien — Me voilà — Aussitôt arrivé, j'ai envoyé deux dépêches à Goupil (Joyant) et à vous pour demander 250 fr. afin de me débrouiller ici à Marseille — Aussitôt après j'ai été à tout hasard voir la poste restante — Bonne idée il y avait votre lettre et j'ai retélégraphié à Benilan et à vous — Voulez-vous télégraphier à votre concierge

pour qu'à mon arrivée à Paris, vendredi, j'aie un endroit quelconque pour débarquer. Là j'aviserai et je verrai ce que j'ai à faire —

Vous ne me dites pas un mot dans votre lettre de l'exposition à Copenhague. Donc pas de nouvelles, ou de mauvaises nouvelles —

Bien des choses à Annette. Je vous serre les pinces.

T A V.

PAUL GAUGUIN

XIV

Paris, 4 septembre 1893

Mon cher Daniel

Je trouve votre lettre et celle de ma femme en rentrant —

Car j'arrive d'Orléans où j'ai été obligé d'aller enterrer mon oncle. C'est-à-dire que je n'ai que tracas et courses à mon arrivée à Paris — La lettre de ma femme n'est pas très

rassurante; mes œuvres tahitiennes ont eu un succès moral près des artistes, mais auprès du vulgaire public, résultat : *pas un centime.* Heureusement que mon oncle a eu l'esprit de mourir et que son *tout* petit héritage va me permettre de me remettre à flot et m'aidera considérablement à préparer mon exposition. Je ne sais encore au juste ce que mon oncle a dû laisser, mais je compte à peu près sur 10.000 fr. : en ce moment c'est le salut.

Autre chose que je voulais vous demander. Quand je vous ai dit de préparer mon retour en cherchant de l'argent, vous êtes-vous adressé à Z... ? J'ai *besoin de savoir* cela pour mes rapports futurs avec lui quand il reviendra.

Vous comprenez...

Ne pouvant aller tous ces temps-ci en Danemarck je *lui* (*) écris de venir à Paris une quinzaine de jours, si toutefois sa famille veut bien lui prêter le voyage : d'ici un à deux

(*) Il n'est plus question de Z...

mois j'aurai tout soldé mes dettes, peu nombreuses du reste, et moindres que celles qu'on me doit. N... m'a écrit qu'il viendrait me voir aussitôt que je lui donnerais rendez-vous et qu'il avait hâte de terminer une situation qui le faisait beaucoup souffrir. Aussitôt que j'aurai terminé avec Orléans, car il faut que j'y retourne demain, je verrai ce que c'est que tout cela et je rentrerai dans mes 1.400 fr. ou j'y perdrai mon nom —

T A Vous

PAUL GAUGUIN

L'adresse de Juliette ?

XV

Paris 12 Septembre 1893

Mon cher Daniel

Depuis que je suis arrivé, je fais des courses, des courses toutes inutiles : personne à Paris. Si pourtant, j'ai vu Durand-Ruel qui m'a reçu favorablement et qui a repris le

commerce des impressionnistes; vente qu'il avait abandonnée autrefois. Il paraît que Pissaro, Guillaumin se vendent très bien — Il m'a promis de venir voir mes œuvres quand elles seraient prêtes et d'en faire une exposition chez lui. Je vais donc m'atteler à tout cela et comme on ne peut faire aucune affaire quand on n'a pas d'endroit convenable, j'ai fait un sacrifice, j'ai loué 8 Rue de la Grande Chaumière, (j'ai même payé le terme d'avance avec argent prêté par la crêmière d'en face (*) —

J'ai cherché mes affaires dans votre atelier, j'ai besoin de chemises blanches, n'en ayant aucune dans ma malle.

Je n'ai trouvé dans la soupente d'en haut que des toiles — Pouvez-vous me prêter pour mettre dans mon atelier votre chevalet et une chaise ? Si oui, écrivez à votre propriétaire que je peux chez vous prendre quelques affaires.

(*) Madame CARON, retirée aujourd'hui à Noyon et y conservant une petite collection de bonnes toiles dont quelques-unes de Gauguin.

Je n'ai pas bien compris votre lettre — Vous parlez de rester là-bas et de ne venir à Paris qu'en passage.

Chez Boussod je me suis cassé le nez — Joyant a quitté la maison, fâché avec ces messieurs; plus rien de moi n'est dans la maison. Espérons qu'après une exposition j'aurai un petit débouché chez Durand-Ruel.

Ecrivez-moi longuement.

P. Gauguin

XVI

Septembre (?) 1893

Mon cher Daniel

Enfin reçu lettre de vous. Que devient Daniel, disait encore dernièrement Meilheurat — Alors Alger n'est pas d'une température merveilleuse ? Ici aussi il gèle en ce moment.

Je viens d'aller 6 jours en Belgique ; voyage très chic : j'ai vu à Bruges des Memling — Quelles merveilles, mon cher, et puis après quand on voit Rubens (l'entrée dans le naturalisme) ça dégringole —

Je vous écris à la hâte pour vous répondre aussitôt et vous dire que je vais assez bien et qu'enfin mon notaire a versé les fonds dans mes chastes mains, et ceci je vous l'écris pour que vous le sachiez ; c'est-à-dire qu'il ne faut pas *vous gêner pour la galette.*

Allons, mon oraison est terminée — Amicales poignées de main à Barbin. Souvenir gracieux à la rousse enfant.

et cordialement tout vôtre

PAUL GAUGUIN

P. S. Leclercq vous envoie toutes ses amitiés.

XVII

Pont-Aven, 20 Septembre 1894

Mon cher Daniel

Figurez-vous que je ne puis avoir une minute à moi — Je suis obligé dès demain d'aller pour un duel de N... et dans ce genre d'affaires on ne dispose pas de son temps —

Seriez-vous assez aimable pour aller chez un chimiste acheter un kilo de *Caséïne*, sinon ce sera fête Dimanche et Lundi — par conséquent fermé.

Grand merci d'avance —

— P. Go —

XVIII

Octobre-Novembre 1894

Mon cher Daniel

Oui, je ne donne pas beaucoup de mes nouvelles, et tout le monde s'en plaint — C'est que, voyez-vous, j'ai perdu tout courage

à force de souffrir, surtout la nuit, que je passe sans aucun sommeil. Et avec cela naturellement je n'ai encore rien fait, 4 mois de fichus avec beaucoup de dépenses — Du reste, j'ai pris une résolution fixe, celle de m'en aller vivre pour toujours en Océanie.

Je rentrerai à Paris en Décembre pour m'occuper exclusivement de vendre tout mon bazar à n'importe quel prix. (Tout.) Si je réussis je pars aussitôt en Février — Je pourrai alors finir mes jours libre et tranquille sans le souci du lendemain et sans l'éternelle lutte contre les Imbéciles — Cette fois-ci je ne vais pas seul, un Anglais et un Français viennent avec moi pour deux ou trois ans ; mais moi je resterai — Adieu Peinture, si ce n'est comme distraction : ma maison sera en bois sculpté.

Je vois d'après votre lettre que vous êtes content de votre séjour dans le midi et que tous deux, Annette et vous, vous vous portez à merveille. Voilà ce qui s'appelle bien travailler.

J'ai reçu une lettre de Z... très longue et douloureuse. J'ai bien peur qu'il ne soit sérieusement pris d'ici un an d'hypochondrie folle. Tout cela n'est pas gai et ne me donne guère l'envie de rester dans la sale Europe.

En attendant de meilleurs jours je vous serre cordialement la main.

Tout à vous

PAUL GAUGUIN

XIX

Novembre 95

Mon cher Daniel

A l'heure où je reçois votre aimable lettre je n'ai pas encore touché un pinceau si ce n'est pour faire un vitrail dans mon atelier. Il m'a fallu rester à Papéété en camp volant, prendre une décision ; finalement me faire construire une grande case tahitienne dans la campagne. Par exemple c'est superbe comme

exposition, à l'ombre, sur le bord de la route, et derrière moi une vue de la montagne épastrouillante. Figurez-vous une grande cage à moineaux grillée de bambous avec toit de chaume de cocotier, divisée en deux parties par les rideaux de mon ancien atelier. Une des deux parties forme chambre à coucher avec très peu de lumière pour avoir de la fraîcheur. L'autre partie a une grande fenêtre en haut pour former atelier. Par terre, des nattes et mon ancien tapis persan : le tout décoré avec étoffes, bibelots et dessins.

Vous voyez que je ne suis pas trop à plaindre pour le moment.

Toutes les nuits des gamines endiablées envahissent mon lit; j'en avais hier trois pour fonctionner. Je vais cesser cette vie de patachon pour prendre une femme sérieuse à la maison et travailler d'arrache-pied, d'autant plus que je me sens en verve et je crois que je vais faire des travaux meilleurs qu'autrefois.

Mon ancienne femme s'est mariée en mon

absence et j'ai été obligé de cocufier son mari, mais elle ne peut pas habiter avec moi, malgré une fugue de huit jours qu'elle a faite.

Voilà l'endroit de la médaille; l'envers est moins rassurant. Comme toujours quand je me sens de l'argent dans la poche et des espérances, je dépense sans compter, me fiant à l'avenir et à mon talent, puis j'arrive vite au bout du rouleau. Ma maison payée il va me rester 900 fr. et je ne reçois de France *aucune* nouvelle ce qui me fait un peu peur. Quand je suis parti, Lévy devait m'envoyer 2600 fr. que me devait le Café des Variétés. Avec d'autres créances, il m'est dû en tout 4300 fr. ; je ne reçois *pas même de lettre.*

Vous êtes comme toujours le premier qui pensiez à moi et je vous en suis bien reconnaissant. Au reçu de ma lettre voyez Lévy rue Saint-Lazare 57 et dites-lui que je suis très inquiet et de mon argent et de mes affaires de tableaux chez lui. Si vous êtes à Londres, écrivez à Mollard.

On me dira : Pourquoi allez-vous si loin — Mais quand je suis absent tout près comme en Bretagne par exemple c'est la même chose.

Vous voilà donc décorateur et à Londres. J'en suis très heureux pour vous si vous pouvez faire un voyage productif, en tous cas intéressant — Je vois dans votre lettre que vous avez été dans le midi et que vous vous êtes occupé de divorce. Mais vous ne me dites pas comment cette affaire s'est terminée. Que d'ennuis on se crée fatalement avec le mariage, cette stupide institution. Et je vois que Mailhol est dans le train : je lui souhaite bonne chance. Mais j'ai peur pour lui et ce serait dommage car c'est une bonne âme et un artiste.

Voyez ce que j'en ai fait du ménage : j'ai filé sans prévenir. Que ma famille se démerde toute seule car s'il n'y a que moi pour l'aider !!! Je compte bien finir mon existence ici dans ma case parfaitement tranquille — Ah oui je suis un *grand criminel*. Qu'importe !

Michel-Ange aussi ; et je ne suis pas Michel-Ange.

Bien le bonjour aux amis et à Annette.

Tout à vous grandement

PAUL GAUGUIN

J'écris par ce courrier à Z...

XX

Avril 96

Mon cher Daniel

Quelles que soient les nouvelles, je reçois toujours avec plaisir les lettres des quelques rares amis qui pensent à moi, et dans mon extrême solitude les lettres font plaisir.

Je vois que vous êtes armé d'extrême bonne volonté mais j'ai bien peur que vous n'arriviez à rien de bon, et je suis non seulement à bout de ressources mais encore à bout de forces. A la fin tout s'use et ma

volonté est bien molle en ce moment : Depuis mon arrivée ma santé se délabre chaque jour. Mon pied cassé me fait extrêmement souffrir ; j'ai deux plaies que le médecin n'arrive pas à fermer et dans les pays chauds c'est difficile — Quand la nuit arrive ce sont des tiraillements extrêmes qui me conduisent jusqu'à minuit sans sommeil — Avouez que ma vie est bien cruelle — J'avais fait à mon premier séjour à Tahiti des efforts inouïs dont vous avez vu les résultats rue Laffitte : à quoi suis-je arrivé, à une *défaite complète*. Des ennemis et c'est tout — la guigne me poursuivant sans trêve toute mon existence ; plus je vais, plus je descends. Peut-être que je n'ai pas de talent mais (toute vanité mise de côté) je crois cependant qu'on ne fait pas un mouvement artistique si petit qu'il soit sans en avoir, ou alors il y a bien des fous — Bref, après l'effort que j'avais fait, je n'en ai plus à faire sinon sans fruit. Je viens de faire une toile de 1,30 sur 1 mètre que je crois encore meilleure que tout auparavant : une reine nue

couchée sur un tapis vert, une servante cueille des fruits, deux vieillards, près du gros arbre, discutent sur l'arbre de la science ; fond de rivage ; ce léger croquis tremblotté ne vous donnera qu'une vague idée. Je crois qu'en couleur je n'ai jamais fait une chose d'une aussi grande sonorité grave. Les arbres sont en fleur, le chien garde, les deux colombes à droite roucoulent. A quoi bon envoyer cette toile s'il y en a tant d'autres qui ne se vendent pas et font hurler. Celle-là fera hurler encore plus. Je suis donc condamné à mourir de bonne volonté pour ne pas mourir de faim. Et dire qu'il y a des hommes âgés qui agissent avec la plus grande légèreté et que la vie d'un homme honnête en dépend : je parle de Lévy. Sans lui je n'aurais pas osé partir pour Tahiti mais c'est lui qui est venu me proposer cette affaire. « Vous pouvez partir là-bas tranquille ; nous ne vous laisserons pas dans l'embarras. C'est peut-être une affaire de temps car votre peinture n'est pas facile à faire avaler, mais je ferai le nécessaire. » Et déjà il ne veut plus s'en occuper.

Je suis donc parti avec confiance, faisant des calculs non erronés,

Cafetier.....	2.600
Maufra.....	300
Encadreur de Maufra	600
	3.500

puis 800 fr. tableau vendu payable en Mai 96.

Voilà qui me permettait de vivre tranquille quelque temps et attendre que Lévy vende de la peinture. Maintenant tout craque ; je ne reçois rien de personne. Si le cafetier a fait faillite, sa collection est là qu'on aurait pu vendre au moins en partie ; il y a plusieurs Van Gogh ; un très joli Pissarro de l'ancien temps ; une petite étude de Millet. Mon Dieu qu'est-ce que cela signifie ! J'ai bien peur que maladroitement on ait ennuyé Lévy qui est un homme très-entier et qui aura répondu pour qu'on lui foute la paix !

Actuellement je viens d'emprunter 500 fr. pour manger quelques mois ; avec 500 fr. que

je dois pour ma maison cela fait 1000 fr. de dettes. Et je ne suis pas déraisonnable : je vis avec 100 fr. par mois, moi et ma vahiné, une jeune fille de 13 ans ½ : vous voyez que ce n'est pas beaucoup ; là-dessus j'ai mon tabac et le savon et une robe pour la petite, 10 fr. de toilette par mois — Et si vous voyiez mon installation ! Une maison de chaume avec fenêtre d'atelier ; deux troncs de cocotier sculptés en forme de dieux canaques, des arbustes à fleurs, petit hangar pour ma voiture et un cheval — Oui j'ai fait des dépenses d'installation pour ne plus avoir de loyer, être sûr de dormir chez moi, mais qu'est-ce qui n'aurait pas fait la même chose avec l'argent qui vous est dû et qu'on attend inutilement.

Vous avez bien pensé pour les tableaux envoyés à ma femme, mais ce pauvre Z... a cru bien faire et je ne saurai lui en vouloir. Il a toujours un faible pour elle et la croit malheureuse. — Par plusieurs voies Danoises je sais que ma femme est au contraire *très-heureuse* ayant la vie qui lui convient, et très-

protégée, très-choyée par tout le monde. Elle est loin d'être sans ressources pendant que moi je drogue le marmot — Mais si je lui avais envoyé 6000 fr. au lieu de 1500 sur les 13.000 fr. de mon oncle, que serais-je devenu puisqu'aujourd'hui je suis sans ressources et sans moyen de gagner ma vie, puisque ma peinture ne se vend pas — Ma femme vendra mes tableaux et se paiera des tartines de beurre avec l'argent — Voilà — D'un autre côté, mes tableaux chez des amateurs Danois sont mieux placés que dans une arrière boutique.

Il est dur de mendier — Ne pourriez-vous pas voir Meilheurat, lui montrer ma lettre au besoin et lui mendier 1000 fr. que je *lui rendrai plus tard* quand la situation sera débrouillée ; je lui enverrais alors cette toile dont je vous parle qu'il garderait en garantie à moins qu'il ne la désire !

Beaucoup de gens trouvent toujours protection parcequ'on les sait faibles et qu'ils savent demander. Jamais personne ne m'a

protégé parcequ'on me croit fort et que j'ai été trop fier — Aujourd'hui je suis par terre, faible, à moitié usé par la lutte sans merci que j'avais entreprise, je m'agenouille et mets de côté tout orgueil. Je ne suis rien sinon un raté —

J'écris à Z... une lettre pareille mais bien plus courte ; vous connaissez sa susceptibilité, *inutile donc de lui montrer ma lettre*, il croirait que vous êtes privilégié.

Je vois, mon pauvre Daniel, que vous avez aussi bien des ennuis par votre femme — Quelle institution que le mariage —

Poignée de main à Annette, aux amis Maillol.

Tout à vous —

PAUL GAUGUIN

Ma grande consolation, c'est la musique — Je ne sais comment j'ai fait, mais j'ai égaré mes cordes de guitare. Faites-moi la grâce de m'en envoyer —

Deux jeux complets et en outre :
six cordes de ré ;
six cordes de mi ;
trois cordes de sol,
de première qualité parce qu'ici elles cassent facilement.

XXI

Juin 96

Mon cher Daniel

Il vient de me venir une idée ; vous comprenez bien que très souffrant sur le lit, je ne fais que ruminer un tas de combinaisons pour sortir d'embarras. Voici à quoi j'ai songé et je crois que c'est possible sinon facile ; je serais à Paris que je me chargerais de réunir pour un autre ce que je demande pour moi — Réunir quinze personnes comprenant ma peinture ou *voulant gagner* ; leur proposer ceci — — Tous les ans j'enverrai (et d'avance) quinze bonnes toiles comme celles faites pré-

cédemment ; plusieurs dessins à mon gré — Contre cette marchandise, ces quinze personnes m'enverront 2400 fr. par an ce qui fait 160 fr. chacune. Pour le partage, on tirera au sort pour savoir qui qui... choisira le premier, le second etc... Il est certain qu'à ce prix mes toiles ne sont pas chères et qu'en un temps donné assez court les acquéreurs ne perdront pas — Voici une liste de noms que vous pourrez voir (avec beaucoup d'éloquence)

— Portier, marchand de tableaux —

— Thomas, d°— —d°—

— Lerolle, peintre

— Rouart, —d°— et ingénieur —

— Jean Dolent — voyez Z... qui le connaît

— Sérusier !!!

— Son élève de Versailles qui sculpte comme moi le bois —

— Meilheurat —

— Le comte de la Rochefoucault —... Celui-ci a fait à Bernard et Filiger chacun une rente de 1200 fr — J'ai écrit précédemment à Z... pour obtenir de lui assistance — Voyez

donc Z... et dans le cas où il me ferait pareille rente contre tableaux, il pourrait entrer dans la combinaison pour quelques parts (au lieu de la rente) par exemple 6 parts 960 fr. —

Tout cela n'a rien que de très honorable pour chacun ; c'est une façon d'aider un artiste en qui on a confiance sans lui faire la charité —

Plusieurs pourront vous dire qu'ils ne sont *pas spéculateurs*, c'est une mauvaise défaite parce qu'acheter chez un marchand ou à l'hôtel *ou à moi* à bas prix, c'est la même chose ; puis cela permet à un artiste de travailler, ce qui est le principal — Voilà ma combinaison et il me semble qu'elle est facile à exécuter en s'y prenant bien —

Pour vous aider, parlez-en à Z... — à *Séguin, 54 rue Lepic*, et amis que vous connaissez. J'ai dit *d'avance* ; par conséquent la 1re année vous prendriez 15 toiles chez Lévy et j'enverrais la seconde année *d'avance*. Les versements seraient faits tous *les trois mois* ce qui permettrait aux participants de n'avoir

jamais une grosse somme a avancer — 40 fr. tous les trois mois — Vous choisiriez une époque intermédiaire avec le terme —

En tous cas répondez-moi par courrier ce que vous entrevoyez de ma combinaison — Que diable, je ne suis pas gourmand — Gagner 200 fr. par mois (*moins* qu'un ouvrier) à 50 ans bientôt, avec une assez bonne réputation — Inutile de dire que n'ayant jamais fait de vente camelote, je ne vais pas maintenant en faire — Les tableaux que j'enverrai seront faits comme précédemment en vue d'exposition — Et si je me résigne à vivre *pauvrement* c'est que je ne veux faire que de l'art. Ci-inclus mon engagement.

Maintenant autre chose —

Quand j'ai quitté ma femme en Danemarck, j'ai laissé tout le mobilier, linge etc... sculptures et peintures.

Ma collection a été achetée 15.000 fr. environ (avec affirmation de l'acheteur mon beau-frère, — plus pas mal d'anciennes toiles de

moi, — plus les toiles et céramiques que vous avez envoyées lors de mon séjour ici — plus deux toiles de Tahiti. J'estime la vente de tout cela à 30.000 fr. [plus quatre mille francs que j'ai envoyés en différentes fois.] Je n'ai touché que les 600 fr. que vous connaissez en 93-94, — Et j'ai toujours vécu comme un misérable.

Donc mes conseils de préparer mon avenir en vendant en Danemark n'ont servi qu'à ma femme sans aucune possibilité pour moi d'en jouir — Je suis sûr que l'envoi des toiles fait par Z... sera vite vendu et que ma femme en demandera d'autres.

Voici ce que je veux — Quand ma femme voudra des toiles, lui écrire que d'après mon ordre irrévocable vous n'enverriez *3 toiles* que contre la *remise d'avance* de 400 fr., prix *minimum* du 1/3 de la valeur envoyée auparavant —

Je veux (pour résumer) le 1/3 de la vente de mes tableaux et comme je n'ai pas confiance, je le veux d'avance. (C'est bien compris.)

J'écris ce courrier à Mauffra qui est très débrouillard et qui *connaît* beaucoup d'amateurs, pour lui faire part de cette combinaison ; (combinaison 2.400 fr. par an). Entendez-vous avec lui — Malheureusement les uns et les autres sont absents de Paris en ce moment ; enfin aussitôt que possible —

Vous me dites dans votre lettre : « Vous le fort, seriez-vous abattu ». Oui, je suis par terre et n'ai aucune énergie quand je vois la situation d'avenir et présente — Je n'ai pas de force, exténué par des journées et des nuits sans sommeil de souffrance avec mon pied. Toute la cheville n'est qu'une plaie et cela depuis 5 mois — Quand je travaille, je me distrais et je redeviens fort, mais sans travail, sans nourriture à peine, sans argent (des dettes), que voulez-vous que je devienne — Si fortement trempé qu'on soit il y a des limites qu'on ne sait franchir —

Grand merci tous de la peine que vous vous donnez —

Cordialement t à vous,

PAUL GAUGUIN.

P. S. Il est bien entendu que si je rabaisse mes prix, c'est pour un engagement de 5 ans ; le reste des tableaux vendu partiellement sera toujours d'une cote d'au moins 400 fr.

Fait à Tahiti ce 12 juin 1896 — Cet engagement fait en toute franchise sans aucun esprit de récrimination à venir, et ce pour assurer désormais pendant cinq années consécutives mon travail d'Art.

Je m'engage à envoyer tous les ans *et d'avance* quinze toiles consciencieusement exécutées avec foi artistique, lesquelles seront réparties entre les signataires de cet engagement qui les oblige à m'envoyer *annuellement une somme totale* de 2.400 fr.

PAUL GAUGUIN —

XXII

13 Juillet 1896

Mon cher Daniel

Quelques mots à la hâte pour le courrier ; je suis à l'hôpital à bout de souffrances et j'espère être guéri d'ici un mois, mais comment

paierai-je l'hôpital. Le mois dernier vous et Z... annonciez de l'argent qui arrivait. Erreur : Mauffra s'excusait, de grosses dépenses imprévues l'empêchant de s'exécuter, mais le mois suivant, sûr l'argent m'arriverait. Ce mois-ci pas d'argent, pas une lettre de personne — J'en deviens fou et suis plus que brisé.

Je vous écris parce que ce mois-ci un officier va en France et emporte de moi quelques toiles bien maladroites à cause de mon état ; et puis j'ai un tempérament qui demande à faire une toile tout d'un coup et dans la fièvre — Tandis que travailler une heure par jour...

Enfin, telles qu'elles sont, je vous les envoie. Elles sont peut-être bonnes : il y a au fond tellement d'angoisse, de souffrance, que cela peut relever la maladresse d'exécution — Mauclair dit que je suis révoltant de grossièreté et de brutalité — Quelle iniquité —

Comme le paquet arrivera à Paris presque en même temps que ma lettre et que vous serez dans le midi, je vous serai bien obligé

de faire le nécessaire pour que les toiles ne soient pas refusées par votre concierge — Quant au prix du port, excusez-moi et tenez m'en compte à la première occasion.

Je suis fatigué.

Cordialement,

P Gauguin

XXIII

Août 96

Mon cher Daniel

Je reçois de vous et de Z... lettre et c'est tout. Vous deux croyez que j'ai reçu argent de Mauffra, point. Ainsi depuis un an que je suis ici, malgré l'exposé douloureux de ma situation je n'ai pas reçu un centime de ceux qui me doivent. Avouez qu'il y a de quoi désespérer l'homme le plus fort ; à plus forte raison quand cet homme est très éprouvé par une cruelle maladie. Je sors de l'hôpital et voyez ma tête quand à ma sortie j'ai été obligé d'avouer que je ne pourrai payer que

plus tard 140 fr. — Dieu merci je ne souffre plus, sinon guéri à moitié, mais je suis très faible et pour me refaire je n'ai que de l'eau à boire et un peu de riz cuit dans l'eau pour me nourrir.

Z... m'écrit vraiment une lettre insensée et injuste et je ne sais que répondre car c'est un esprit malade. Son exposition a été un four complet donc il est plus malheureux que moi qui ai la gloire, la force, la santé. Parlons-en ! Je suis doué, dit-il, à rendre les autres jaloux — Et il ajoute « Si vous aviez été prudent et prévoyant vous auriez maintenant l'aisance ; et avec un peu plus de prévoyance et un peu plus de bienveillance et d'esprit de sociabilité vis-à-vis vos contemporains, vous auriez une vie très heureuse. » —

Eh bien, j'interroge ma conscience ; je ne trouve rien. Je n'ai jamais fait une méchanceté, même à un ennemi ; en revanche, dans les moments les plus difficiles de ma vie, j'ai plus que partagé avec des malheureux et sans jamais d'autres récompenses que le lâchage

complet. J'ai sauvé du suicide Laval et donné plus de la moitié de ce que je possédais. J'ai aidé de mes relations et d'argent B..... Vous savez la suite... Je me suis battu pour d'autres : on m'a cassé la jambe — Pendant mon dernier séjour en France j'ai été aussi gracieux que possible pour les W... ; toujours ma bourse à la main. D'eux, point de lettres. J'ai chargé W... de recouvrer en mai 800 fr. qui m'étaient dus pour cette époque ; (pas un mot, pas d'argent.) A ce propos, *veuillez vous en occuper*. Voilà mon peu de sociabilité. Oui j'ai du sarcasme en paroles, oui je ne sais pas flatter et plier l'échine, quémander dans les Salons officiels. Tandis que l'Etat achète 300 francs sur sa demande à titre de fonctionnaire une toile de Z... C'est en effet de l'esprit de sociabilité. Z... vient de faire une pétition, inutile je crois, pour que l'Etat vienne à mon aide. C'est la chose qui peut le plus me froisser. Je demande aux *amis* de me venir en aide pendant le temps qu'il faut pour rentrer dans mon argent qui m'est dû, et leurs efforts

pour le recouvrer, mais mendier à l'Etat n'a jamais été mon intention. Tous mes efforts de lutte en dehors de l'officiel, la dignité que je me suis efforcé d'avoir toute ma vie, perdent de ce jour de leur caractère — De ce jour je ne suis plus qu'un intrigant braillard, mais si je m'étais soumis — oui, je serais dans l'aisance. Ah vraiment, voilà un chagrin de plus que je ne comptais pas avoir. Décidément je suis né sous une mauvaise étoile...

... Je vois d'après votre lettre que vous n'êtes pas heureux et que votre femme se conduit atrocement avec vous. Z... qui ne voit en mal que la sienne vous dirait *comme à moi* cette lettre-ci que vous êtes dur pour elle. On voit une paille dans l'œil de sa femme et on ne voit pas la poutre dans celle de son voisin — Je vous ai envoyé le mois dernier un paquet de tableaux. J'ai bien peur pour eux car il me semble que j'ai mis 55 Bd Arago au lieu de 65 —

Bonne poignée de main de votre tout dévoué,

P Gauguin.

Décidément je n'écris pas ce courrier à Z..., il m'horripile trop. Inutile de lui en parler, il ne comprendrait pas. Du reste toute la vie il n'a jamais su rendre service à temps, et quand il veut rendre service il met les pieds énormes dans le plat — avec le crédit qu'il avait il pouvait me trouver de l'argent peu aventuré en somme, puisqu'il y avait et il y a encore largement de quoi répondre avec les tableaux de Bauchy et les miens —

XXIV

Octobre 96

Mon cher Daniel

Je reçois votre lettre, la seule du reste pour ce courrier. J'ai reçu en effet le courrier dernier diverses sommes, comme vous le dites, que Z... *s'était procuré pour moi.* 200 fr. de la Rochefoucault, 200 fr. de collègue inconnu. Il aurait été plus convenable je crois de m'acheter quelque chose que de me faire la charité, enfin Z... comme tant d'autres, ne

comprend pas les nuances — Avec ces 400 fr. j'ai payé 300 fr. de dettes sur 1000 fr. et avec 100 fr. je vais essayer de vivre quelques mois — Depuis un an j'aurai reçu 600 fr. et *on m'en doit* 4300. Inutile donc de vous rabâcher la même chose, la triste situation où on me laisse. Je ne comprends pas bien votre phrase : « Si vous aviez absolument besoin d'argent, Meilheurat prendrait votre tableau 1000 fr. » Ne le savez-vous donc pas que j'ai besoin d'argent, mes lettres disent donc le contraire ? — En tout cas s'il était question d'achat ferme, il faut donner pour 1000 fr. deux ou trois tableaux puisque maintenant la nécessité immédiate m'empêche de les coter à aucun prix. Quand cessera ce martyre ! Je n'ai plus goût à tenir un pinceau. Je ne suis pas encore guéri de mon pied et je ne sais vraiment quand ce sera fini. Je suis vraiment inquiet pour les tableaux que je vous ai envoyés avec le numéro 55 que j'ai mis pour adresse, surtout que vous ne serez pas là pour les recevoir. Advienne que pourra —

Je suis tellement démoralisé, découragé, que je ne crois pas à de malheurs plus grands pouvant survenir. Je vois, mon pauvre Daniel, que vous n'êtes pas très heureux en ce moment avec votre existence à Saint Clément, isolé et dans l'inaction : espérons que ce ne sera pas long. Je vous souhaite donc bonne chance et excusez-moi d'écrire si peu ; mais je suis si fatigué, mon cerveau est si vide et l'inaction que mon pied a exigé m'a rendu si paresseux...!

Tout vôtre affectueusement,

PAUL GAUGUIN.

XXV

Novembre 96

Mon cher Daniel

Je reçois une seule lettre, la vôtre. Voilà 3 courriers que je ne reçois rien de Chaudet : c'est vous dire que ma situation précaire devient de plus en plus intolérable ; je me tue à dire qu'il ne faut pas marchander en ce

moment et vendre à tout prix les tableaux qui m'appartiennent. Les Van Gogh se vendent assez facilement quand on baisse les prix. Ah ! si je n'allais beaucoup mieux comme santé je vous assure que je me casserais la tête ; mais maintenant que j'ai attendu si longtemps et que chaque mois j'espère une solution, ce serait absurde !

Oui, je commence à guérir et j'en ai profité pour abattre beaucoup de besogne. De la sculpture... j'en mets partout dans le gazon. De la terre recouverte de cire — C'est d'abord un nu de femme, puis un lion superbe de fantaisie jouant avec son petit. Les indigènes qui ne connaissent pas les bêtes féroces en sont tout épatés.

Par exemple, le curé a fait tout son possible pour me faire retirer la femme nue qui n'a pas de vêtements. La justice lui a ri au nez et quant à moi je l'ai envoyé chier proprement. Ah si j'avais seulement ce qu'on me doit, ma vie serait extraordinairement calme et heureuse. Je vais être prochainement père d'un demi-jaune ; ma charmante dulcinée

s'est décidée à vouloir pondre — Mon atelier est très beau et je vous assure que le temps passe vite — Je vous promets que de 6 heures du matin à midi je peux faire beaucoup de bon ouvrage — Ah mon cher Daniel, que ne connaissez-vous pas cette vie tahitienne, vous ne voudriez plus vivre autrement. Pendant que j'y songe, je vous recommande bien aussitôt que Chaudet aura en main un peu de galette, de m'envoyer les cordes de guitare, (les trois en boyau, 6 de chaque), puis le la et le mi pour mandoline ; je n'ai plus cette réjouissance faute de cordes.

Vous me parlez de Papinaud et je souris car vous ne connaissez pas les colonies. Mais Papinaud *ne peut rien pour moi.* Le Gouverneur est ici un mannequin entre les mains du conseil général formé d'un tas de sacripants. Ce conseil n'a que des dettes et tient le Gouverneur par l'argent. S'il est mécontent, il lui supprime les fonds — Voilà —

Cordialement t à v.

PAUL GAUGUIN.

XXVI

Décembre 1896

Mon cher Daniel

Ce courrier m'apporte plusieurs lettres Z..., W..., et Lévi. Ce dernier m'écrit lettre aimable et s'excuse de n'avoir pu rien faire. Avec cela plusieurs choses incompréhensibles pour moi. Entre autres : Chaudet se disant (je ne sais pourquoi) un créancier, aurait réclamé à Lévi la toile de Manao Tupapaü, ce qui ne lui a pas été accordé — En outre il aurait vendu à R... 3 tableaux de la collection Bauchy pour 400 fr. J'ai reçu autrefois 200 fr. de lui (mais soi-disant prêtés) ; depuis, 150 fr. pour tableaux vendus, *c'est tout.* Voilà trois courriers que je n'ai aucunes nouvelles de lui. Quelle insupportable chose, d'avoir à se défier de tout le monde ! mais que faire en pareil cas avec des courriers aussi espacés. Si j'écris à tort ou même avec raison quoi que

ce soit en défiance, Chaudet ne sera plus d'aucune utilité, lui qui est très susceptible. Il m'avait dit autrefois que sur votre conseil il avait baissé le prix de 2 Van Gogh demandés par R... Je n'en ai pas eu de nouvelles. Voyez donc cela *adroitement* car vraiment il n'y a que *vous* en qui j'ai pleine confiance. Z... est honnête, mais si bête et si maladroit. De ce dernier, longue lettre stupide — ci-inclus un morceau. W... m'écrit lettre aimable. N... m'avait prévenu il y a trois mois que mon livre paraîtrait en Octobre et que j'aurais, ce courrier, *livre* et *argent* de la publication. De ce côté, *rien*. Causez-en avec W... qui a pouvoir pour cette édition et mettez-moi au courant. Leclercq est dans une brillante situation chez Bing ! Celui-là me sera très utile. — Je n'en crois rien. Que ne me paye-t-il d'abord ? Du reste, il n'est pas assez courageux au travail pour rester 6 mois dans cette place. Dans la collection Bauchy, 2 *tableaux* de moi qui n'étaient pas marqués sur la liste : un paysage de Tahiti et une toile de *Pont-*

Aven 1894, toile de 30. J'ai peur que Bauchy ne les ait gardées. *C'est à voir.*

Comme vous ne manquez pas de choses *à vendre*, je serais *très heureux* si vous pouviez m'envoyer ici la tête de sauvage *émaillée* (Masque). C'est une pièce de céramique unique et j'en jouirai énormément, d'autant plus que j'ai *amateur ici*. Ce mois-ci, pas un centime : je viens d'aller m'humilier près d'un type pour avoir 100 fr. que j'ai obtenus et qui vont me permettre d'attendre le prochain courrier. Dire qu'en France où il y a un grand débouché d'affaires, et où j'ai des relations, des amis, des admirateurs et en plus des garanties sérieuses telles que tableaux et sculptures, *je n'ai pu trouver crédit*. Et vous voulez qu'ici dans une petite colonie pauvre où je ne connais pour ainsi dire que des gens de passage, vous voulez que je *trouve crédit !* Et je dois ici sur place 900 fr. à des gens qui sont aux abois —

Quelle insupportable existence.

Cordialement T. A. Vous,

PAUL GAUGUIN —

Voyez donc aussi avec W... s'il n'y aurait pas moyen d'avoir *un correspondant en Suède* et en Danemark pour la vente de mes toiles. Bien entendu tout à fait en dehors de ma femme. *C'est là* que je suis le plus compris et que j'ai le plus de chances d'aboutir —

XXVIII

Janvier 97

Mon cher Daniel

Vous avez probablement manqué le courrier car je n'ai pas de lettres ce mois-ci : je sais cependant que vous avez reçu mes toiles et exposé le tout quelque part, ce qui a un peu froissé Chaudet : mais je n'ai pas à m'arrêter à chaque susceptibilité de tout le monde. J'ai reçu ce mois-ci 1200 fr. et prochainement 1600 fr. Me voilà donc dettes payées ici, hors d'affaire pour 6 ou 8 mois. De ce pas, je vais rentrer à l'hôpital tâcher de me guérir encore une fois, car je souffre trop et je ne peux tra-

vailler, faire quoi que ce soit de bon — Enfin de meilleurs moments reviendront peut-être. Je vous envoie une procuration pour faire payer Dosbourg. Même si un billet avait été fait et qu'il soit perdu, il ne peut se refuser de payer devant une *quittance notariée* de moi ou de la personne *autorisée par procuration*. Ainsi donc vous pouvez agir et tant que Dosbourg n'est pas en faillite, solvable par conséquent, il doit payer — Voulez-vous aussi m'acheter et m'envoyer ce qui suit. Bien entendu quand Chaudet sera rentré dans quelques fonds comme créance Dosbourg par exemple — Une cinquantaine de brosses assorties, puis une douzaine de pinceaux en silo

— Tubes décoration —

10 tubes outremer	5 ocre ru
5 Cobalt	5 émeraude
15 carminée	3 vermillon clair
5 garance ordinaire	2 jaune cadmium n° 2
20 blanc	3 cadmium citron
10 ocre jaune	

Cordes guitare et mandoline (au mètre).

Barettes en métal pour guitare (j'en ai perdu, et très difficile à faire.)

Voilà beaucoup de commissions, mon pauvre Daniel que je surcharge de travail et d'ennuis. Prenez aussi un peu de provisions pour frais de chassis et cadres etc... enfin des frais que vous avez pour moi. Excusez le laconisme de ma lettre, j'ai beaucoup à écrire ce courrier qui repart dans deux jours pour cause de retard.

Cordialement T. à V.

P Gauguin

Je voudrais aussi *quelques paquets* de poudre à dorer — Rouge et jaune.

XXVIII

14 Février 97

Mon cher Daniel

Je reçois 6 Février votre lettre datée 26 Novembre ce qui prouve que dans les colonies françaises le service postal comme le Reste

est bien organisé. Au sujet des toiles exposées et de prochaine exposition dont vous parlez, (scission des Indépendants), je vous dirai que je ne suis pas du tout partisan des Expositions. Z... cet imbécile ne rêve qu'expositions, publicité etc... et ne voit pas que c'est d'un effet désastreux. J'ai beaucoup d'ennemis et je suis destiné à en avoir toujours beaucoup, même de plus en plus ; or chaque fois que j'expose, on les réveille, et eux tous d'aboyer et dégoûter l'amateur qu'on fatigue. Le meilleur moyen de vendre c'est encore le silence, tout en travaillant le marchand de tableaux. Van Gogh seul a su vendre et créer une clientèle : pas un aujourd'hui ne sait tenter l'amateur. A ceux qui, par trop d'esprit, nient, il faut leur démontrer leur tort, savoir mettre un tableau six mois, une année, chez un amateur sérieux, puis après quand il l'aura comparé, vu, revu, appris à l'aimer, il l'achète ou le rend. Voilà la vraie exposition pour mes tableaux — Tâchez de persuader les marchands que ce système est bon — Quant au

prix, il ne faut pas être difficile, il sera toujours temps quand il y aura presse d'amateurs, il sera temps de les augmenter. Je n'ai pas soif de gloire et de luxe, je ne demande qu'à vivre tranquille ici dans mon adorable coin. Si jamais vous étiez *libre*, que votre mère vienne à mourir, je vous conseillerais fort de venir ici avec 200 fr. de rente par mois. La vie est tellement sereine, propice au travail d'art que c'est folie d'en chercher d'autre. Me voici en route de guérison et j'ai payé mes dettes avec l'argent que m'a envoyé Chaudet. Si le mois prochain j'en reçois d'autre comme il me l'a promis, j'aurai 6 mois d'assurés.

On me doit encore :	800	Talboum
	350	Mauffra
	600	Dosbourg
	1.250	Café des Variétés
	3.000	

ce qui me donnera en plus une bonne année assurée. Je n'ai donc pas perdu tout espoir

et d'ici 18 mois, c'est bien le diable si vous n'arrivez pas à vendre quelques tableaux de moi, sans compter quelques sculptures et quelques Van Gogh que j'ai chez Chaudet. Mon Dieu, voilà bien des chiffres et bien des choses terre à terre, tandis que je voudrais tant n'avoir à causer qu'art. Je vois dans votre lettre que Z... vous fait le même effet qu'à moi, c'est-à-dire qu'il est tout-à-fait à lâcher, ce que je fais carrément en lui écrivant de moins en moins et de plus en plus banalement. Et ma conscience ne *me reproche* rien parce que je n'ai jamais eu de lui que des paroles, sans aucun service : tandis que je lui en ai rendu d'énormes et qu'avec son air toujours désintéressé il sait bien compter et faire ses propres affaires. Dire qu'il m'a reproché de ne lui avoir jamais fait vendre... et cependant si on le connaît un peu, c'est bien grâce à moi. Oui il a des tableaux et objets d'art de moi — dira-t-il — soyez assuré que le tout ne lui coûte pas cher ; et vous connaissez mon avarice en fait de tableaux — Puis il comptait

faire une belle spéculation et en ce moment ce n'est pas ma malheureuse situation qui l'émeut mais *le peu de hausse* de sa petite collection. Mon Dieu, que de vilaines choses chez les hommes et que vous faites bien de vous isoler de plus en plus. La caque sent toujours le hareng.

Vous allez recevoir prochainement quelques toiles : avec mes souffrances physiques et morales je ne suis pas à même de les juger, vous verrez cela plus sainement que moi —

Nave nave mahana. Jours délicieux.
Bouquet de fleurs.
Note aha oe riri. Pourquoi es-tu fâchée ?
Poèmes barbares.
Nature morte.
Etude d'après moi,

histoire de peindre — je vous l'offre comme un bien faible témoignage d'amitié en retour de tout votre dévouement. Et si une toile vous *plaisait* beaucoup, prenez-la : je serais très heureux de vous la donner.

Je tâche de finir une toile pour l'envoyer

avec les autres, mais *aurai-je le temps ?* Je vous recommande bien d'observer la verticale quand vous mettez sur chassis ; je ne sais pas si je me trompe mais je crois que c'est une bonne chose. J'ai voulu avec un simple nu suggérer un certain luxe barbare d'autrefois. Le tout est noyé dans des couleurs volontairement sombres et tristes ; ce n'est ni la soie ni le velours, ni la batiste, ni l'or qui forme ce luxe mais purement la matière devenue riche par la main d'artiste. Pas de foutimaise... l'imagination de l'homme seule a enrichi de sa fantaisie l'habitation.

Pour titre, Never more ; non point le corbeau d'Edgar Poe, mais l'oiseau du diable qui est aux aguets. C'est mal peint, (je suis si nerveux et je travaille par saccades,) n'importe, je crois que c'est une bonne toile — Un officier de marine vous enverra le tout dans un mois j'espère.

Voulez-vous être assez bon (encore une commission) de me commander chez mon cordonnier une paire de brodequins, (Tho-

lance, 4 rue Vavin.) Voici. Je veux du cuir de Russie *aussi* souple que possible, non doublé. Brodequin comme bottine de femme, lacet dans œillet ; en quelque sorte le brodequin de saltimbanque lacé presque dès le commencement. Je dis bien œillet, c'est-à-dire trous percés dans le cuir. La semelle débordante exagérée et le bout bien carré. Mon pied très malade demande absolument une chaussure très unie en dedans et pouvant se serrer à volonté. Avec cela une bouteille *grand modèle* de cirage rouge. Vous vous entendrez pour le prix et le paiement —

Cordiale poignée de main. Tout vôtre,

P Gauguin

XXIX

12 mars 97

Mon cher Daniel

Vous allez recevoir en même temps que cette lettre les toiles que je vous annonçais le mois dernier. Le navire de guerre ayant reculé

son départ d'une dizaine de jours, j'en ai profité pour faire une autre toile que je crois encore meilleure que les précédentes malgré le hâté de l'exécution. Te Rereioa, (le Rêve), voilà le titre. Tout est rêve dans cette toile ; est-ce l'enfant, est-ce la mère, est-ce le cavalier dans le sentier ou bien encore est-ce le rêve du peintre !!! Tout cela est à côté de la peinture, dira-t-on. Qui sait. Peut-être non — En ce moment, je me rétablis et me sens tout dispos pour le travail ; je vais rattraper le temps perdu et vous allez être menacé d'encombrement de mes toiles. Non, ne les mettez pas chez W... qui n'a pas de place et qui ne reçoit aucun acheteur ; donnez les à *Chaudet*. Mais comme il y a peu d'acheteurs, à chaque envoi prenez-en *quelques-unes des meilleures*, montrez-les aux amis, puis rangez-les bien dans votre grenier. Il vaut mieux conserver les bonnes pour le jour (à espérer) !!! où on se décidera à me payer plus raisonnablement et où vous en manquerez. Surtout ne laissez plus faire Z... qui va me fourrer dans

une exposition avec Bernard, Denis, Ranson et Cie ; ce qui donne l'occasion au critique du Mercure de dire que c'est Cézanne et Van Gogh qui sont vraiment les promoteurs du mouvement moderne. Non, voyez-vous, les expositions ne valent rien pour moi, sinon à me faire attraper injustement et me mêler à n'importe qui.

D'une exposition faite à Londres je me souviens : il est dit : « Monsieur Degas semble être un assez bon élève de de Nittis — »

Demain je deviendrai élève de Bernard et de Sérusier. En sculpture élève de Paco —

J'ai reçu de Chaudet 1035 et 1200 fr. il y a deux mois ; tous comptes payés et plusieurs choses de pharmacie et d'ingrédients pour la peinture, toile et blanc de céruse etc...

J'ai 3 ou 4 mois d'assurés, ce qui me permet de travailler ; de là à faire de folles dépenses, il y a loin. (Voyez ce spécimen de Z...) Car il est une fois dit pour lui que je suis ce que j'ai toujours été :un noceur faisant de folles dépenses etc... tandis que lui qui a

des appointements, une maison de 100.000 fr. se trouve sans ressources. Mais aussi les critiques ne s'en occupent pas et il ne vend pas les deux douzaines de toiles que vous connaissez et qu'il a faites dans l'espace de 20 ans Mais qu'est-ce qui vend ? Et vous, vendez-vous ? Vous me dites dans votre dernière lettre que vous continuez à peindre comme il y a 15 ans : Erreur, ce qui était aux Indépendants la dernière fois en 95 n'était pas comme il y a 15 ans. Vous avez raison de faire de l'art pour vous avec dignité sans courir comme Z... après les joujoux de la gloriole humaine, mais il est inutile de vous effacer complètement pour le plaisir de s'effacer. A chacun sa place et le navire est droit. J'ai reçu cordes de guitare et mandoline. N'importe, envoyez encore ce que je vous ai demandé dernièrement (bien entendu quand il y aura des fonds) —

Cordialement tout vôtre.

P GAUGUIN

XXX

Avril 97

Mon cher Daniel

Votre lettre m'arrive en même temps qu'une lettre de ma femme bien courte et bien terrible. Elle m'annonce brutalement la mort de ma fille, qui a été enlevée en quelques jours par une pneumonie pernicieuse. Cette nouvelle ne m'a nullement ému, entraîné depuis longtemps à la souffrance : puis chaque jour, réflexions arrivant, la blessure s'ouvre profonde de plus en plus et en ce moment je suis tout à fait découragé. J'ai décidément là-haut quelque part un ennemi qui ne me laisse pas une minute de repos — Au moment où je commence à me rétablir et un peu d'argent pour travailler quelques mois, il m'arrive une tuile exceptionnelle. La personne qui m'avait loué un petit bout de terrain pour y établir ma case vient de mourir laissant des affaires très embarrassées, et par suite son terrain vendu. Me voilà donc à la recherche d'un bout

de terrain et il me faudra reconstruire. En plus d'une perte de temps considérable, j'estime que cela va me coûter de 700 à 1000 fr., c'est à en devenir fou. Chaudet ne m'écrit que lorsqu'il a de l'argent et je n'ai rien reçu malgré ce qu'il m'annonçait précédemment : ma vie de dettes à faire va donc recommencer — J'ai reçu, (envoi de Z...) Les Hommes du jour, (mon portrait absurde par Z...) Ce garçon me fatigue, m'horripile, quel idiot ! et quelle prétention ! Une croix, des flammes, v'lan ! ça y est, le symbolisme —

J'espère que vous serez à Paris quand mes toiles arriveront et je suis impatient de savoir ce que vous en pensez ; car moi je ne puis juger, tout en ayant le pressentiment qu'il y a du bon au fond.

J'espère aussi que vous aurez fini avec votre divorce et que vous aurez une situation claire désormais.

Amicalement tout à vous.

P Gauguin

Si vous avez une minute, voyez donc

Mauffra qui ne m'a pas encore payé. Il déteste Chaudet, ce qui est peu encourageant pour la négociation. Mauffra dira comme avant, qu'il a envoyé l'argent (C'EST FAUX).

De R... je reçois une lettre qui voudrait beaucoup de choses, des dessins, des modèles de sculpture pour être tirés en bronze. Je lui réponds à ce sujet un peu ironiquement, lui disant que tout cela existe depuis longtemps et sans profit pour moi. Je lui dis aussi qu'en achetant la statue et le masque céramiques, qu'un tirage en bronze serait pour un homme habile comme lui d'un grand rapport — *Voyez donc cela.*

Histoire de s'amuser avec n'importe quel bois, sans presse, essai de gravure — Voyez au dos l'une d'elles.

XXXI

Mai 97

Mon cher Daniel

J'ai reçu, le courrier dernier, lettre de ma femme avec la mauvaise nouvelle. Je vous l'ai

écrit du reste, et aujourd'hui je tâche de m'y habituer. Les tracas de toute sorte que j'ai en ce moment sont une bonne chose pour détourner ma pensée de ce malheur — Sans terrain et obligé de démolir ma maison, sans nouvelles de Chaudet depuis trois courriers malgré qu'il m'annonçait 800 fr. pour le courrier suivant plus les 150 fr. mensuels du cafetier, sans voir clair devant moi, j'ai dû agir en désespéré. J'ai fait un effort de volonté, vaincu mon orgueil, obsédé, supplié, intrigué, et réussi enfin à obtenir de la Caisse Agricole (banque de Tahiti) un emprunt de 1000 fr. pour un an. Avec cela j'ai acheté un terrain 700 fr. (trop grand pour moi mais le seul à vendre) et à proximité (une centaine de mètres) d'où je suis — Avec les 300 fr. restant je reconstruirai et installerai de nouveau. Pour vivre, j'ai encore 200 fr. en caisse — Plus tard je retrouverai le prix de mon acquisition attendu qu'il y a sur ce terrain 100 cocotiers qui peuvent me rapporter 500 fr. par an. En plus, si un jour je suis obligé de

vendre, avec les améliorations que j'aurai faites le terrain aura augmenté. Si ma santé me le permet et si j'ai encore quelques sous de trop à dépenser, je compte y planter de la vanille, ce qui est d'un bon rapport sans trop de travail. Qui sait ! j'arriverai peut-être un jour à être libre et à l'abri de tout. Ah ! si on était deux — Dire qu'avec sa fortune et ses appointements Z... est toujours dans la panne à crier misère. Avec le 1/3, 40.000 fr., je me charge de vivre ici à mon aise, élever une famille et mettre au besoin de côté. Comme il y a des gens bêtes. Papinaud vous a raconté en homme du midi que j'étais parti aux Marquises. Quelle blague ! et avec quel argent ? puis, est-ce que mes lettres écrites après le départ de Papinaud ne vous arrivent pas *venant de Tahiti ?* A propos de Chaudet, tâchez donc d'obtenir de lui qu'il m'écrive régulièrement, même sans argent à m'envoyer, parce que l'incertitude est la pire des choses dans ma situation. D... cette canaille a payé, mais par force ; quand paiera

Mauffra ? quand paiera Talboum ? (ne perdez pas cela de vue.)

Vous voilà désormais débarrassé de votre femme (je vous en félicite.) Quant au partage des biens de la communauté, je n'ose vous en parler car je ne sais s'il vous est avantageux. La justice en pareil cas a toujours des faveurs pour nos dames — Je suis en voie de guérison mais ce sera encore long et j'ai toujours les pieds enveloppés de linges — C'est égal, je ne souffre plus et je travaille un peu. Je viens de faire, je crois, une belle toile : (le séjour des âmes, Te Rohutu). Ci-inclus croquis, histoire de s'amuser car cela ne donne pas beaucoup de renseignements, la couleur étant toujours très importante — Que vous dire de plus sinon que je vous suis bien reconnaissant de vos lettres mensuelles. Bien des mois, celui-ci par exemple, vous êtes le seul qui m'écrivez. J'ai écrit il y a près d'un an à Degas et je n'ai pas eu de réponse. J'ai bien peur que les sottises de Z... ne lui aient donné

de moi une mauvaise opinion qu'il n'avait pas auparavant — Bien des choses à Maillol et cordialement.

P Gauguin.

XXXII

Juin 97

Mon cher Daniel

Mes commissions arriveront le mois prochain probablement, je vous remercie de vous occuper de moi ainsi et cela m'est d'autant plus sensible que personne autre ne le ferait. Comme je vous l'ai écrit précédemment, j'ai emprunté pour m'installer et je suis en pleine installation ce qui ne m'est pas commode, car j'ai tous les malheurs : J'ai en ce moment une conjonctivite double et voilà deux jours qu'on me brûle au sulfate de cuivre les granulations — J'ai bien peur de ne revenir jamais à la pleine santé. Puis je suis sans un centime. Au sujet de la créance Dosbourg, je n'y comprends rien.

Le notaire ici et un *juge très compétent* m'ont affirmé tous deux qu'une quittance notariée couvrait entièrement pour une traite perdue, à fortiori une traite qui n'existe pas. A quoi sert l'avoué si l'argent se retrouve retenu comme auparavant. Ensuite j'ai dit, répété sur tous les tons que vous aviez tout pouvoir et qu'il ne fallait jamais attendre autorisation de moi. Ainsi maintenant il faudra attendre encore 5 mois pour rentrer dans cet argent. Voilà 4 courriers que je ne reçois pas un mot de Chaudet, ni argent, et cependant par suite de vente R... il me promettait pour le mois suivant un solde de 800 fr. environ plus 150 fr. par mois de Bauchy le cafetier, ce qui ferait environ 1500 fr. sur lesquels je comptais pour me remettre à flot — Tandis que *rien*, et maintenant, quand puis-je compter sur de l'argent ?

Je ne sais que devenir ayant épuisé tout crédit ; et il faudra dans un an payer à la Caisse Agricole les 1000 fr. que j'ai empruntés, sinon saisi, etc... sans ressources...

Je n'ose écrire à Chaudet ; j'ai toujours peur qu'il se fâche....

Voyez donc tout cela et tâchez d'obtenir de Chaudet qu'il m'écrive régulièrement, même sans argent à m'envoyer, pour que je puisse régler mes affaires et que je ne me perde en conjectures — Mais voilà, vous allez tous partir à la campagne ! Ah ! mon malheur est grand.

J'ai bon espoir que l'exposition en Suède aura son effet et me créera dans la suite un débouché dans ce pays —

Ne perdez pas de vue la créance Mauffra —

Je ne puis plus écrire avec mes yeux,

Tout à vous,

P Gauguin.

XXXIII

14 Juillet 97

Mon cher Daniel

Ce courrier, trois lettres : W..., Z... et vous. Je ne sais si j'aurai la force de répondre à W... ; quant à Z... à une autre fois ; du

reste sa lettre ne me parle que du chagrin que doit avoir ma pauvre femme, et surtout des ennuis de son ménage, ainsi que du *lâchage* de ses amis pour sa peinture — Ma maladie a repris avec vigueur — Les envois de Chaudet m'avaient fait beaucoup de bien, puis — tous ces ennuis derniers m'ont achevé. Je ne sais que devenir, avec des dettes et sans un sou : du riz et de l'eau tous les jours ne peuvent pas me redonner des forces ; j'ai des étourdissements, des attaques de fièvre et mes deux pieds de souffrance aiguë me forcent à rester soit au lit, soit sur une chaise. Plus de cerveau, plus de travail, et sans aucune espérance. Chaudet depuis 4 mois ne m'a pas écrit un mot... S'il était fâché vous le sauriez. Tous les mois le cafetier doit lui donner 150 fr. Je les aurais que cela m'aiderait toujours un peu, ainsi que les 200 fr. que vous dites rester à mon avoir. Ne serait-ce que 25 fr. il faut me les envoyer. Plus tard si *je suis en avance* on pourra échelonner par sommes importantes. Dire que je ne peux gagner 2500 fr. par

an régulièrement ; tandis que D... en gagne 10.000. Voyez cette bande des dix comme elle se remue, comme elle avance : Vous allez la voir en Suède, en Norvège, en Danemark, et récolter. Qui les a fait naître et estimer ? X..., Lacombe, Roussel, etc. Et on dira l'art nouveau — X... surtout me paraît à mon égard d'une traîtrise énorme — Et il a des rentes.

J'ai reçu les avis de colis postaux, — (mais on me demande 12 fr. d'octroi ; je ne sais quand je pourrai les prendre) — il y a quelques jours, par la Nouvelle-Zélande ; l'Amérique ne les prend pas. Maintenant répondons à votre lettre. Comment je vous ai offert une toile à choisir ; voyez comme j'ai la tête, je ne m'en souviens pas. Je me félicite d'avoir eu cette bonne idée et je suis bien heureux que vous ayez eu l'idée de choisir la barque. Vous trouvez que c'est romantique. Pourquoi pas ! Et *alorss*, Delacroix ? — Puis vous savez que si les autres m'ont gratifié d'un système, moi je n'en ai pas et je ne veux pas être condamné à cela. Peindre à ma guise, clair

aujourd'hui, foncé demain, etc... du reste l'artiste doit être libre ou il n'est pas artiste.

Les toiles que je vous ai envoyées sont arrivées et vous les avez admirées ; tant mieux, j'avais peur — car dans l'état où je suis je ne sais vraiment pas au juste leur valeur. Vous me faites des reproches graves : je ne soigne pas la matière. Oh si, je la soigne beaucoup en tant que peinture — Mais la préparation laisse à désirer. C'est vrai. Que voulez-vous, dans l'état où j'ai été, tellement nerveux, impatient, que la préparation m'obsédait, me fatiguait. Puis ensuite les toiles dont vous me parlez ont été enroulées par un officier de marine (j'étais à l'hôpital) qui ne savait pas, et ainsi roulées avec jeu pendant 2 mois, sans air, et une chaleur extrême, elles risquaient énormément. Une fois tendues et cirées elles risquent moins. En cas de grand désastre, Portier a un excellent réentoileur et cela coûte une vingtaine de francs. Sinon, voilà ce que vous pouvez faire : Vous collez aussitôt du papier avec de *la colle de pâte* sur le côté peint ; vous

la retournez ensuite étendue sur une planche et vous versez de la colle légère presque froide ; étendez bien au couteau et essuyez de façon que la colle passe au dessous, traverse le blanc d'Espagne. Une fois sec vous repassez au fer demi-chaud avec le plus de pression possible. Quand après votre toile est bien tendue sur chassis, le papier s'enlève facilement avec le doigt mouillé — Que de travail je vous donne — J'ai réparé comme cela un Van Gogh qui s'écaillait de partout. Si il reste des fissures visibles, qu'importe — Enfin dans tout cela il faut faire comme on peut et de Tahiti à Paris il y a loin. Je ne vois pas d'envoi possible avant un an, puis je ne sais si j'aurai grand' chose à envoyer —

W... me donne des détails de l'Exposition de Stockholm où il a envoyé quelques toiles. C'est en effet une bonne chose au futur parce qu'au présent !!! Je vais servir de tête de Turc et faire passer comme toujours les *hardis* devenus doux à côté de moi.

Il n'y aura rien de vendu, pas plus qu'à

Bruxelles, seulement cela ouvrira si on *s'y prend bien* un débouché pour plus tard. Le calme se fera et on reviendra à de meilleurs sentiments pourvu qu'un marchand *sérieux* veuille être correspondant.

Et la créance Mauffra.

Et la créance Talboum !

Bien des choses aux *amis*.

Tout dévoué

P Gauguin.

XXXIV

Août 96

Mon cher Daniel

Je reçois ce mois-ci une lettre charmante de Gouzer le médecin de marine, (qui oublie de m'envoyer son adresse.) Il est tout à fait dans l'enthousiasme de *Daniel*, un peintre de talent et un esprit indépendant qui a bien voulu l'accueillir et il en abuse, (dit-il). C'est en effet une bonne aubaine pour lui pen-

dant son congé. Il me parle aussi de la nécessité pour moi de revenir en France. Et avec quoi — et — pourquoi faire ? Si j'avais dû revenir je ne serais pas parti cette fois-ci, à moins d'être fou. Mais du reste ce que dit Gouzer n'a pas de conséquence, car il y a chez lui plus de bonne volonté que de réflexion.

A part cette lettre et une du Mercure, je n'ai rien reçu ni de vous ni de personne — Je ne sais que penser de Chaudet : si il était fâché vous le sauriez et me le diriez. Je n'ai plus un centime et plus de crédit même chez le Chinois pour le pain. Si je pouvais marcher, j'irai bien des journées dans la montagne chercher de quoi manger, mais non, rien ! J'ai eu tort l'année dernière de ne pas mourir ; cela eût mieux valu, et maintenant cela deviendrait idiot. C'est cependant ce que je ferai le courrier suivant si je ne reçois rien. Je dois actuellement 1900 fr. : si donc je reçois, ce sera pour boucher un peu le trou et vivre deux ou trois mois et ainsi de suite. Ce n'est plus une existence et c'est du reste ce qui m'empêche de guérir.

Ah ! si j'étais en France, je réponds bien de trouver de l'argent en peu de temps. Ce n'est qu'une question de prix. Les Van Gogh, le Césanne, et quelques toiles de moi, feraient bien vite l'affaire — Allons voilà que je recommence à redire les mêmes choses... inutilement —

Ci-inclus du Mercure ce papier... Je crois me rappeler avoir donné mes 3 actions titre provisoire à *Molard : voyez cela* — En tous cas je ne *peux* payer 150 fr. Dites donc au Mercure ma situation et *si il* ne veut pas racheter ces 3 actions 150 fr. (*versement effectué*) qu'il les considère comme perdues —

J'ai reçu les souliers, merveilleusement réussis, seulement je ne peux les mettre que lorsque je serai un peu guéri, toute chaussure me blesse.

Vous recevrez probablement ma lettre en Provence, mais vous serez en tous cas près de revenir à Paris.

Cordialement tout dévoué,

PAUL GAUGUIN.

XXXV

10 Septembre 97

Mon cher Daniel

Je reçois votre lettre et vous remercie. Je vous réponds je ne sais comme, la tête vide comme l'estomac, sans rien de clair devant moi, et — sans plus d'espoir. Pas un mot de Chaudet et je dois maintenant, *logiquement*, en conclure que Chaudet m'abandonne, susceptibilité certainement sans cause vraie, ou peut-être fatigue ; cela est si rare de trouver à notre époque dévouement continuel.

Alors, sans marchand, sans personne qui me trouve la pâtée annuelle, que devenir. Je ne vois rien sinon la Mort qui délivre de tout.

Je suis débiteur à ce mois de 1800 fr. et plus de crédit.

Je suis il est vrai créditeur à Paris de 2500 fr., plus mes tableaux, plus ma collection, plus un solde R... (je crois), plus 1400

francs N... d'après comptes Chaudet, lettre d'il y a 6 mois. Mais comme on ne me paiera pas, je n'ai que la dette, et pour manger désormais : o —

Folle mais triste et méchante aventure que mon voyage à Tahiti.

Cordialement tout à vous

P. GAUGUIN.

XXXVI

Octobre 1897

Mon cher Daniel

Comme tous les mois, votre lettre arrive seule : de Chaudet, Rien. Sa dernière lettre à laquelle j'ai répondu est datée de septembre 96 ; depuis, Bauchy à 150 fr. par mois a dû finir de payer c'est-à-dire 1150 fr. S'il n'a pas payé, pourquoi ne pas me l'écrire —

J'étais sur le point de ne pas vous écrire ; le courrier étant arrivé cette fois-ci le 10 et repartant demain 13 ; puis je me suis ravisé : cette lettre étant à peu près la dernière que je vous écrirai. Fin octobre si je ne reçois rien,

il faudra bien que je me décide, seulement il y a deux ans il aurait mieux valu me dire carrément ce qu'il en était, cela m'aurait évité deux ans de terribles souffrances physiques et morales. Quoi qu'il en soit je ne veux pas en vouloir à personne — on ne dira pas que j'ai manqué de patience, d'énergie. Les preuves matérielles sont là ; *je ne peux* gagner ma vie si misérable qu'elle soit avec *cette* peinture, surtout quand je suis absent de France. Que voulez-vous ? Maintenant le navire à la cape sèche n'a plus un brin de toile, tout est emporté et il va à la côte... Depuis 3 mois je n'ai pas touché un pinceau, les couleurs que vous m'avez envoyées seront désormais inutiles et personne ne me les changerait ici pour dix sous de pain ; cela est d'une amère dérision. J'ai souvenance de ces paroles de Lévy *d'accord avec Chaudet :* « Puisque vous désirez retourner à Tahiti, voici une combinaison qui pallierait tout » — et après avoir signé de part et d'autre ce contrat que vous connaissez, ils ajoutèrent tous deux : « vous pouvez être sûr

que quoi qu'il arrive, vous ne manquerez pas de vivres. »

Je désire qu'en France, *le silence* se fasse et surtout que M. Z... n'aille pas crier partout : « Cette pauvre Madame Gauguin ! » Et puisque mes tableaux sont invendables, qu'ils restent désormais invendables. Et il arrivera un moment où on croira que je suis un mythe ou plutôt une invention de la presse ; on dira où sont ces tableaux ? Le fait est qu'il n'y en a pas 50 en collection en France.

Je vous fatigue avec toutes ces misères mais ce sont les dernières.

Et comme un fait exprès, nous avons maintenant les courriers à vapeur, c'est-à-dire que les lettres arriveront en France 20 à 25 jours plus tôt et le départ tous les mois de San-Francisco le 15 au lieu du 1er.

Je vois que vous êtes en veine de production ; de la sculpture ! avouez que c'est bien amusant et très facile ou très difficile : très facile quand on regarde *la nature* ; très difficile quand on veut s'exprimer un peu mysté-

rieusement en paraboles, *trouver des formes*. Ce que votre ami le petit sculpteur du midi appelle Déformer. Ayez toujours devant vous les *Persans*, les CAMBODGIENS et un peu l'Egyptien. La grosse erreur, c'est le Grec, si beau qu'il soit. Je vais vous donner un petit *conseil matériel*, vous en ferez ce que vous voudrez : Mélangez avec votre terre, beaucoup, beaucoup de sable fin ; cela vous donnera des difficultés utiles, puis vous empêchera de voir la surface, de tomber dans ces atroces mièvreries de l'école des Beaux-Arts. Un joli coup de pouce qui modèle grassement la rencontre de la narine avec la joue ! voilà leur idéal. Puis, que sculpture veuille dire bosses, mais des trous, jamais. Il faut un trou à *l'oreille humaine* pour entendre, mais à celle de Dieu, point. Il entend et voit, perçoit sans le secours des sens qui ne figurent là que pour être tangibles aux hommes ; tout cela se passe par fluide, par l'âme. *Suggérez cela.*

Cordialement tout vôtre

PAUL GAUGUIN.

XXXVII

Novembre 97

Mon cher Daniel

Ce que je vous ai écrit le mois dernier n'est que partie remise, l'envoi de 126 fr. fait par Annette me donnant un mois de répit ; mais il faut avouer que si mince somme n'est pas une solution auprès de mes créanciers. Chaudet continue à ne souffler mot, et vous voyez vous-même par son silence, ne répondant pas à votre lettre, qu'il y a lieu de croire que mes intérêts ne sont plus sa préoccupation, et qu'en outre je n'ai plus personne à Paris pour *vaincre* les difficultés soit de vente de mes tableaux, soit de la rentrée des fonds qu'on me doit. Le cafetier 1500, Mauffra 350, et la créance Dosbourg 600 dont Chaudet ne m'a toujours pas donné de nouvelles.

Aujourd'hui ma résolution d'en finir devient modifiée, en ce sens que la nature

maintenant s'en charge mais ce sera plus long, ce qui est une idée terrible pour moi, mais me force par devoir à ne pas devancer. Le cœur n'a pu résister à tant de secousses, et maintenant les vomissements de sang réitérés survenant à chaque émotion, chaque inquiétude, doivent avoir tôt ou tard une solution finale. De cette façon je mourrai sans un reproche ; mais quand ?

En tous cas il faut à Paris agir comme s'il n'en était rien et me dire (courrier par courrier) ce qu'il en est avec Chaudet.

Puis j'ai reçu 2 mots de N... me disant que mon livre entrait en publication dans la Revue Blanche, puis en volume. Veuillez donc de suite voir le Directeur, et savoir ce qu'elle paie pour la Revue et pour le volume, et surtout le prier de ne rien payer à N... mais à moi aussitôt que possible. Au cas où il vous dirait que ce n'est pas chose convenue avec N... priez-le d'écrire à N... concernant votre visite et vos intentions et de suspendre par suite tout payement entre les mains de N... *jusqu'à ce qu'on*

soit d'accord. Vous pouvez maintenant répondre beaucoup plus vite à mes lettres attendu que le nouveau courrier à vapeur (*) part de Tahiti tous les 13, arive à San-Francisco le 31. Mes lettres vous arriveront vers le 15 ou le 16 de chaque mois au lieu du 1er comme autrefois.

Z... m'écrit une lettre stupide comme toujours mais de folie plus accentuée où il n'est question que de sa *misérable* vie si dénuée d'amitié de la part des camarades, et espérant que *je suis toujours bien portant et depuis longtemps sans inquiétude d'argent.* Je ne lui réponds. Il me dit cependant une chose intéressante : que votre Calvaire est une vraie révélation ; que c'est l'œuvre maîtresse de votre vie. J'en suis bien heureux et si vous avez occasion d'en faire une bonne photographie, envoyez-moi un exemplaire : la sculpture vient toujours bien en photographie, et j'aurai

(*) Au dernier moment, tout est comme avant : point de courrier à vapeur !

comme cela une idée approximative de la belle œuvre que vous avez dû faire. Vous avez raison de travailler librement, et de ne pas envoyer au Champs de Mars, pour votre satisfaction personnelle et non pour cette vaine gloriole d'être fourré dans des institutions Meissonier et consorts.

J'allais oublier de vous parler de votre ami le littérateur. Je crois qu'il doit avoir beaucoup de talent mais je crois qu'il a été dit sur mon compte tout ce qu'on devait dire et tout ce qu'on devait ne pas dire. Je désire uniquement le *silence*, le *silence*, et encore le silence. Qu'on me laisse mourir tranquille, *oublié*, et si je dois vivre, qu'on me laisse encore plus tranquille et oublié : Qu'importe que je sois élève de Bernard ou de Sérusier ! Si j'ai fait de belle choses, rien ne les ternira ; et si j'ai fait de la merde, pourquoi aller la dorer, tromper les gens sur la qualité de la marchandise. En tous cas, la Société ne pourra pas me reprocher de lui avoir pris beaucoup d'argent dans sa poche, au moyen de men-

songes. Si je faisais le compte des toiles placées, le nombre des *toiles données* est plus grand que celui des toiles vendues. Non pas que je les regrette, au contraire ; si j'avais seulement 3000 fr. de rente à Tahiti, je les donnerais toutes. C'est pour dire simplement que je n'ai guère exploité la société. Z... me dit que L... a abandonné Bing pour se mettre *marchand* de tableaux ; j'espère bien que vous ne confierez pas de toile à ce drôle, pas plus pour la Norvège qu'ailleurs. De la Suède, je n'entends plus parler un mot.

Si vous écrivez au docteur Gouzer, faites-lui mes amitiés ; je n'ai pas répondu à son aimable lettre, faute de savoir son adresse qui ne doit pas être bien fixe. Ces marins ne restent pas bien longtemps à terre et quand ils sont embarqués ils voyagent souvent d'une station à une autre. Vous lui avez fait un beau cadeau en lui donnant un moulage de votre calvaire. Vous n'avez pas mis 10 ans à le faire comme le tombeau de Bartholomé ; des œuvres qui ne sont à peu près bien que parce

qu'elles sont très importantes. Les sculpteurs qui font des Vénus ne songent pas à réunir un jour toute leur veine en un monument unique représentant ce que l'on voudra, Lupanar par exemple : on dirait alors : voilà une œuvre grandiose, Peste ! quel tempérament. Tandis que vous, vous faites un calvaire d'un seul coup !!! Vous comprenez bien l'art mais pas vos intérêts : je vois que vous ne serez jamais décoré. Hein, si Z... était décoré, quelle *joye* : franchement cela coûte si peu à l'Etat. On devrait décorer une année tous ceux qui en feraient la demande sur papier ministre.

Merci à Annette de sa lettre.

Tout à vous cordialement,

PAUL GAUGUIN.

On ne sait ce qui peut arriver. Si j'allais mourir subitement je vous prierai de *garder* en souvenir de moi toutes les toiles *déposées chez vous : ma famille en aura toujours de trop.*

XXXVIII

Décembre 97

Mon cher Daniel

Toujours comme avant, aucune lettre de Chaudet et par suite pas de fonds. En plus des dettes, à payer mon existence pour l'année 98 : cela fera beaucoup d'argent et toujours ainsi désormais. Vous me dites de tenir la cape ; mais comme vous le savez étant un peu marin vous-même, on ne tient la cape, même la cape sèche, que moyennant un aperçu de trinquette et un morceau de brigantine. J'ai beau chercher dans mes soutes ces bouts de toile, je ne les trouve pas. Ma santé est de plus en plus déplorable, et pour réparer les forces perdues à défaut d'un peu de tranquillité, je n'ai même plus un morceau de pain ; je vis avec un peu d'eau et quelques goyaves et mangos qui poussent en ce moment, puis quelquefois quelques

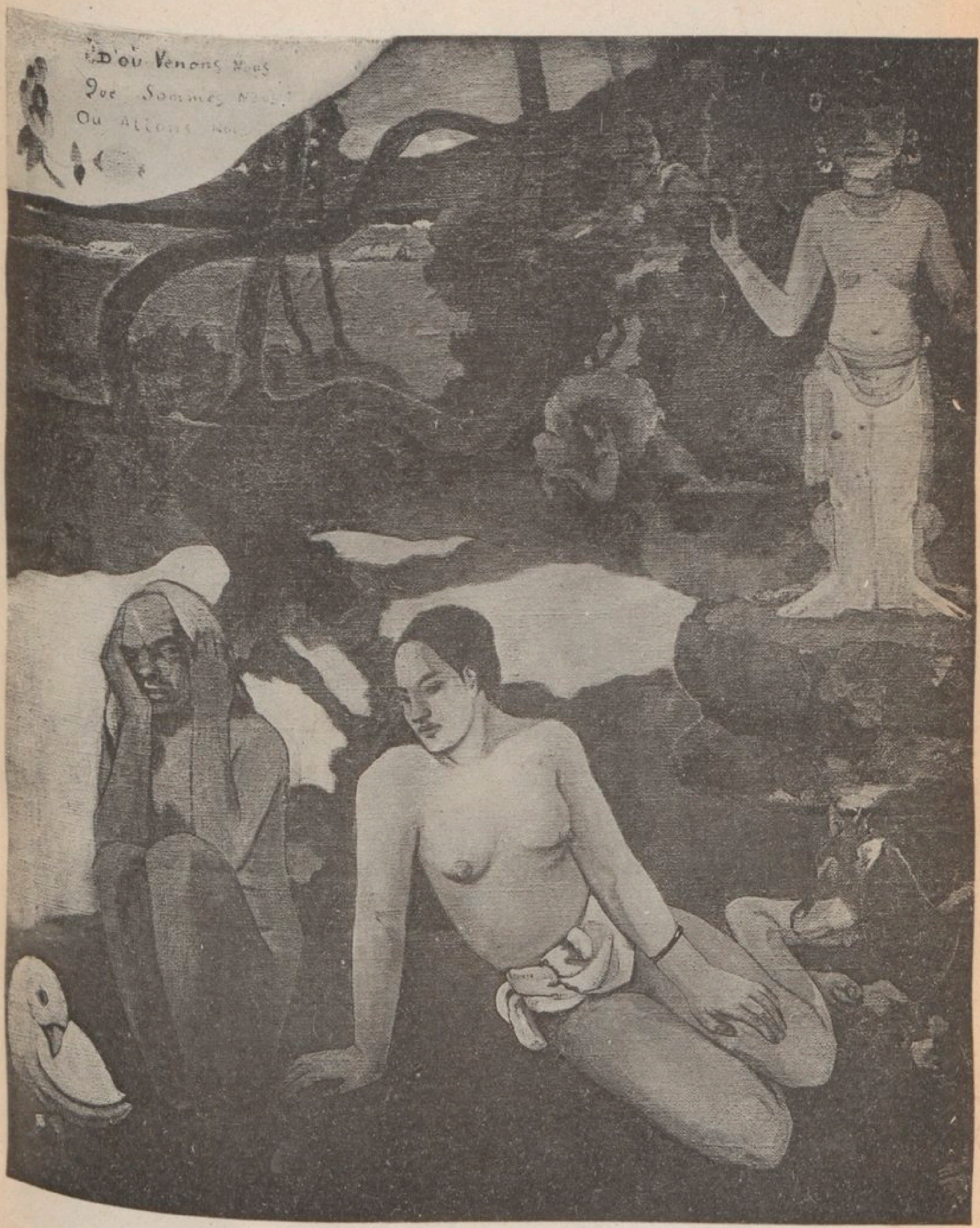
crevettes d'eau douce quand ma vahine réussit à en prendre. Et toujours en espérance, soit de créances rentrées, soit de tableaux vendus en Suède (Exposition) mais rien ne vient, *pas même d'explication* à leur sujet. J'ai reçu de la Revue Blanche le premier numéro de publication de Noa-Noa, mais naturellement aucun fonds...

... Cordialement tout à vous,

PAUL GAUGUIN.

La publication dans les revues comme dans les journaux se paye de suite aussitôt le numéro paru. Pour les livres il y a d'autres règles, cependant je crois qu'aussitôt le *livre mis en vente*, l'auteur touche.

Si par hasard *ce qui est très possible*, le livre allait être traduit en document ou publié, je ne *veux* pas que ma femme en touche les fonds.


D'où Venons Nous
Que Sommes Nous
Ou Allons Nous

XXXIX

Février 1898

Mon cher Daniel

Je ne vous ai pas écrit le mois dernier, je n'avais plus rien à vous dire sinon répéter puis ensuite je n'en avais pas le courage. Aussitôt le courrier arrivé, n'ayant rien reçu de Chaudet, ma santé tout à coup presque rétablie c'est-à-dire sans plus de chance de mourir naturellement, j'ai voulu me tuer. Je suis parti me cacher dans la montagne où mon cadavre aurait été dévoré par les fourmis. Je n'avais pas de revolver, mais j'avais de l'arsenic que j'avais thésaurisé durant ma maladie d'eczéma : est-ce la dose qui était trop forte, ou bien le fait des vomissements qui ont annulé l'action du poison en le rejetant, je ne sais. Enfin, après une nuit de terribles souffrances, je suis rentré au logis. Durant tout ce mois j'ai été tracassé par des pressions aux tempes,

puis des étourdissements, des nausées à mes repas minimes. Je reçois ce mois-ci 700 fr. de Chaudet et 150 fr. de Mauffra : avec cela je paye les créanciers les plus acharnés, et recontinue à vivre comme avant, de misères et de honte jusqu'au mois de mai où la banque me fera saisir et vendre à vil prix ce que je possède ; entre autres mes tableaux. Enfin nous verrons à cette époque à recommencer d'une autre façon. Il faut vous dire que ma résolution était bien prise pour le mois de Décembre. Alors j'ai voulu avant de mourir peindre une grande toile que j'avais en tête, et durant tout le mois j'ai travaillé jour et nuit dans une fièvre inouïe. Dame, ce n'est pas une toile faite comme un Puvis de Chavannes, études d'après nature, puis carton préparatoire, etc. Tout cela est fait de chic, du bout de la brosse, sur une toile à sacs pleine de nœuds et rugosités, aussi l'aspect en est terriblement fruste.

On dira que c'est lâché... pas fini. Il est vrai qu'on ne se juge pas bien soi-même mais cependant je crois que non seulement cette

toile dépasse en valeur toutes les précédentes, mais encore que je n'en ferai jamais une meilleure ni une semblable. J'y ai mis là avant de mourir toute mon énergie, une telle passion douloureuse dans des circonstances terribles, et une vision tellement nette sans corrections, que le hâtif disparaît, et que la vie en surgit. Cela ne pue pas le modèle, le métier et les prétendues règles — dont je me suis toujours affranchi, mais quelquefois avec peur.

C'est une toile de quatre mètres cinquante sur 1 m. 70 de haut. Les deux coins du haut sont jaunes de chrôme avec l'inscription à gauche et ma signature à droite telle une fresque abîmée aux coins et appliquée sur un mur or. A droite et en bas, un bébé endormi, puis trois femmes accroupies. Deux figures habillées de pourpre se confient leurs réflexions ; une figure énorme volontairement et malgré la perspective, accroupie, lève les bras en l'air et regarde, étonnée, ces deux personnages qui osent penser à leur

destinée. Une figure du milieu cueille un fruit. Deux chats près d'un enfant. Une chèvre blanche. L'idole, les deux bras levés mystérieusement et avec rythme semble indiquer l'au-delà. Figure accroupie semble écouter l'idole ; puis enfin une vieille près de la mort semble accepter, se résigner à ce qu'elle pense et termine la légende ; à ses pieds, un étrange oiseau blanc tenant en sa patte un lézard, représente l'inutilité des vaines paroles. Tout se passe au bord d'un ruisseau sous bois. Dans le fond, la mer puis les montagnes de l'île voisine. Malgré les passages de ton, l'aspect du paysage est constamment d'un bout à l'autre bleu et vert Véronèse. Là-dessus toutes les figures nues se détachent en hardi orangé. Si on disait aux élèves des Beaux-Arts pour le concours de Rome : « Le tableau que vous avez à faire représentera : — D'où venons-nous, que sommes-nous, où allons-nous ? — que feraient-ils ? J'ai terminé un ouvrage philosophique sur ce thème comparé à l'Evangile : je crois que c'est bien : si j'ai la force de le recopier je vous l'enverrai.

Je vous envoie une photographie mal venue de ma case double ; celle de gauche me servant exclusivement d'atelier ; j'en ai fait quelque chose de très séduisant avec décorations sculptées. Cela fait vingt mètres de long sur huit mètres de large avec le petit jardin que j'ai planté. Quand on devra vendre je ne veux pas assister à la destruction de tout mon échafaudage. D'ici deux mois j'aurai, je crois, l'occasion d'envoyer ma grande toile : je vais tâcher d'en ajouter d'autres. N... m'écrit que le livre n'est plus édité à la Revue Blanche mais le sera probablement chez Charpentier ce qui vaudrait beaucoup mieux au point de vue de la publicité, *par conséquent de la monnaie*. J'espère que vous vous en êtes préoccupé et que vous ferez le nécessaire pour cela : Molard a une *procuration faite* exprès pour cette édition : il devra donc me représenter pour le traité.

Qui sait si ce livre ne va pas me remonter, et s'il ne fait pas de bien à ma peinture, tout

au moins il ne lui fera pas de mal. Je suis fatigué d'écrire, je finis donc en vous serrant cordialement la main.

Tout vôtre extrêmement,

P Gauguin.

Ah ! j'oubliais. J'ai reçu les 126 fr., au cas où ma lettre antérieure serait égarée — Chaudet dit qu'il me croyait tout-à-fait hors d'affaires au jour où vous avez acheté pour moi des couleurs. Je voudrais vous demander (c'est beaucoup) d'être *toujours* en communication avec Chaudet, une ou deux fois par mois. C'est un bon garçon je crois, mais il est très léger, il s'amuse et a besoin d'être toujours stimulé ; a *beaucoup de peine* à s'exprimer par lettre et il en résulte que je ne puis comprendre un mot de mes affaires : tandis que vous, *au courant*, saurez me le dire.

XL

Mars 98

Mon cher Daniel

Ce mois-ci a été plus calme grâce aux 700 francs que m'a envoyés Chaudet ; et j'ai pu, non tracassé par les créanciers, me reposer un peu, voir moins noir malgré le grand désastre en vue à l'horizon pour le mois de Mai : 1200 fr. à payer à la Caisse Agricole. Mes entrailles me font peu souffrir et les battements aux tempes de plus en plus rares ; par contre je suis dans un état de prostration qui m'a empêché de tenir un pinceau ce mois-ci. Je n'ai rien fait. Du reste, ma grande toile a absorbé pour quelque temps toute ma vitalité ; je la regarde sans cesse et ma foi (*je vous l'avoue*) je l'admire. Plus je la vois plus je me rends compte des fautes *énormes mathématiques* que je ne veux à aucun prix retoucher — elle restera comme elle est à l'état

d'esquisse si l'on veut. Mais aussi cette question se pose et j'en suis perplexe : Où commence l'exécution d'un tableau, où finit-elle ? Au moment où des sentiments extrêmes sont en fusion au plus profond de l'être, au moment où ils éclatent, et que toute la pensée sort comme la lave d'un volcan, n'y a-t-il pas là une éclosion de l'œuvre soudainement créée, brutale si l'on veut, mais grande et d'apparence surhumaine ? Les froids calculs de la raison n'ont pas présidé à cette éclosion, mais qui sait quand au fond de l'être l'œuvre a été commencée ? inconsciente peut-être. Avez-vous remarqué que lorsque vous recopiez un croquis dont vous êtes content, fait à une minute, une seconde d'inspiration, vous n'arrivez qu'à une copie inférieure, surtout si vous en corrigez les proportions, les fautes que le raisonnement croit y voir. J'entends dire quelquefois : le bras est trop long etc... Oui et non. Non surtout, attendu qu'à mesure que vous l'allongez, vous sortez de la vraisemblance pour arriver à la fable, ce qui n'est pas

un mal : bien entendu il faut que toute l'œuvre respire le même style, la même volonté. Si Bouguereau faisait un bras trop long, ah oui ! que lui resterait-il, puisque sa vision, — sa volonté artistique — n'est que là, à cette précision stupide qui nous rive à la chaîne de la réalité matérielle.

Vous avez bien fait de refuser à Z... des toiles pour une exposition : Vous avez compris mes lettres précédentes. Du reste, voyez ce que les expositions Belgique et Suède... (des horions voilà tout !) De cette dernière, W... ni vous n'en soufflez mot — Mêmes mauvaises, — et je m'y attendais — j'aurais voulu en avoir des nouvelles. Par exemple il ne serait pas mauvais que sans bruit il y ait chez R... tous les mois une toile nouvelle, simplement là pour être vendue.

Mauffra a bien promis, mais il n'a envoyé que 150 fr. Chaudet m'avait formellement promis *pour ce mois-ci* un peu d'argent du cafetier, mais rien — je vous en prie, *voyez-le* tous les mois.

Détrompez-vous, les courriers vont aussi lentement qu'auparavant ; la combinaison du courrier à vapeur a avorté. — Pauvre France dans ses colonies !

Arrivons à la Revue Blanche. Je n'y comprends absolument rien.

J'ai reçu un numéro publiant le commencement, puis plus rien ; de cette façon cela n'a ni queue ni tête : alors l'argent à toucher doit être presque nul et a dû déjà être touché.

Comment se fait-il que le docteur Gouzer soit encore à Paris ; son congé doit être fini depuis longtemps — Je recevrai lettre de lui si il m'écrit, avec plaisir.

Je crois que j'ai tout dit, parlant affaire.

Toujours cordialement tout vôtre,

P GAUGUIN.

W... m'écrit que L..., qui est en Norvège, a pris deux toiles de moi ; je tremble pour elles, il va se marier avec une Finlandaise ce mois-ci : je plains la pauvre fille, si toutefois les femmes sont à plaindre.

XLI

Avril 98

Mon cher Daniel

Ce mois-ci, par suite d'un accident quelconque au navire qui porte les lettres à New-York, il n'y a pas de lettres si ce n'est celles datées fin Janvier ; je n'ai donc rien reçu sinon une lettre d'un Hollandais inconnu qui me demande un tas de renseignements, et là où il pourrait voir mes œuvres — Je lui ai donné votre adresse, sachant que vous lui feriez bon accueil.

Le mois prochain arrive le terme des 1200 francs et je tremble comme une feuille — Ce mois-ci, rien ni de Chaudet ni de Mauffra ; c'est vous dire que je n'ai *pas un centime.* J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai été m'aplatir devant le Gouvernement. J'ai

obtenu du travail d'écritures et de dessins linéaires pour la somme *journalière* de 6 fr. A retirer là-dessus 4 dimanches, location d'une case à la ville et usure de vêtements — Qu'importe, je vais boire ma honte et Dieu sait comme je ferai l'ouvrage qui me sera commandé par un Garde d'artillerie. Voilà où m'ont mené Bauchy, Mauffra et consorts. Que ne suis-je mort l'autre mois. On ne pourra dire que je n'ai pas fait mon devoir et tout ce qu'il était possible pour tenir la cape.

J'ai donc cessé de peindre à moins qu'un jour, — ce qui m'apparaît peu probable, — les choses reviennent à un état normal.

Vous me parliez dans une de vos précédentes lettres de revoir Paris, de rentrer à la Bourse.

Tout d'abord, je ne saurais obtenir le passage aux frais de la colonie. Ensuite il y a beaucoup trop de jeunesse juive toujours prête à entrer dans les maisons de banque pour qu'on veuille d'un vieux de 50 ans. Et

peut-être il serait plus difficile d'obtenir 6 fr. par jour à Paris qu'à Papéété. Enfin toutes les raisons m'obligent à rester ici —

Ce Hollandais, Meier Graefe (*), qui m'écrit, me dit qu'il a 3 petites peintures de moi ; je ne vois pas bien où il a pu les décrocher à moins encore que ce ne soit cet horrible C... qui les ait vendues.

Il est possible que cet admirateur inconnu ait à défaut de richesse de bonnes relations : il serait donc bon de l'utiliser si possible. La Hollande est un pays extraordinaire pour la vente des tableaux. Il doit, dit-il, faire un ouvrage sérieux en Allemand, ce qui n'est pas mauvais, car souvent les bons vents viennent de l'étranger ; témoin les ventes faites par ma femme à son profit.

Toujours cordialement,

PAUL GAUGUIN.

(*) Non pas Hollandais, mais Allemand. V. S.

XLII

15 Mai 1898

Mon cher Daniel

Le courrier cette fois nous arrive avec 10 jours de retard, dix jours de mortelle attente. Annette et vous m'envoyez 575 fr. que je n'attendais pas, tandis que Chaudet et *Mauffra* ne m'envoient pas ce que j'attendais ; aucune nouvelle d'eux. La faible somme que vous m'envoyez va me servir, sinon pour vivre, à retarder la saisie-arrêt qui allait être lancée contre moi pour les 1200 fr. que je devais à la banque. Je me suis débattu de toutes mes forces et j'ai obtenu un prolongement de 5 mois moyennant un versement de 400 fr. plus les 60 fr. d'intérêt 10 % des 6 mois écoulés. Quelle sinistre comédie, emprunter avec difficulté à 10 % pour combler le déficit fait par Bauchy et Cie qui eux, ne songent guère à verser aucun intérêt.

Le restant de l'argent a passé à payer quelques dettes criardes de pharmacie et de pain chez le Chinois. Voilà donc ma situation à l'heure présente ; heureusement que le modeste emploi aux Travaux Publics me permet de ne plus faire de nouvelles dettes et je ne le quitterai que lorsque j'aurai devant moi un billet de mille francs et que ma dette sera liquidée. Il faut donc continuer ferme à vendre. Vous avez dans votre lettre l'air de craindre que je sois mécontent du bas prix auquel vous vendez mes toiles ; non, je vous l'ai déjà dit : ce que vous ferez sera bien fait. Par exemple j'aimerais assez à savoir chaque fois que vous vendez, *quelles toiles vous vendez, avec le prix en face*. Certainement Lerolle qui est *très riche* et artiste paye très peu ; mais qu'y faire : chez lui le tableau est très bien placé en ce sens qu'il y vient beaucoup de monde et que la meilleure preuve que mon tableau a quelque valeur c'est qu'un *artiste officiel* ou non l'achète. Ah si j'étais sûr de vendre toutes mes toiles à 200 fr. à mesure que je les fais, je

serais très heureux et suffisamment en fonds pour vivre agréablement à Tahiti. Vendez donc sans crainte à n'importe quel prix ; il sera temps de les augmenter quand la foule les demandera.

En tous cas, grand merci, et je vous suis bien reconnaissant de vos soins ; tâchez donc de voir souvent Chaudet, car à sa correspondance il est difficile de comprendre et de s'y fier car il promet pour le mois suivant mais sans y penser : de cette façon je ne peux jamais compter sur rien de positif. Quand vous recevrez ma lettre vous serez tous hors de Paris — hélas !

J'ai reçu deux mots seulement de N... pour me dire que ma lettre n'était pas celle qu'il attendait ! Hélas il n'a pas besoin de mon compliment pour toucher ce qui ne lui revient pas, comme vous avez pu le voir à la Revue Blanche. Merci de l'adresse du docteur Gouzer, Je lui écris ce mois-ci.

Mes remerciements à Annette.

et T à v. cordialement —

PAUL GAUGUIN

XLIII

18 Juin

Mon cher Daniel

Je vous écris à la hâte car un bateau à vapeur part immédiatement pour la Nouvelle-Zélande ; heureusement qu'il porte votre courrier, sans cela on pourrait se fouiller grâce à la guerre d'Amérique. Je n'ai reçu aucune lettre ce mois-ci, ni de vous ni de Chaudet : quand recevrai-je des nouvelles et de l'argent ? Comme je vous l'ai écrit précédemment, je ne fais plus de peinture et je travaille aux Travaux Publics pour tenir la cape, menant péniblement, et en souffrant toujours de mon pied qui est malade, une existence inepte et peu cérébrale. Bauchy, Lévy, et Mauffra m'ont fait bien du mal, et vivent probablement heureux. Voilà la saison d'été qui arrive et tout le monde s'absente, ce qui ne me donne aucun espoir de relèvement. Que ne suis-je

mort quand je l'ai essayé ! J'espère, mais sans certitude, vous envoyer mes derniers travaux par le courrier de Juillet, (un officier qui s'en va voudra-t-il s'en charger). Ci-inclus une photographie de ma grande toile avec un morceau qui manque à droite. A défaut de la couleur, vous pouvez vous rendre compte de l'idée générale. Je l'ai beaucoup retouchée avec du pastel pour que la photographie vienne un peu et une fois lavée il n'y paraît plus. — Je ferme ma lettre et vous serre cordialement la main.

L... a-t-il réussi à vendre mes 2 tableaux qu'il avait emportés en Norvège ?

Tout à vous,

PAUL GAUGUIN.

XLIV

Juillet 98

Mon cher Daniel

Comme le mois dernier, je n'ai aucune lettre de personne ; je m'y perds. Peut-être

avez-vous des tourments dans le midi du côté de Madame votre mère ?

Je vous envoie ce mois-ci par un officier de marine les tableaux que j'ai faits cette année ; peu de travail comme vous verrez, et maintenant que je suis employé, je ne fais rien.

Le grand tableau a des endroits de pastel ; je l'avais recouvert ainsi pour le photographier ; en le lavant cela s'en ira. J'ai honte vraiment de vous donner tant de soucis mais vous allez avoir là beaucoup d'ouvrage. Pour ces derniers tableaux, il faudrait les exposer chez Bing, ou chez Durand Ruel : sinon, — et je crois que cela est très bien, dans l'atelier de Chaudet ou le vôtre. Et alors vous envoyez des cartes d'invitation. On a ainsi, au lieu de la foule, le monde qu'on veut, et *on se fait* des relations qui ne peuvent pas vous nuire. Je vois envoie une liste des personnes que j'ai dans la tête ; bien entendu vous y ajouterez *ceux que vous jugerez convenables.*

DEGAS, RENOIR	REVUE BLANCHE	CHAPLET
PORTIER	MICHELET	ARSÈNE ALEXANDRE
ROUART ET FILS	GEOFFROY	M. & Mme BRACQUEMONT
COCHIN (conseiller municipal)	MANZI	ANATOLE FRANCE
JEAN DOLENT	JOYANT	PAUL GALLIMARD *79, r. Saint-Lazare*
CARRIÈRE	REVUE ENCYCLOPÉDIQUE	DE GROUX
COQUELIN	DE LA ROCHEFOUCAULT	FRANZ JOURDAIN, *40, b. Haussmann*
ROGER MARX	PUVIS DE CHAVANNES	O. REDON
OCTAVE MIRBEAU	MALLARMÉ	RODIN
MERCURE DE FRANCE	DELAROCHE (écrivain à la plume)	VIGNÉ D'OCTON

Vous donnerez des cartes à Portier et Vollard pour qu'ils les remettent *aux clients* susceptibles d'acheter : si *même* Portier voulait s'en charger comme marchand (bien entendu chez Chaudet) cela serait assez bien, (*avec toutes latitudes* de prix). Vous verrez cela avec Chaudet à qui vous montrerez ma lettre, car je n'ai pas la tête à écrire la même chose à Chaudet.

Pour le grand tableau, il ne faut pas être difficile comme prix, à cause de ses dimensions, pourvu qu'il soit bien placé entre bonnes mains : (*causez-en* avec Lerolle). Si Manzi qui a acheté le « Iora na Maria » voulait se

l'offrir, n'hésitez pas... il aime les pièces importantes.

Inutile d'envoyer à toute la bande Sérusier, Denis et Cie ; pas plus qu'à la presse. Sans bruit et *à qui de droit*, et les cartes d'invitation quelques jours d'avance. Si vous *jugez bien* d'y ajouter quelques toiles de vous et de Chaudet, faites. La grande toile aurait besoin d'un cadre mais aussi bon marché que possible ; une simple bande de bois de 0.10 de largeur peint à la chaux, — un semblant mural. Quant aux autres toiles, vous avez des cadres de 30 de mesure. Avec les autres envois de l'année dernière, vous avez de quoi faire une bonne petite exposition.

Au dernier moment je reçois une lettre de vous et de Mauffra venant par un bateau de la Nouvelle-Zélande — Mauffra ne paye pas — Grand merci de votre lettre à laquelle je n'ai pas le temps de répondre à tête reposée ; j'y vois que vous n'avez pas de veine avec votre propriétaire : Est-ce que la justice n'a pas toujours donné tort aux locataires !

J'écris une minute à Chaudet dont je ne

reçois aucune nouvelle ; il est probable que je ne suis pas prêt de reprendre les pinceaux d'ici longtemps.

Cordialement t à v —

P Gauguin.

Ci-inclus le petit mot pour le Mercure. A Tahiti, il n'y a pas de papier timbré, mais vous pouvez faire passer au timbre le pouvoir que je vous envoie.

XLV

ETABLISSEMENTS FRANÇAIS
de l'Océanie

TRAVAUX PUBLICS ET CADASTRE

Bureau
DU
CHEF DE SERVICE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ

Papeete, le 15 août 1898

N°

Mon cher Daniel

Je reçois vos deux lettres et il faut que je réponde en quelques instants ; depuis cette malheureuse guerre, nous recevons les lettres

par le bateau à vapeur qui repart aussitôt. Je reçois également de Chaudet 700 fr. Me voici donc à ce jour tout à fait indemne de toutes dettes ici. Il me reste à attendre dans mon modeste emploi le moment de délivrance où je pourrai reprendre mes pinceaux et je ne le ferai que lorsque j'aurai devant moi un peu d'argent d'avance. En tous cas, je vais peut-être grâce à cette tranquillité relative, retrouver un peu de santé. J'ai bien peur de ressentir pour toujours les effets douloureux d'entrailles, fruits de mon escapade, et cependant le moral a tant d'action sur moi et ma constitution est au fond si robuste que peut-être je reprendrai le dessus.

Je suis bien heureux que vous ayez fait la connaissance de Degas et qu'en voulant m'être utile vous y ayez gagné de votre côté quelques bonnes relations. Ah ! Oui, Degas passe pour être *rosse* et mordant (*moi aussi* dit Z...)

Et cela n'est pas pour ceux que Degas *juge* dignes de son attention et de son estime. Il a l'instinct du cœur et de l'intelligence. Je ne suis

pas étonné qu'il vous ait témoigné de la sympathie et du talent : vous vous souvenez sans doute de ce que je ne vous ai rien dit sur votre talent qu'à un moment *où je l'ai vraiment* senti ; ce n'était pas de la rosserie mais de la franchise honnête, et je suis sûr que vous avez eu plus de plaisir d'un vrai témoignage *à l'heure dite* que des compliments qu'on adresse à tout le monde. Degas est comme *talent et comme conduite* un exemple rare de ce que l'artiste doit être : lui qui a eu pour collègues et admirateurs tous ceux qui sont au pouvoir : Bonnat, Puvis, etc., Antonin Proust... et qui n'a *jamais rien* voulu avoir. *De lui*, on n'a *jamais entendu*, vu, une saleté, une indélicatesse, quoi que ce soit de vilain. Art, et dignité. — Evidemment, Rouart qui est millionnaire n'a pas payé cher la grande toile, mais à ce prix, si je les *vendais* toutes, je pourrais travailler et vivre *parfaitement* heureux ; en outre il a beaucoup de relations et sa collection passe pour *être de choix*, ce qui peut dans la suite amener des clients, par

l'exemple entraîner bien des rébarbatifs. Le monde acheteur est si bête, si mouton de Panurge.

Quoi qu'il en soit de tout ceci, c'est qu'il y a peu d'espérance de ce côté et grands remerciements pour tout ce que vous faites pour moi ; et cela vous indique même que l'on fait ses *affaires mieux* que les marchands : ceux-ci ne savent qu'une chose « prendre une grosse commission » et ne vendre que ce que l'on vient chercher et souvent malgré eux. Sauf Durand-Ruel, ils ne font jamais une clientèle à leur gré. Aussi, — et je reviens à ma lettre dernière (hâtive) — l'exposition de mes dernières œuvres dans votre atelier ou celui de Chaudet vaut mieux comme effet de vente. Je vous répète aussi encore : ne vous effrayez pas de la modicité des prix offerts : ce que vous faites est toujours considéré par moi comme admirablement fait.

Je ne sais si je vous ai parlé du tableau destiné à N... je fais cela pour démontrer à lui et aux autres combien je suis peu intéressé dans ces questions d'argent, et combien

je me mets au-dessus de tous ceux qui n'agissent pas droit.

Pour le mandat, j'ai pu toucher sans trop de criailleries. Du reste, quand vous avez à m'envoyer une somme, faites-le par lettre de change du Crédit Lyonnais, car j'en trouve ici dans le commerce 3 % ce qui est un bénéfice.

Encore une fois, à la hâte, grand merci et de cœur toujours votre tout dévoué.

PAUL GAUGUIN.

Vous aussi n'êtes pas heureux ; que voulez-vous, il est une fois dit que cette loi s'applique à tout ce qui est supérieur comme cœur et comme cerveau.

XLVI

Octobre 98

Mon cher Daniel

Je ne vous ai pas écrit le mois dernier, étant à ce moment à l'hôpital, toujours pour mon pied ; espérons cette fois que ce sera la

dernière fois ; il me semble que je vais me guérir. Mais aussi quelle dépense ! (200 fr. d'hôpital plus 140 fr. de journées sans travail et qui naturellement ne me sont pas payées). Heureusement que je viens de recevoir de vous et de Chaudet 1300 fr. Il n'y a donc pas grand bobo ; ce n'est plus qu'un retard dans le recouvrement de ma liberté. Chaudet, quel drôle de garçon ! il m'annonçait pour le mois suivant 600 fr. provenant de la vente de mon Cézanne, puis pas *de lettre*. Attendons — J'attends aussi avec impatience des nouvelles des tableaux que je vous ai envoyés ; seront-ils de votre goût ? Car pour mon compte je ne suis plus du tout au courant du goût parisien — Peut-être est-ce un bien — Je ne sais. Je me dis quelquefois : Les anciens — certains du moins, — ont peint un peu comme moi dans la solitude, sans souci de ce qui se faisait autour d'eux — Oui, mais par contre ils n'ont pas eu comme moi les terribles exemples que nous avons tous eus sous les yeux au début et dont nous avons tant de peine à nous débar-

rasser plus tard sans compter les fameux critiques d'art qui vous déroutent.

Je vais vous demander quelque chose. Si vous avez quelque bonne aubaine de vente, je voudrais que vous m'envoyiez quelques tubercules et graines de fleurs. Dahlias simples, capucines, soleils variés, les fleurs qui supportent les pays chauds — à votre idée : je voudrais embellir ma petite plantation, et comme vous savez, j'adore les fleurs — Ce qu'il y a ici ce sont plutôt des arbustes, mais peu de plantes annuelles — quelques rosiers qui ne viennent pas en général très bien —

Ce courrier-ci pas encore de lettre de vous ce qui m'inquiète, étant habitué à votre régularité de correspondance et vous sachant à cette époque dans le midi. Vous serait-il arrivé malheur ou chagrin du côté de votre vieille mère ?

Une lettre de Chaudet avec 600 fr., ce qui va me permettre de payer l'hôpital.

Un billet de faire-part de L... son mariage avec la fille d'un conseiller d'Etat de Suède — Il *continuera* à vivre aux crochets de quel-

qu'un. A cette occasion, au lieu du billet de faire-part, j'aurais préféré qu'il m'envoyât un peu de l'argent qu'il me doit. Il n'y pense guère sans doute —

Allons mon cher Daniel, espérons que vous êtes encore en bonne santé, et qu'il ne vous est arrivé rien de fâcheux.

Toujours tout à vous cordialement,

PAUL GAUGUIN.

XLVII

ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS
de l'Océanie

TRAVAUX PUBLICS ET CADASTRE

Bureau
DU
CHEF DE SERVICE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ

Papeete, le Nov. 1898

N°

Mon cher Daniel

Je suis bien inquiet à votre sujet, et j'ai vraiment peur que vous ne soyiez plus, auquel cas cette lettre ne serait pas lue par vous.

Voilà trois courriers que vous ne m'avez

écrit et je connais votre régularité. Si vous étiez malade vous auriez fait écrire un mot par Annette.

Que dois-je penser. Je suis bien malheureux.

PAUL GAUGUIN.

XLVIII

ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS
de l'Océanie

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ

TRAVAUX PUBLICS ET CADASTRE

Bureau

CHEF DE SERVICE

Papeete, le 12 Décembre 1898

N°

Mon cher Daniel

Les quelques mots que vous m'avez écrits étaient bien impatiemment attendus, je vous assure : je m'étais mis martel en tête pensant que vous étiez mort, que sais-je, au lieu de voir plus simplement, c. à d. les tracas que

vous avez avec votre mère qui est vieille et toujours sur le point de mourir. Malgré que ce sont des événements auxquels on s'attend, cela est toujours douloureux et je compatis à votre chagrin de tout cœur — Puis cela va faire tout un changement dans votre situation, votre existence ; avez-vous bien terminé avec votre femme qui vous créerait des ennuis d'intérêts ? Le mariage ! quelle calamité à notre époque.

Ici tout est noir ; la perspective d'une guerre avec l'Angleterre, par suite les courriers interrompus ; avec cela je suis toujours de plus en plus malade — Si je ne dois plus compter guérir, la mort n'est-elle pas cent fois préférable. Vous m'avez reproché vivement mon escapade comme une chose peu digne de Gauguin. Et si vous saviez en quel état est arrivée mon âme pendant ces trois années de souffrance : Si je ne dois plus jamais peindre, moi qui n'aime plus que cela — ni femme, ni enfants, mon cœur est vide.

Suis-je criminel ? Je ne sais.

Je suis donc condamné à vivre quand j'ai perdu toutes mes raisons morales de vivre. Et Z... qui rêve à la gloire — Il n'y a de gloire que celle dont on a conscience : qu'importe si les autres la connaissent et la proclament. Il n'y a de vraie satisfaction *qu'en soi,* et en ce moment je me dégoûte.

Quittons ce sentier par trop couvert d'épines qui vous ensanglante les pieds.

Je suis impatient du courrier prochain où vous me parlerez peut-être des tableaux que je vous ai envoyés : j'ai hâte de savoir si je suis dans l'erreur ou non. Car ma grande toile doit être (il me semble) ou très bonne ou très mauvaise, et je sais que vous êtes trop mâle et trop franc pour me dire autre chose que la vérité —

On doit travailler ferme en ce moment à Paris et je crois que malgré le grand nombre de fumistes et d'habiles, il y aura au commencement du siècle prochain une bien belle poussée d'art —

Ingres, Delacroix, Corot — Oui, mais

combien à côté dont il n'est plus question aujourd'hui. En somme aujourd'hui il y a un bel effort et venant bien *moins directement* de l'époque précédente que les romantiques —

J'ai lu dans le Mercure la mort de Stéphane Mallarmé et j'en ai eu beaucoup de chagrin. Encore un qui est mort martyr de l'art : sa vie est au moins aussi belle que son œuvre.

Aussi, les Fouquier et Cie s'en payent sur sa tombe, comme autrefois sur celle de Manet. Cette Société est incorrigible — on dirait qu'elle fait exprès de se tromper sur la valeur des gens de leur vivant, ayant pour mot d'ordre — Génie et probité... Voilà l'ennemi —

J'ai écrit il y a déjà longtemps au docteur Gouzer par votre intermédiaire, je crois, mais je n'ai pas eu de réponse : c'est qu'il est probablement en campagne —

Mes amitiés à vos amis.

Cordialement tout vôtre,

PAUL GAUGUIN.

XLIX

ETABLISSEMENTS FRANÇAIS
de l'Océanie

TRAVAUX PUBLICS ET CADASTRE

Bureau
DU
CHEF DE SERVICE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ

Papeete, le 12 Janvier 189

N°

Mon cher Daniel

Je ne saurais trop vous remercier de l'envoi que vous venez de me faire : cet argent arrive à temps pour me permettre de rentrer dans mon domaine. Depuis un mois je ne parvenais pas à gagner plus de 15 journées par mois, tellement mon pied me fait souffrir.

Quand guérirai-je ?

Vous avez bien fait de lâcher à Délius le tableau « Nevermore ». Il le paie plus cher que

R... Ce R... autrefois achetait à C... des tableaux de moi, de Bretagne, plus cher que maintenant. N'importe, il vaut mieux vendre bon marché que pas du tout. Vous souvenez-vous que vous m'avez reproché d'avoir mis un titre à ce tableau : ne croyez-vous pas que ce titre *Nevermore* soit la cause de cet achat — Peut-être !

Quoi qu'il en soit, je suis très heureux que Délius en soit propriétaire, attendu que ce n'est pas un achat de spéculation pour revendre, mais pour l'aimer ; puis une autre fois il en voudra encore un, surtout si des personnes visiteuses lui en font compliment, ou bien encore le font discuter à ce sujet.

De mon dernier envoi vous ne me dites rien comme appréciation ; est-ce une mauvaise impression ou bien la précipitation de vos affaires en ce moment ?

Il me semble que le Crédit Lyonnais fait payer à Chaudet 1 % tandis que vous en payez deux ; en tous cas j'y gagne parce que le commerce à Tahiti m'en donne 3 %. — Dès

maintenant je crois que ma situation s'éclaircit ; je n'ai plus de dettes ; un peu d'avance, quelques espérances : dès que mon pied me laissera un peu tranquille, je me remettrai au travail : d'ici là, inutile de toucher un pinceau, je ne ferais rien de bon, sans esprit de suite, et grandes interruptions. Du reste, quand je suis dans les conditions ordinaires et que j'ai de l'entraînement, j'abats très vite de la besogne. Puis en ce moment, étendu sur le lit, je travaille en pensée, et arrivé à un certain moment propice, tout cela se concentre et l'exécution est rapide —

Et vous, mon cher Daniel, vous allez toute une année, tracassé d'affaires, quitter aussi un peu la peinture et en souffrir : écrivez-moi comme par le passé, sinon affaires, au moins tout ce qui vous intéresse, vous occupe.

Paris n'est pas nécessaire à l'art autant que la jeunesse semble le supposer : « Se tenir au courant » dit Pissarro — Bien dangereux pour les demi-personnalités — Pendant 50 ans

les jardiniers font des dahlias doubles, puis un beau jour reviennent aux dahlias simples.

Bien des choses aimables aux amis,

et tout à vous de cœur,

PAUL GAUGUIN.

L

ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS
de l'Océanie

TRAVAUX PUBLICS ET CADASTRE

Bureau
DU
CHEF DE SERVICE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ

Papeete, le 22 Février 1899

N°

Mon cher Daniel

Le courrier arrive cette fois de 20 jours en retard et je l'attendais avec impatience, comptant sur mon exposition pour me relever définitivement. Au lieu de cela, l'affaire désastreuse de R... Certes je ne suis pas satisfait ! bien entendu ce n'est pas de vous, mon cher

Daniel, ce n'est pas de votre faute et à votre place j'aurais peut-être agi de même ; mais c'est vraiment de la déveine, du reste vous connaissez mon opinion sur R... qui est un caïman de la pire espèce. Vous dites 8 petites toiles ; (si petites que cela, des toiles de 30 ?). Ainsi, de l'exposition que vous faites, il n'y a plus *rien* à vendre, et R... avec ce qu'il a en mains a de quoi travailler pour un an. C'est-à-dire que la seule clientèle susceptible d'acheter mes œuvres est dans les mains de R...

Ah ! si un paquet d'anciennes toiles avait été vendu bon marché à un simple particulier, il n'y aurait pas de mal, mais à R.. toutes les nouvelles, c'est un désastre. Cet homme est sans pudeur, prêt à exploiter toute misère pour quelques sous et la prochaine fois il vous offrira la *moitié prix*, encouragé par son premier succès. Et cet infâme C... — (qui lui jettera sa honte à la face ?) — et ce pauvre Chaudet, malade juste au moment important. Et cependant si vous deux, demain, pour des causes indépendantes de votre volonté, vous

ne pouvez vous occuper de moi, *qui* s'en occupera ? Je connais Degas et Rouart, ils auront dit à R... qu'il fallait acheter ; préférant, moyennant une petite différence, acheter à R... qu'à vous ; de cette façon il n'y a pas de honte à acheter bon marché.

Je vois l'avenir bien noir à nouveau, jugez-en. Toujours très malade, je ne sais quand je pourrai travailler ; en ce cas, vous ne recevrez rien de nouveau avant Septembre 1900. D'ici là, beaucoup de chances de ne rien vendre et dans 5 mois je n'aurai plus rien en poche malgré tout ce que vous m'avez envoyé. Quand l'on est en retard, l'on perd de tous les côtés. Le temps que j'ai été obligé de travailler aux Travaux Publics m'a fait perdre énormément de temps : j'ai retrouvé ma case dans un état déplorable. Les rats ont détruit la toiture et par suite la pluie m'a abîmé beaucoup de choses. Toute une série de dessins, de documents très utiles, détruits par les cancrelats, une grande toile inachevée détruite aussi par ces sales insectes. J'avais pris mon courage à

deux maîns, et un peu confiant, rassuré par vos derniers succès de vente, j'ai été un peu vite de l'avant ; trop vite (je le vois aujourd'hui). Mais il fallait bien pour ne pas tout perdre réparer les désastres, refaire la toiture, et remonter un peu ma garde-robe, linge. Je n'avais plus *rien*.

Je ne comprends rien au mauvais état de mes dernières toiles : il faut alors que le transport les ait bien abîmées.

Beaucoup de couleur, dites-vous... mais avec quel argent pourrais-je étaler, si j'étais prodigue de couleurs. Voyez par vous-même ce qu'il y a de *mètres* de grosse toile couverte. En outre, le travail dans la pâte est très dangereux si vous allez vite ; il faut surtout dans un pays *chaud* appliquer la couleur avec prudence et journellement, à mesure que cela sèche, sinon vous faites de *la boue*. Et alors, j'arriverais à une production du 1/3 ; au prix où cela se vend... Je crois du reste que le temps, avec la cire, donnera de grandes améliorations à mes toiles. Du reste à mon premier voyage mes toiles étaient bien moins

fournies en couleurs et je ne crois pas qu'elles soient mauvaises pour cela.

Excusez l'incohérence de ma lettre mais j'ai une agitation énorme. Ce coup de massue de R... me travaille le cerveau et je ne puis dormir. Un nouveau médecin arrivé à l'hôpital s'est pris je ne sais pourquoi d'amitié pour moi et a entrepris de me guérir, mais il dit que ce sera long car la maladie est très compliquée et très invétérée. L'eczéma est compliqué d'érysipèle et de rupture de petites varices.

Que ne suis-je mort l'année dernière. Je vais avoir 51 ans, usé, fatigué de toutes parts ; ma vue devient plus mauvaise chaque jour ; par suite l'énergie nécessaire à cette lutte incessante vient à manquer.

Je reviens à mes moutons. Désormais vendez comme bon vous semblera à la clientèle particulière, mais à R... rien sinon à des prix raisonnables : d'autant plus que R... *ne vient* jamais que quand il y a *déjà acheteur* et 25 % de commission ne lui suffisent pas ; en plus, on peut tout lui dire : il s'en fout pourvu qu'il réussisse.

Il sera bon que vous voyiez Degas et que vous lui racontiez le coup de R... car si il a acheté à R... ou Rouart, il pourra voir la grosse différence de prix, et qu'en somme il est plus avantageux pour eux comme pour moi de se passer d'intermédiaires.

Bien cordialement tout à vous de cœur

PAUL GAUGUIN.

LI

ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS de l'Océanie

TRAVAUX PUBLICS ET CADASTRE

Bureau DU CHEF DE SERVICE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ

Papeete, le 12 Mars 1899

N°

Mon cher Daniel

En ce moment où je vous écris, ma vahiné qui, malgré mes misères, était venue reprendre la vie commune, est dans les douleurs de l'en-

fantement et pour ne pas manquer le courrier je vous écris à la hâte au milieu de tout ce brouhaha qu'occasionne cet évènement. Les parents sont là à se remuer inutilement ; j'ai beau leur dire qu'il faut attendre et laisser faire la nature. N'importe, les prières vont de l'avant.

Peut-être en ce moment vous aussi assistez à pareille chose. Malheureusement pour vous un enfant a plus de mauvaises conséquences que pour moi. C'est même pour moi une chose heureuse en ce sens que l'enfant va peut-être me rattacher à la vie ; cette vie qui me pèse tellement en ce moment.

Je n'ai rien reçu de Chaudet, aucune lettre, et il doit avoir de l'argent à moi si j'en crois ce qu'il me disait il y a quatre mois, — quand cela ne serait que les 200 fr. restant de vente de mon Cézanne. Je n'ose lui écrire — quoi lui dire ; il est susceptible et cela ne m'avancerait à rien. W... m'écrit quelques mots pour m'envoyer une lettre du Crédit Lyonnais m'annonçant que j'ai à toucher un solde de compte

de 109 fr. Si diable je m'attendais à cela ! J'écris directement au Crédit Lyonnais *Bureau de Rennes* de m'envoyer la somme. Peut-être cela fera des difficultés, et si vous êtes à Paris au moment, passez-y voir cela. C'est toujours cela — et j'ai besoin de cela : en somme c'est le prix d'un tableau au cours du jour —.

Trop pressé, je ne peux pas répondre à W... ce mois-ci ; le mois prochain, oui, quelques mots seulement, n'ayant pas grand'chose à lui dire qui puisse l'intéresser. Je n'ai que faire des amitiés que m'envoie L... qui habite la même maison que lui (paraît-il) —

Quelle existence de paresse doit mener ce drôle sur le dos de sa femme — Tiens, voilà que je fais sans le savoir un jeu de mots — je n'ai pourtant pas envie de rire en ce moment. De mon exposition je ne sais toujours rien, aucune appréciation de vous, W... non plus ne m'en dit rien. J'ai bien lu une critique dans le Mercure, critique d'un homme qui ne comprend rien, mais qui est bien intentionné. Quelques conseils de lui m'ont épouvanté et je ne

sais pourquoi, exceptionnellement, — je viens de m'atteler à lui répondre, non au Mercure, mais à lui personnellement. Qui sait — un ennemi de plus, mais j'en ai déjà tellement qu'un de plus ou de moins... Et ce stupide Z... toujours atone, malheureux n'est-ce pas de ne pas avoir de génie, croyant aux fumisteries de C... — Que de gens traversent stupidement et inutilement la vie, et malheureux sans savoir pourquoi. —

Bon, voilà les grandes douleurs qui commencent et la voiture publique va passer et demain le courrier sera parti.

Excusez si je ferme

Tout vôtre cordialement,

PAUL GAUGUIN.

LII

Avril [1899]

Mon cher Daniel

Rien de vous ce mois-ci, ce qui n'a rien d'extraordinaire étant donné ce que vous avez d'ennui... puis ensuite n'ayant rien de neuf à

me dire. J'ai reçu trois mots écrits à la hâte par Chaudet, qui ne me dit rien d'intéressant. Il espère, dit-il, faire quelques rentrées d'argent dû depuis six mois.

Pour le moment j'ai un peu de plaisir, à défaut d'espérance, avec les graines que vous m'avez envoyées. La plupart ont levé, iront-elles à maturité complète. Les iris, les dahlias, glaïeuls, viennent vite et à merveille ; en revanche les anémones ont disparu en terre au bout de trois jours : impossible d'en retrouver la trace — Tout cela joint à beaucoup d'arbustes à fleurs de Tahiti va faire autour de ma case un véritable éden ; puis quand je vais pouvoir repeindre, si je n'ai plus d'imagination je ferai quelques études de fleurs : Bref c'est pour moi un grand plaisir et j'en ai besoin, ma vie est si triste avec cette maladie qui annule toutes mes forces. Du reste je ne veux plus en parler si ce n'est quand je serai guéri — cela deviendrait une scie pour vous comme pour moi.

J'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez dit de la préparation de mes toiles, et je crois

avoir trouvé l'autre jour la clef en examinant une vieille toile. Cela tient je crois à la mauvaise qualité de la céruse qu'on vend ici venant d'Amérique, préparée je crois avec du suif. Une fois cette céruse sèche, elle casse, n'étant pas liée suffisamment et alors la toile se casse en voyage. Il faudra remédier à cela désormais en y ajoutant de l'huile de lin mais à mon désespoir je travaillerai de la peinture dans la pâte huileuse.

Enfin je vais approfondir la question.

Bien des choses aux amis. Vous ne me parlez plus de Maillol. Continue-t-il à faire des chefs-d'œuvre de tapisserie ?

Tout à vous cordialement —

PAUL GAUGUIN.

LIII

Mai 99

Mon cher Daniel

Je reçois vos deux lettres de Février et Mars, ce qui fait que le mois dernier je vous ai signalé à tort votre manque de courrier. En

revanche, Chaudet qui m'avait annoncé pour le mois suivant une longue lettre et de l'argent à moi qui lui était dû, ne m'écrit rien ; (comme toujours ce qu'il m'annonce n'arrive que 6 mois après). « Vous eussiez mieux défendu vos intérêts vous-même » dites-vous — je le sais bien, mais qui aurait pu prévoir toute la série de malheurs et de lâchage ? Sans cet animal de Lévy qui m'assurait pouvoir vendre mes toiles, je ne serais pas parti ; puis les 4300 fr. de créances qui m'ont fait défaut dès le début et sur lesquels 1500 francs sont à tout jamais foutus... Avouez que l'homme le plus fort, un géant n'en sortirait pas ; à fortiori s'il est malade comme je le suis encore, sans sommeil plusieurs jours de suite, et quand serai-je guéri ? Au lieu de l'établissement que je voulais faire c'est-à-dire une ferme où la vie matérielle se trouve presque assurée, je n'ai eu que des dettes dans un pays où il n'y a pas de ressources. Enfin maintenant il n'y a pas à examiner l'autrefois mais le présent. J'y suis, j'y reste, et il faut que j'y meure, mais

avant il faut brouter et c'est difficile. L'argent que vous m'envoyez passe à réparer les désordres d'avant et à vivre un peu — Ce qu'on perd quand on est en retard ! Ainsi j'avais voulu faire installer — car moi malade, je ne peux faire moi-même, — faire installer par d'autres (et la *main-d'œuvre est coûteuse dans ce pays*) un petit jardinet pour avoir des légumes, mais il fallait faire creuser un puits. Le trou est à peu près fait, mais faute d'argent, tout reste en plan. Je voudrais que vous puissiez voir ce que j'ai fait et vous verriez combien j'ai été sage et adroit. Si dès le début j'avais eu le nécessaire que j'avais prévu, j'aurais aujourd'hui une petite plantation qui me donnerait 1500 fr. par an, de quoi vivre, vanille, café, légumes, volailles — Au lieu de cela j'ai à peu près une valeur de 3500 fr. maison et terrain, plus 150 fr. de rente en cocos. C'est donc encore malgré tout un vrai tour de force d'en être là — A l'heure d'aujourd'hui, il me reste juste 100 fr. en caisse pour vivre au mois de Mai c'est-à-dire à la saison d'été, où vous

allez tous être à la campagne, puis R... longtemps vendeur au lieu d'acheteur. Alors, si je dois encore de tous côtés m'endetter, sans place et sans espérer de place... Concluez.

Votre lettre m'annonce une chose que j'ai prévue et que je crains : c'est qu'un jour qui est proche vous vivrez à Saint Clément. Et vous êtes pour moi (je ne parle pas d'amitié, cela va sans dire) irremplaçable : voyez ce que vous avez vendu par vous-même, et les relations s'augmentent. Il ne faut compter sur *Chaudet qu'accidentellement*, au gré de son caprice. *En prévision* de cela, voyez qui vous remplacerait : il y a bien comme noblesse de caractère, je crois, Maillol ; mais comme toujours les bons sont par eux-mêmes pauvres, et très occupés par les difficultés de la vie. Car il ne faut pas un instant parler de cet abruti de Z... qui en est même méchant, déséquilibré par l'excès de vanité. Que me dites-vous de sa femme : elle demande le divorce ! j'estime qu'elle est conseillée par le frère de Z... qui sans en avoir l'air est un maquereau de pre-

mière classe. Ah ! oui, le mariage, vous en savez quelque chose mon pauvre Daniel, comme moi : on ne s'en tire qu'avec quelque chose de cassé. Dans cette noble institution, on ne parle que de devoirs, honneurs, etc. Que ne dit-on une fois pour toutes la vérité ; qu'il n'est question que d'argent, prostitution s'il en fut. Vous avez laissé, tout comme moi, meubles, linge, livres et le reste. Vente légale — Laissons cela, c'est horrible. J'ai un petit garçon de 2 mois, joli comme tout qui est adultérin — Voyons ce qu'est la loi : Vous avez un enfant adultérin qui vous ressemble et qui vous donne entière satisfaction — Il ne peut hériter — Par contre vous avez un enfant légitime qui ressemble comme 2 gouttes d'eau à votre concierge et qui est un atroce gredin — Il hérite légitimement, après avoir été éduqué de droit, de force. Morale !

Pour terminer. Vous me parlez enfin de ma peinture et vous me donnez franchement votre avis que je demandais. *Je suis* et ne *suis pas* de votre avis. Je n'y ai inscrit que des

intentions et des promesses. *Si oui*, en quoi voulez-vous que le fait d'en ciseler toutes les parties vienne faire exister ces intentions ni même les souligner, surtout dans une grande toile décorative. Cela ferait en ce cas des morceaux séparés ou un morceau de peinture. Est-ce bien le vrai but d'une grande toile ? Il y a justement à notre époque ce grand défaut de traiter toutes les toiles comme des toiles de chevalet, puis chez d'autres comme chez Gustave Moreau, de réparer le manque d'imagination, conception si vous voulez par de la ciselure, la perfection de métier ; ne plus promettre alors par excès de soulignement. La promesse n'évoque-t-elle pas le mystère, notre nature ne comportant pas l'absolu — Et alors il serait bon dans ce sens que quelqu'un en signale le danger. Les salons ont amené les tableaux finis et par opposition on est quelquefois *heureux* de trouver dans un musée une toile de maître inachevée, comme les Corot — les Corot surtout, esquissés avec tant de charme.

Vous dites : « Pourquoi ne peignez-vous pas *abondamment*, de façon à faire une surface, une matière plus riche ?... »

Je ne dis pas non et j'en ai bien envie quelquefois ; mais cela m'est impossible de plus en plus, ayant à compter avec la dépense de couleurs ; aussi je n'en ai presque plus malgré l'économie que j'en fais et je ne puis vous en demander d'autres avant de savoir quand mon existence matérielle sera assurée. Si vous me trouvez quelqu'un qui m'assure pendant 5 ans 2400 fr. par an, plus les couleurs en abondance, je ferai tout ce qu'on voudra, je peindrai dans la pâte, ce qui demande 3 fois plus de temps.

Maintenant je ne sais pas bien si dans quelques années, quand la matière aura durci suffisamment, que l'huile aura disparu, si vous ne retrouverez pas une matière riche, car je me souviens de quelques toiles, entre autres une marine de Bretagne faite aussi légèrement que possible et que Van Gogh avait vendue à Manzi. Elle était devenue au bout de quelques

années méconnaissable, et tout à fait riche de matière !

Voilà — ne vous fâchez pas si après vous avoir demandé votre avis je discute cet avis : je ne sais du reste en cette occasion rien de précis en moi-même. Le principal qui m'occupe toujours c'est de savoir si je suis dans la bonne voie, en progrès, si je fais des *fautes d'art*. Car les questions de matière, de soins d'exécution et même de préparation de toile arrivent tout à fait en dernier plan — *On peut toujours y remédier n'est-ce pas ?* —

Tandis que l'art, oh c'est bien délicat et bien terrible à approfondir.

Pendant le peu de temps où je corrigeais à l'atelier Montparnasse, je leur disais : « Ne vous attendez pas à ce que je vous corrige directement si votre bras est trop long ou trop court, (qui le sait du reste) mais des fautes d'art, de mauvais goût, etc... vous serez toujours à même d'arriver à la précision si vous y tenez ; le métier vient tout seul, malgré soi, avec l'exercice, et d'autant plus facilement qu'on pense à autre chose que le métier —

Voilà, mon cher Daniel, mon opinion et quand je me relis je me dis toujours que je dois bien vous embêter, que j'abuse de votre bonté, car vous êtes bon comme le bon pain.

Pour vous, la vie n'est pas tout à fait rose et facile, vous n'avez donc pas besoin de ce surcroît de besogne que je vous donne sans cesse et cependant dont j'ai tant besoin encore dans l'avenir.

Pardonnez-moi donc tout en bloc, pensant que vous n'avez à attendre aucune récompense que celle intérieure d'une belle chose accomplie.

Bonjour aux amis.

Et tout à vous cordialement —

PAUL GAUGUIN.

LIV

Juin 99

Mon cher Daniel,

Ce courrier, de Chaudet : Rien, encore Rien, ce qui fait que ce mois je vais prendre à crédit mon pain chez le Chinois ; plus un

rotin à la maison. Inutile de vous attrister et je m'attends à six mois d'existence comme l'année dernière à pareille époque.

De Maurice Denis, une lettre pour me demander d'exposer en 1900 avec les symbolistes, pointillistes et *Rose Croix* — Je lui réponds que non, lui donnant pour raison que je ne puis exposer sans danger avec les nombreux maîtres que j'ai indignement copiés. Puis aussi, mon impossibilité de travailler désormais. Plus tard si ma maladie de plus en plus cruelle fait trève un instant, je tâcherai malgré ma misère de faire une douzaine de bonnes toiles que vous exposeriez avec quelques anciennes toiles — comme l'Iora na Maria si Manzi la prêtait, — *chez Vollard* en même temps que l'exposition du nouveau groupe. Je lis l'article du Mercure qui est assez élogieux de votre exposition en général. Je suis content que vous ayez vu Degas, et s'il désire désormais être prévenu de l'arrivée de nouvelles toiles, c'est qu'il a eu vent de la spéculation R...

Lui écrire !! j'ai toujours peur, et avec raison, qu'il ne voie *mes lettres qu'intéressées*, et je le connais — s'il peut et veut rendre service, il le fera plus facilement et avec plus de plaisir venant de lui-même sans y être invité par moi. En tous cas, restez le plus possible en relations avec lui.

Vous écrirai-je le mois prochain ! Figurez-vous que mes anciennes connaissances me voyant tomber de jour en jour, surtout lorsque j'ai dû travailler comme surveillant des routes (ô les fonctionnaires dans les colonies !) je n'avais qu'avec mépris à leur tourner le dos, ce que j'ai fait, mais voilà : il y a un petit procureur qui me joue des tours épouvantables ; qui fait exprès de ne jamais *poursuivre les gens qui me volent*, etc... J'ai donc mis dans ma tête de faire cesser cet état de choses et enlever aux autres dans l'avenir l'idée de m'embêter et j'ai écrit une lettre très violente au Procureur par voie du journal, le mettant dans l'obligation de se battre en duel avec moi ou de poursuivre. Ce numéro paraîtra le

lendemain du départ du courrier, je ne puis donc pas vous en dire le résultat. Si ce mufle-là ne se bat pas, il est probable qu'il me traînera en cours d'assises et j'en serai quitte pour quelques jours de prison, ce qui m'est égal ; mais *l'amende* me portera un terrible coup.

Voilà mon cher Daniel où on en arrive dans les Colonies quand on n'a pas le sou.

Toujours cordialement votre dévoué

PAUL GAUGUIN.

LV

Juillet 99

Mon cher Daniel

Ci-inclus un morceau de journal qui vous mettra au courant de mon échauffourée du mois dernier. Résultat, rien contre moi, ni duel ni poursuites : quelle pourriture dans nos colonies. D'ailleurs il était temps d'agir ainsi car tout le monde était disposé à me marcher sur les pieds, étant donné que je suis un

homme sans le sou : aujourd'hui on commence à avoir, sinon de la considération pour moi, du moins une crainte salutaire. Quand donc ne vous écrirai-je que pour parler de choses intéressantes ? Ce mois, toujours le même silence de Chaudet et sans argent. Me voilà encore une fois endetté chez fournisseurs pour 200 fr. et mon crédit est ici bien restreint ! de cette façon quand je recevrai quelque somme, il faudra payer l'arriéré et ainsi de suite. Vous allez être, ainsi que Chaudet, 6 mois dehors de Paris, c'est-à-dire que je ne vois d'ici l'hiver prochain rien à espérer... Et avec cela en ce moment je ne travaille pas, tellement mon pied me laisse peu de repos ; puis je n'ai plus que 3 mètres de toile, presque plus de couleurs, pas un milligramme de vermillon, ma couleur favorite.

Je suis un peu furieux après vous : pourquoi à l'exposition de Durand-Ruel n'avez-vous pas exposé votre bas-relief ? Il ne s'ensuit pas de ce que beaucoup de fumistes exagèrent dans le sens de tout exposer leurs navets avec force

réclame, — que d'autres artistes consciencieux de talent exagèrent la modestie, parce qu'ainsi c'est la marée puante qui monte toujours.

Sans cependant ajouter foi aux critiques, je vois que B..... et F....., malgré leur grande confiance en leur génie et personnalité, ne surprennent pas extraordinairement en cette exposition, eux, mes « maîtres dont j'ai pris si bien les recettes » (maints écrits l'affirment.) Je suis né de « Cézanne, de Van Gogh, de Bernard... » — quel adroit pasticheur je fais !

Vous avez une fille, quel tracas en Europe ; tandis que moi j'ai un garçon tout-à-fait blanc, qui n'est pas plus coûteux qu'un animal quelconque à qui la mère donne sa pâture. Du reste les enfants ne me gênent pas puisque « je les abandonne » ; je suis un « salaud de 1re classe qui a abandonné sa femme et ses enfants ». Comme je m'en fiche !

Bien des choses à Annette.

Cordialement t à v,

PAUL GAUGUIN.

LVI

Août 1899

Mon cher Daniel

Que vous dire cette fois-ci, sinon répéter toujours la même scie pour vous ; c'est que je suis sans argent et que je ne compte pas beaucoup en avoir de tout l'été, vous et bien d'autres absents de Paris. Quant à Chaudet, est-il mort ou trop malade pour écrire : toujours est-il que je suis sans nouvelles.

Je vous remercie des bonnes instructions que vous me donnez à propos de préparation de toiles : les graines de ricin ne manquent pas ici et j'essaierai un de ces jours — mais quand ! je ne puis le dire. Je n'ai plus de toiles pour peindre, et puis je suis trop découragé encore pour peindre, trop occupé à chaque instant de la vie matérielle, puis à quoi

bon si mes œuvres sont destinées à s'accumuler chez vous, ce qui doit vous embarrasser, ou vendues en masse à R... pour un morceau de pain.

Je me demande même comment il y a encore quelques-uns qui achètent des tableaux étant donné que le nombre des peintres devient de plus en plus considérable avec tout le brio des peintres qui, ne cherchant rien, se sont vite assimilé les recherches des autres, le tout assaisonné du goût moderne — Commercialement parlant, il faut en Art que quelques-uns essuient les plâtres avant que la maison devienne habitable.

En ce moment, ma santé a des velléités de se remettre, mais je n'ose encore rien dire là-dessus car déjà plusieurs fois j'ai cru vainement à la guérison. Cependant cette fois ce n'est plus la même chose. Car en même temps que mes pieds sèchent, en même temps aussi je reprends des forces, du poids et de l'activité. Le jour où je ne serai plus malade je pourrai mieux lutter contre la misère —

Cela me fait de la peine que ce pauvre Maillol batte la dèche, car c'est un artiste et un brave cœur, pour le peu que je le connais. Nommé sociétaire au Champ-de-Mars, réussira-t-il mieux ? j'en doute, car dans ces boîtes, les roublards encore plus nombreux là que partout ailleurs, vous évincent.

Son art est trop distingué pour que l'on y fasse attention ; voyez Q... ; lui, il marche mais derrière il a une famille et une femme qui sont d'un intrigant !!

De R... je n'ai toujours rien reçu, ni de quoi faire des aquarelles, ni *offre* pour le grand tableau. Quel brigand il y a dessous son air mielleux ; aussi Z... *l'admirait* ; c'est tout dire.

Espérons qu'Annette et le moutard vont, comme ici, ma vahiné et l'enfant.

Toujours cordialement

tout vôtre,

PAUL GAUGUIN.

LVII

Septembre 99

Mon cher Daniel

Ce courrier, comme les derniers, ne m'apporte rien et ma situation devient comme autrefois très tendue. Si habitué que l'on soit aux privations, il faut encore manger un peu de pain et de l'eau claire. Les 100 fr. que le Crédit Lyonnais m'a envoyés l'autre mois m'ont soutenu ce mois-ci, mais plus rien à l'horizon.

Je finis par ne rien comprendre à Chaudet qui m'écrit une fois par an : cette fois je reçois de lui un petit tube de vermillon dont je lui avais parlé dans le temps mais aucune lettre avec. Oui, mon cher Daniel, j'y reviens : la situation est bien désespérée pour l'avenir si je n'ai personne à Paris pour s'occuper de

moi — Chaudet est trop léger, *trop susceptible* pour avoir confiance, et quand à vous le Seul, d'un jour à l'autre vous ne serez plus là si ce n'est quelques instants par an.

J'essaye à me remettre au travail tant bien que mal en reprenant un tas de choses laissées en train, car il pourrait très bien se faire (il en est question) que le navire de la station l' « Aube » devance sa campagne et retourne en France. Je n'aurai alors que le temps juste pour vous envoyer une dizaine de toiles en vue de l'Exposition universelle.

J'ai essayé votre procédé d'huile de ricin, mais je ne peux encore rien savoir des résultats dans l'avenir : en tous cas il m'est bien difficile de peindre dans la pâte boueuse car depuis une dizaine d'années comme vous le savez je peignais sur toile absorbante et j'avais *à mon gré* les effets de couleurs désirés et sans changement.

En outre, la dépense de couleurs était dix fois moins grande. Ici, impossible de trouver colle de peau. Enfin pour le moment faisons

comme nous pouvons et ce que nous pouvons ce qui ne vaut pas les 4 fers d'un cheval.

Vous ne connaîtriez pas un anarchiste quelconque qui soit capable de dynamiter Roujon le directeur des Beaux-Arts : si oui, ne vous gênez pas, car son remplacement par Geffroy par exemple pourrait peut-être améliorer ma situation — Par exemple une forte commande de dessins pour vitrail, voilà ce que j'aurais du plaisir à faire et puis me donnerait à manger —

Et votre progéniture va-t-elle à votre guise ? la mienne pousse à vue d'œil et je crois que cela fera plus tard un vrai taureau : en tout cas il s'élève facilement avec quelques lambeaux de toile taillés dans nos vieux chiffons.

Bien des choses à Annette, aux amis —

à vous cordialement

PAUL GAUGUIN.

LVIII

Décembre 99

Mon cher Daniel

Cette fois le courrier nous arrive avec 14 jours de retard. Une lettre de vous heureusement, car vous avez manqué deux courriers ce qui me donnait des inquiétudes ; je vois par votre lettre que vous avez eu du chagrin avec votre petite fillette. Oui certes, les enfants donnent du souci. Pas le mien cependant, car il pousse ici sans tracas et promet d'être un solide gaillard et intelligent.

Moi aussi je suis bien coupable car j'ai profité de votre silence pour être aussi 2 mois silencieux ; c'est que je viens comme tous les ans à pareille époque (*je ne sais pourquoi*) dans des souffrances terribles avec mes 2 pieds toujours inguérissables, et alors quoi écrire toujours la même rengaine : que l'on souffre, que la dette recommence. Et j'ai bien lieu de m'inquiéter — vous le dites vous-même : vous

ne pouvez désormais m'être de grand secours, et Chaudet !!! malade. Que deviendrai-je alors. J'envoie ce mois-ci à Chaudet, qui est quand même plus dans le centre des affaires que vous, copie d'une lettre de Maurice Denis, lettre bien curieuse, qui me dit en réponse à mon refus d'exposer avec lui « Que Degas et Rouart se disputent mes tableaux ; les marchands spéculent sur mon nom et *que mes toiles atteignent de jolis prix dans les ventes.* »

Ma foi, c'est à ne rien comprendre et c'est à examiner car je n'en vois guère le contre-coup.

Souvent une mauvaise affaire en amène une bonne. Comme vous avez pu le voir, j'ai commencé à redresser la tête à Tahiti et bien m'en a pris, car alors on a commencé à me craindre et me respecter, puis pris dans l'engrenage, je me suis mis journaliste et ma foi je ne me croyais pas autant d'imagination ; je deviens assez fort : je vous enverrai un de ces jours toute la série. J'ai créé en outre un journal « Le Sourire » autographié Système

Edison, qui fait fureur : malheureusement on se le repasse de main en main et je n'en vends que très peu. Malgré cela depuis quelque temps je suis arrivé à gagner une cinquantaine de francs par mois ce qui m'aide à tenir la cape tous ces temps-ci et ne pas trop m'endetter. Puis si je me suis fait des ennemis, ce qui vaut mieux que des indifférents, je me suis fait des amis intéressés (politiquement) et j'ai augmenté mon *crédit*.

Je vous envoie une petite série de gravures sur bois ; je compte au moment de l'Exposition Universelle faire avec quelques tableaux exposition de dessins et de gravures. Faites sur des planches quelconques et avec des yeux de plus en plus mauvais, ces gravures sortent forcément du *sale* métier ordinaire et sont très imparfaites, mais elles sont je crois intéressantes comme Art.

à la hâte

très cordialement.

P. Gauguin

J'ai écrit il y a 6 mois à W... au sujet d'une *pétition importante* au Ministre des Colonies — Pas de réponse. Sur qui compter ? et comme aujourd'hui l'amitié même de braves gens devient banale —

LIX

Janvier 1900

Mon cher Daniel

Comme je l'avais prévu et comme je le craignais, Chaudet vient à manquer et vous ! Vous êtes appelé à vivre hors de Paris ; il faut donc *à tout prix* trouver quelqu'un de bonne volonté pour remplacer Chaudet. Malgré la conduite bizarre à mon égard de Sérusier que je crois deviner (car elle ressemble à tant d'autres : quitter le maître pour être soi-même le Maître) ; malgré cela, ne croyez-vous pas que Sérusier pourrait remplacer Chaudet, étant souvent à Paris et en plein dans le monde des affaires ?... ce serait à vous d'étudier le ter-

rain et établir la chose — *Sinon*, causez-en avec Degas qui est de bon conseil et qui a beaucoup d'empire sur Portier : qu'il tâche de décider Portier. Autre chose qui peut-être arrangera le tout : c'est la lettre R... ; *là* aussi, Degas peut avoir de l'influence. Je vous envoie ma réponse, afin que vous la lisiez attentivement et que vous puissiez traiter avec lui en lui répétant ma lettre et ayant l'air *très indifférent*, car je sens que R... a le but de m'exploiter. J'ai envoyé le mois dernier à Chaudet une lettre de Denis que vous pourrez peut-être avoir et qui me donne un peu la clef de tout cela. Quoi qu'il en soit, il m'est indifférent que R... ou autre gagne beaucoup d'argent sur mon dos si par ce moyen j'arrive à être au vent de ma bouée : plus tard, nous verrons à serrer la bride. Il est très possible que R..., plus brigand que Cartouche, à un moment donné cherche un détour sous le prétexte quelconque que je suis loin et qu'il faudrait ma signature. Je vous envoie donc un papier tout prêt avec ma signature. *Mais* ne

lui en parlez que s'il vous faisait cette objection.

Il est possible aussi qu'il *désire me lier* pour un certain temps : en ce cas, vous lui diriez que vous n'avez pas d'ordre à cet égard, que d'ailleurs lui-même ne m'en ayant pas parlé, je n'ai pu y penser et y répondre. Voyez-vous, cette affaire est, je le sens bien, très délicate à traiter avec un homme aussi filandreux et aussi retors, mais elle ne peut réussir (si elle réussit) qu'à la condition qu'on lui fasse bien voir que c'est lui qui y tient et non *pas moi.* (Dieu sait cependant combien elle m'est nécessaire) ! Puis aussi qu'il faut (c'est *à prendre ou à laisser*), la faire *immédiatement* et avec des avances — A ce sujet, vous avez toutes facilités de baisser de 300 fr. par mois à *200 fr.* mais la dernière extrémité. Puis aussi le prix de chaque toile de 200 à 175 Fr. Bien entendu *s'il prenait les gravures,* ce *serait à part et en plus.* Autre chose, les tableaux que vous avez en main, ainsi que Chaudet, ne sont pas à vendre à ces prix du nouveau contrat.

Mais voilà, serez-vous à Paris quand vous recevrez cette lettre ? Alors je ne sais plus. Voyez vous-même car je ne doute pas que vous ne sentiez l'importance de cette affaire. Car si elle manque... que faire ? Les difficultés d'existence, grâce à cette sale administration, deviennent chaque jour plus grandes ; la vie à Tahiti depuis 5 ans a *doublé* ; désormais les courriers passeront par la Nouvelle-Zélande, mettant 9 jours de plus, et ne resteront à Tahiti que 24 heures, ce qui m'empêchera souvent de vous répondre immédiatement ; les marchandises nous viennent en grande partie de la Nouvelle-Zélande avec une augmentation de prix d'au moins 60.000 fr. par an. Notre *impôt personnel* est de 32 fr. cette année, au lieu de 24, puis il est question d'imposer tous les produits qui sortiront de Tahiti, ce qui diminuera le prix du peu de coprah que je fais sur ma terre, 200 fr. environ par an, qui vont peut-être tomber à 180, 160 fr. Vous voyez, mon cher Daniel, quel triste avenir, et avec cela je suis plus malade que jamais ; je

n'ai en ce moment que de la dette qui va augmenter tous les mois jusqu'au mois de Juillet si d'ici là vous n'avez trouvé le moyen de me vendre quelque chose —

Dans une quinzaine de jours, un colon qui va en France va emporter mes toiles et mes gravures — Vous trouverez dedans les instructions.

Arrivons à Chaudet. Il devait toucher en septembre 200 fr. d'un bois sculpté vendu et 150 fr. d'une *ancienne toile* de Rouen, plus 200 fr. de Bauchy ce qui portait le compte de ce dernier à 600 fr. restant débiteur. Je dis bien 200+600 — ce que j'ai du reste établi dans mon avant-dernière lettre et que Chaudet n'a pu lire —

Toutes les toiles de moi *chez Chaudet sont à moi*, sauf *Noa-Noa* qui lui appartient et ce que *Seguin* lui a revendu + 2 tableautins de Bretagne. *Voir* chez Vollard ce que Chaudet y aurait déposé, car il n'a pas, que je sache, vendu de tableaux de moi à Vollard. Il doit encore rester 2 toiles de Van Gogh, une

grande estampe japonaise et toutes les sculptures bois et céramique. Que de tracas pour vous !! Dans son dernier compte, tout ce que je lui devais pour dépenses de la dernière exposition a été défalqué et je ne lui *dois rien.*

Cordialement votre tout dévoué

P Gauguin.

Les dernières couleurs Lefranc que vous m'avez envoyées sont épouvantables. Les *outremers* et les *laques* se sont épaissies, devenant gélatine poisseuse et les Véronèse *ont du blanc*, ce qui, en séchant est très laid, le blanc revenant à la surface. Si R... s'entend avec vous, voilà la liste qu'il me faut (*de bonnes couleurs !*) quitte à les envoyer *en deux ou trois fois :*

25 tubes blancs	3 Cadmium n° 2
10 outremer	4 vert émeraude
5 Prusse	20 vert Véronèse bonne qualité
5 Cobalt	5 Terre verte
5 jaune chrôme	5 Vermillon clair
10 Ocre jaune	

5 Ocre ru	3 garance (pas rose)
3 Cadmium foncé	5 Laque carminée

Si possible, me faire broyer *bleu charron* 5 tubes et le *minium* (*non pas* le mine orange), 5 tubes.

Si possible, acheter la toile 2 mètres de large (*grosse* et un peu *pelucheuse* — les nœuds ne m'embarrassent pas, on les coupe), et la faire préparer à la colle de peau avec très peu de blanc d'Espagne, *pas terre de pipe*. Bien souple. Sinon il me faudrait de la grosse toile comme Puvis de Chavannes, la moins recouverte possible, mais c'est *d'un cher ! d'un cher !*

Tout cela viendrait après que l'affaire serait conclue.

Au dernier moment, je reçois une lettre d'un inconnu avec 150 fr. dedans pour que je lui envoie une petite toile. Je lui écris d'aller vous voir pour en choisir une autre *si* celle que je lui envoie ne lui convenait pas.

(M. Emmanuel Bibesco, 69, rue de Courcelles.)

LX

27 Janvier 1900

Mon cher Daniel

Je profite d'un départ pour la Nouvelle-Zélande pour vous envoyer quelques gravures. Presque en même temps que cette lettre, vous allez recevoir les quelques toiles qu'un colon veut bien emporter avec lui et qui sont faites comme on dit de bric et de broc. Quand vais-je pouvoir me remettre au travail sérieusement et surtout sans être malade ?

Dans ma dernière lettre j'ai oublié (si R... fait l'affaire et se charge d'envoyer couleurs), j'ai oublié les pinceaux. Il me faudrait une douzaine et demie de pinceaux de martre pour faire des traits, et une vingtaine de brosses de différentes dimensions.

Autre chose. Si R... fait l'affaire, je voudrais bien que vous m'envoyiez une petite *pharmacie* homéopathique avec un guide très

simple ; d'ailleurs là-dessus vous êtes très ferré. Je ne sais si en globules ou en liquide c'est préférable dans nos pays chauds, vous verrez. Non seulement ce sera utile pour moi, mais aussi pour les indigènes qui se soignent malheureusement trop au hasard avec leurs herbes, très bonnes quelques-unes, mais dangereuses quand c'est au hasard. En ce pays, les maladies en général sont maladies de peau, prurigo tenace, et syphilis, chaude-pisse, furoncle, asthme. (*Aconit, noix vomique, surtout*). *Bien entendu* tout cela n'est à acheter que s'il y a de l'argent à la clef, car jusqu'à ce que j'aie une réponse de R... il me faut vivre de l'air du temps. Autre chose : dans ces derniers temps où je me suis livré à pas mal de recherches d'impression, j'ai fait une découverte qui, dans un temps donné sera tout un chambardement dans l'imprimerie, surtout l'édition, avec une économie immense et beauté d'impression. Il me fallait un chimiste pour le perfectionnement de l'idée première, et il y a ici un ancien capitaine d'ar-

tillerie ayant quitté l'armée pour un tas de saloperies mais excessivement capable et avec lequel je me suis mis vite d'accord — (Malheureusement je n'ai pris aucune garantie vis-à-vis de lui, et il se pourrait bien que mon gaillard tire parti du brevet dont il s'occupe en ce moment pour lui tout seul.) Ma foi, dans l'état où je suis, je laisse courir les choses avec beaucoup de mollesse, et je ne compte sur rien : d'ailleurs ce ne sera pas la seule fois où j'aurai travaillé pour les autres, n'est-ce pas !!

Cordialement votre tout dévoué

PAUL GAUGUIN.

LXI

Mars 1900

Mon cher Daniel

Je vous écris à la hâte ces quelques lignes en désespéré. Rien de vous, et cependant vous me disiez que vous seriez en Septembre à Paris et que vous vous occuperiez de mes affaires. Depuis longtemps je n'avais reçu d'argent

et tout ce que Chaudet m'avait promis et qu'il avait à moi a été annulé par sa mort. Autre chose, et qui est désastreux ; c'est une lettre de Bauchy qui m'affirme avoir payé Chaudet depuis déjà 2 ans et en plus avoir acheté 3 tableaux. Ce qui fait avec les 750 fr. que Bauchy me devait d'après le compte de Chaudet une somme assez ronde et me fait prévoir encore d'autres, car la vente de tous les Cézanne à un prix si extraordinairement bas n'est guère probable avec les prix courants du marché. Enfin il faut en faire son deuil et peut-être n'était-ce chez Chaudet que légèreté, comptant, un jour qu'il serait en fonds, me solder le tout à sa façon.

Que vais-je devenir si d'ici 3 mois rien n'aboutit avec R... sans désormais personne à Paris pouvant s'occuper de mes affaires.

Dans mes dernières lettres, j'ai oublié de vous parler et peut-être aujourd'hui est-il trop tard —

Si R... s'avisait de faire une exposition de moi pendant l'Exposition Universelle, il fau-

drait faire attention à choisir des *bonnes* œuvres ; y ajouter des dessins et des gravures.

Je lui envoie ce mois-ci 10 dessins, ce qu'au prix de 40 fr. qu'il me propose, *fait 400 fr...*

Cordialement — Le courrier part *sans stationner.*

P. GAUGUIN.

J'accepte pleinement et intégralement l'engagement ci-dessus fait par Monsieur Georges Daniel de Monfreid, mon ami et mon mandataire en toutes choses.

PAUL GAUGUIN,

Artiste Peintre demeurant à Tahiti.

LXII

Avril 1900

Mon cher Daniel

Les quelques mots que vous m'écrivez datés de Février ne me renseignent pas beaucoup, sinon que vous êtes de plus forcé de vivre hors de Paris. L'affaire R... ! Je vous ai écrit longuement et vous avez ma lettre en ce moment. Si elle ne réussit, je suis de plus en plus dans la mélasse, endetté à nouveau de plus en plus : tout mon espoir en ce moment est là. L'affaire Chaudet, je vous ai écrit aussi à ce sujet : c'est un désastre dont on ne peut espérer aucune bonne solution. Inutile donc de vous parler à nouveau de tout cela.

Dans ma longue lettre au sujet de R... j'ai oublié de vous parler d'une chose et je crois qu'il en est encore temps.

Si R... fait une exposition au moment de l'Exposition Universelle, je voudrais qu'elle

fut faite avec beaucoup de discernement. C'est-à-dire qu'il faudrait exposer, avec les quelques toiles récentes, exposer quelques bonnes toiles anciennes. Entre autre le Iaora na Maria de chez Manzi, une ou deux toiles de chez Degas ; la grande toile « Où allons-nous ». Qu'importe si *cela a déjà été vu*, car à ce moment c'est tout l'Etranger qui est là et qui ne connaît pas mes œuvres. Autre chose, si R... m'envoie couleurs et toiles, bien faire attention à faire *une déclaration très basse*, m'envoyer même une facture à des prix très bas. *Pour la toile*, je crois qu'on peut l'envoyer par transit, car en colis postal les *dimensions sont minimes*. En tous cas, il faut compter que j'aurai à payer ici à l'arrivée 20 % sur le prix déclaré. Voulez-vous aussi au reçu de cette lettre m'envoyer une boîte de punaises en fer anglaises, c'est-à-dire faites du même morceau, (*les plus grandes possible*).

Je reste dans l'attente, car je ne peins plus ; je suis toujours malade, et je n'ai dans cette obligation de vivre aucun encouragement..

Dans votre lettre, un mot. « *Qui sait ? dans peu de temps vous serez peut-être plus tranquille* » me fait croire qu'il y a en vue une bonne petite lueur pour vous. Tant mieux !

Cordialement

P. Gauguin.

Pendant quelques mois je ne sais pas comment, on va organiser les courriers. La peste bubonique est à Sydney ainsi qu'à San-Francisco et ici tout le monde a la frousse. Il est question de fermer le port..

En plus, les vivres *de 1re nécessité ont doublé de prix.*

Ci-inclus une lettre pour Rouart (je ne sais son adresse).

LXIII

Mai 1900

Mon cher Daniel

Ci-inclus une lettre *à remettre à R...*, et la *copie* de ma réponse à Bibesco (à lui remettre aussi) ainsi que sa lettre. A pareille distance

et en cette circonstance on ne saurait trop mettre les points sur les i.

Vous avez bien fait de vendre à Bibesco car j'étais à bout de forces et de crédit. Les 750 fr. et les 300 fr. servent à peine à payer ce que je dois, mais j'espère qu'avec ce que je vous ai envoyé il y aura une petite somme suffisante à me mettre sur pied. Alors les 300 francs de R... tous les mois suffiront largement à me permettre de travailler sans inquiétude. Comme vous le voyez dans ma lettre à Bibesco, je ne veux plus, une fois remis au travail, être obligé de vendre à vil prix sinon à R... J'ai donc tout intérêt à me réserver participation à la hausse. Il faut donc cacher tout ce que vous avez de toiles à moi : ce qui *soi-disant* n'est pas vendable le sera un jour. Dans la lettre de Bibesco, il y a une chose qui me frappe : c'est qu'il m'a demandé une toile à 150 fr. comme si c'était un homme peu fortuné ; que chez vous il a agi de la même façon, et il se trouve qu'il est cependant assez fortuné pour demander de se substituer à R..., lui

amateur tout à fait désintéressé ??? m'offrant 250 fr. de chaque toile. En tous cas il est dès maintenant tout à fait intéressé à pousser à la hausse.

En ce qui concerne les nouvelles toiles que je vous ai envoyées, je ne vois pas trop en quoi R... aurait la priorité sur tel ou tel autre, puisque je vous disais dans ma lettre que ces toiles n'étaient pas à être comprises dans le traité R... *à ce prix*. N'importe comment, tout ce que vous faites est toujours bien ; vous le savez. Dans quelque temps vous allez être surchargé un peu : vous en aurai-je donné du mal !!

J'espère que vous vous portez bien mieux que moi qui n'ai pu toucher un pinceau depuis 6 mois. Espérons que l'homéopathie me remettra.

Bien des choses à Annette,

Tout à vous de cœur

PAUL GAUGUIN.

Si je n'envoie pas directement ces lettres, c'est que je veux que vous soyez au courant

et que personne ne puisse vous dire mensongèrement « Gauguin m'a écrit telle ou telle chose ».

LXIV

Juin 1900

Mon cher Daniel

A la hâte, le vapeur repart et j'ai vos deux lettres en ce moment : obligé de répondre n'importe où à Papééte. Les colis-postaux n'ont pas suivi vos lettres à vous et R... ; impossible d'en parler — R... m'envoie le 2e mois, 300 fr. et l'affaire suit son cours, sans engagement toutefois comme durée de temps ; vous avez eu le bon esprit de dire à R... qu'il était inutile de prendre engagement.

Parfait !!

Dans un temps donné, un an par exemple, nous verrons ce qui a été fait et nous aviserons à modifier : très heureux de ce qui se passe avec Bibesco. Nous saurons en profiter au moment voulu —

Merci toujours de votre dévouement et à la hâte je ferme ma lettre en vous serrant la main de tout cœur,

P GAUGUIN.

Reçu de vous 220 fr. 80.

Ce que je vous ai envoyé comme gravures est pour vous et quelques amis ; d'ailleurs, en possession de tout, vous savez déjà l'usage que je leur destine.

J'écris à R... de vous donner sur votre demande l'argent dont vous avez besoin pour commissions dont je vous charge.

LXV

Août 1900

Mon cher Daniel

Je vous écris un peu à l'avance car maintenant nos courriers nous donnent à peine le temps d'aller à Papéété et de répondre sur le pouce. Le mois dernier je ne vous ai écrit ni à vous ni à R... car je n'avais aucune lettre,

aucun argent, et cependant j'attendais des nouvelles de mes tableaux qui devraient être arrivés déjà depuis 2 mois : ce serait pour moi une catastrophe. J'espère que ce courrier va me rassurer. Je crois qu'avec R... vous n'avez pas fait attention que les courriers par voie de Marseille partent tous les 28 jours et non tous les mois ; du reste, à partir de Novembre, nous allons avoir le courrier par voie d'Amérique, bateau à vapeur, et nos lettres arriveront régulièrement 28 jours après. Informez-vous donc exactement des départs de courriers qui ceux-là partiront je crois tous les 34 jours — A propos de R... j'ai reçu un premier envoi de couleurs mais les tubes sont à peine de moitié de ceux de Lefranc, ce qui fait une grosse différence — Voyez cela ; puis je ne sais si j'ai oublié sur la liste de marquer des tubes de blanc d'argent ; mais il en faut à tout prix. Ceux de Lefranc sont excellents —

Enfin espérons que petit à petit toutes les difficultés s'aplaniront mais ce qui ne va pas du tout c'est ma maladie : Impossible encore

de me remettre au travail ; c'est désolant et je ne fais cependant que me soigner.

Ce mois-ci, j'ai vu un médecin de la marine qui va aux Marquises. Il avait une commission à me faire. Un de vos amis et le sien, Paul Louis, de Béziers, Peintre, lui aurait recommandé de me dire qu'à Béziers il y aurait amateur pour mes tableaux. Un de mes tableaux ferait fureur à Béziers dans une exposition — Naturellement je ne sais ce que cela veut dire et il est probable que vous en savez plus long que moi — Je vous laisse le soin de débrouiller ce mystère et d'agir à votre guise —

*
* *

Du reste, je reçois votre lettre qui éclaircit : comme vous le voyez, les anciennes toiles dont on faisait fi avant viennent à leur heure faire chorus. Certainement que vous pouvez vendre à 1000 fr. ; du reste je vous l'ai dit avant : agissez toujours *sans attendre* mon avis.

Je ne sais ce que sont devenues mes toiles ainsi qu'un paquet de gravures. Certes vous m'en parleriez si vous les aviez reçues. C'est qu'elles sont égarées et comment en retrouver la trace maintenant.

C'est vraiment de la déveine et surtout cette année de l'Exposition Universelle.

Je comptais là-dessus pour me refaire complètement et avoir de l'avance, d'autant plus que d'ici un an je ne sais pas comment j'arriverai à combler les avances faites par R..., ne pouvant sérieusement peindre dans l'état maladif où je suis —

Pour Chaudet à qui j'ai écrit je ne sais quoi, lui dire à nouveau, puisque je lui ai écrit, qu'il m'était impossible de comprendre les comptes de son frère et que j'en faisais mon deuil.

Cordialement tout à vous

PAUL GAUGUIN.

LXVI

Septembre 1900

Mon cher Daniel

Impossible de travailler avec influenza. Toujours pas de nouvelles des tableaux et gravures que je vous ai expédiés. Le mois dernier j'ai écrit à ce Monsieur afin qu'il s'explique. En tous cas, au reçu de ma lettre, écrivez immédiatement à ce Monsieur pour retrouver la trace des colis. Je comptais là-dessus pour faire mon année avec les gravures seulement 2400 fr.

M. ORSINI Georges, à Taillebourg,
Charente-Inférieure.

Chaudet. Impossible de vous dire en ce moment ; il me faudrait faire des recherches. En tous cas je lui ai écrit par l'intermédiaire du cafetier qui me devait, qu'à mon compte Chaudet devait être en retard d'environ 2000 francs mais que je croyais purement à la

négligence et devant un mort, que dire ? C'est donc à son frère vivant à apprécier les choses ! A bientôt, je n'ai pas la tête à moi.

Cordialement,

PAUL GAUGUIN.

R... me demande quel prix je voudrais de la grande toile (Où allons-nous) je lui réponds 1500 fr., pas moins, sinon je voudrais la garder. S'il vous interroge, vous savez donc que lui répondre.

Voilà une toile qui ferait bien chez un de vos amateurs de Béziers ou chez Bibesco.

LXVII

Octobre 1900

Mon cher Daniel

Je vous écris cette fois un peu d'avance à tête reposée, car il est impossible de correspondre de la façon dont nos courriers sont organisés depuis plusieurs mois ; heureuse-

ment que le mois de Novembre changera tout cela : une ligne à vapeur devant nous servir tous les mois et rapidement. Quoi que cela, il faudra encore se presser, car le navire ne restera sur rade que 3 jours. Dans sa dernière lettre R... me demandait quel prix je voulais vendre la grande toile, puis aussi de reprendre à 200 fr. un tableau que Maufra lui offrait pour 150 fr. ; précédemment il me demandait aussi de prendre toujours à 200 fr. quelques toiles qui étaient chez vous. Cela fait supposer que R... *cherche bien* à ramasser le plus possible et à bas compte ; il est donc tout à fait à surveiller : c'est pour vous dire qu'il faut *en dehors* de lui vendre le plus possible, mais à des prix raisonnables de façon à pouvoir dans un an lui tenir la dragée haute.

Autre chose ! j'ai lu un article du Mercure, de Fontainas, qui semble dire qu'on a exposé *Exposition Universelle* soit à la Centenale, soit à la Décennale, un tableau de moi. Voilà une drôle de façon de procéder à l'insu des peintres ; ainsi donc on va me juger sur quoi ? Je

me le demande : un tableau ancien choisi par un Roger Marx quelconque, bien anodin et par conséquent peu significatif. Enfin il faut se résigner, d'autant plus qu'il y a des imbéciles qui se figurent que c'est un honneur qu'on vous fait. Z... par exemple en ce cas deviendrait fou. Triste humanité. Si *vous y pensez renseignez-moi à ce sujet.*

A propos de Béziers, ne pourriez-vous pas confier à Calmel deux ou trois toiles pour être vues là-bas avec des prix bien établis ?

Pour Chaudet, il m'est difficile d'établir un compte, car j'avais confiance en lui et je n'ai pas conservé ses lettres. Une lettre de Bauchy le cafetier, écrite après la mort de Chaudet, me faisait savoir qu'il était étonné de ma lettre à Chaudet, (lettre que le frère connaît), où je réclamais de Bauchy 750 fr. restant dus sur sa dette, attendu qu'il avait payé depuis longtemps et qu'en outre il lui avait acheté d'autres tableaux de moi — Toutes choses que j'ignorais ; en outre, d'après Chaudet, il avait vendu 150 fr. un tableau

de Bretagne et 200 fr. un grand panneau sculpté et devait m'envoyer la somme le mois suivant.

Comme vous voyez, cela fait supposer chez Chaudet un grand désordre et, ne s'attendant pas à mourir, il comptait probablement un jour ou l'autre me verser ce qu'il me devait. Quant à ce qui est des tableaux et sculptures, quelques Van Gogh, tout ce qui était *chez Lévy* qui en a reçu avec la nomenclature, était à moi. Seul un tableau de Tahiti, Noa-Noa, appartenait à Chaudet, plus un grand paysage repris à Séguin ainsi que deux ou trois dessins, plus une nature morte achetée à la maîtresse de Séguin. Il serait à examiner aussi quels sont les *tableaux que Chaudet* aurait confiés à R... qui, lui, doit en avoir traces sur ses livres ; mais c'est beaucoup de peine pour vous : cela vaut cependant la peine de s'en occuper car en somme Chaudet *avait tout* mon atelier. Je crois que le frère, par la mère, est à son aise et qu'il peut payer *largement* : en tous cas mes tableaux et sculptures doivent être sauvegardés.

A propos de sculptures, je voudrais bien que l'œuvre très minime en somme ne soit pas disséminée et n'aille chez des gens qui ne l'aimeraient pas ; et cela *me ferait grand plaisir* si vous vouliez accepter (ce qui n'est pas un cadeau mais un gage d'amitié) toute la sculpture en bois de Tahiti. La grande figure de céramique qui n'a pas trouvé amateur, tandis que des vilains pots de Delaherche se vendent très cher et vont dans les musées : je voudrais l'avoir pour la mettre sur ma tombe à Tahiti, et avant cela faire l'ornement de mon jardin. C'est pour vous dire que je voudrais que vous me *l'envoyiez bien emballée aussitôt que vous aurez une vente quelconque pour payer les frais d'envoi et d'emballage.* Ma petite propriété sera alors au complet. Dire tout de même que la grande misère aidant j'ai été forcé de faire là une économie de 5 à 6.000 francs, et dont je jouis pleinement. Que la santé me revienne et tout marchera bien : il va me falloir un sérieux entraînement pour me remettre à la peinture. Ce que R... m'a envoyé

comme couleurs et puis rien, c'est à peu près la même chose, surtout s'il faut de la peinture corsée ; dites-le lui car les tubes que j'avais demandés devaient être du format Lefranc. J'ai essayé la toile qui m'a été envoyée ; c'est pour moi presque déroutant, habitué comme je l'étais aux toiles absorbantes. J'en étais maître tout-à-fait et bien des fraîcheurs de couleurs étaient dues à cela. Enfin il faut se résigner et apprendre à nouveau tout un métier. En tout cas, envoyez-moi *colle de peau*, je verrai si j'arrive à faire solide, car je crois que c'est la colle forte qui est cause de tout le mal.

Ce mois-ci aucune lettre de vous : par contre, de R... encore un de ses tours. Il prétexte qu'il vous attend pour vous donner argent pour commissions et que le mois prochain il enverra le reste avec les 300 fr. du mois prochain. Ce qui me met encore ce mois dans de cruels embarras puisque j'ai toujours des arrangements en suspens pour l'arriéré. Le sacré animal ! Dites-lui *bien ce qu'il en est.*

Autre chose : il me dit que le frère de Chaudet veut m'envoyer 400 fr. qu'il a découverts dans les notes de son frère devoir m'être envoyés. Mais il veut auparavant un reçu de moi en règle qui lui donne quittance du tout. Voyez donc cela et puis, qu'on n'en parle plus, car cela devient rasant — C'est toujours cela de rattrapé. Ci-inclus un reçu que vous remplirez au dernier moment. C'est, il paraît, un monsieur très formaliste, en tous cas il doit bien se douter d'après ma lettre au Cafetier qu'il m'est dû beaucoup plus ; mais qu'importe !!

A la hâte je remets ma lettre au courrier qui va partir —

Bien à vous.

PAUL GAUGUIN.

Reçu de Monsieur Chaudet pour règlement de compte avec son frère décédé,
la somme de .....

Tahiti

PAUL GAUGUIN.

LXVIII

Novembre 1900

Mon cher Daniel

Cette lettre-ci va vous arriver juste dans un mois car nous avons maintenant un courrier à vapeur pour S. Francisco ; cela facilitera nos correspondances. Mais cela durera-t-il ?

Votre lettre me parle d'une chose importante à propos de laquelle je vous ai écrit dernièrement c'est-à-dire de l'envoi de toiles et gravures qui sont parties de Tahiti *fin février*. C'est pour moi un désastre car depuis 8 mois je n'ai pu me mettre sérieusement à la peinture. Ma foi, R... attendra, d'autant plus que R... a des retards considérables, ainsi voilà 3 courriers que je n'ai rien reçu, ce qui me met dans un état de surexcitation extrême, puis m'empêche considérablement d'être à jour. Je voudrais entrer à l'hôpital mais c'est une dépense extra de 300 fr. et jusqu'à présent

je n'ai pu arriver à les économiser — j'ai comme dû regret de ne pas avoir traité avec Bibesco. Espérons qu'avec vos richards de Béziers vous allez pouvoir faire une ou deux grosses affaires.

Vous parlez d'une toile jeune fille à carreaux bleus : je ne sais vraiment pas ce que c'est, à moins que ce ne soit une toile de Tahiti : en tous cas vous n'avez pas besoin de me demander de la considérer comme à vous. Je vous recommande bien d'entretenir des relations avec Bibesco car d'un moment à l'autre je me débarrasserai de R... s'il continue à me jouer des tours.

Novembre 1900

Ce même mois je reçois le courrier écrit en Octobre 1900. Enfin mes toiles sont arrivées ; je ne comprends pas qu'Orsini se soit trompé d'adresse puisque je l'avais inscrite sur la caisse ; aussi R... a le toupet de m'envoyer 200 fr. *pensant* m'envoyer 400 fr. le mois prochain, ce qui fait qu'au mois pro-

chain il *sera débiteur* de 600 fr. Vous comprenez bien que je ne puis travailler dans ces conditions là.

Je vous prierai alors de vous remettre d'accord avec Bibesco. Si Bibesco accepte, *dès son premier envoi* de 300 fr. vous *remercierez de ma part R...* ; il y a encore à Paris suffisamment de toiles pour le payer — je vais lui écrire une lettre dans ce sens...

Tout à vous

PAUL GAUGUIN.

LXIX

Décembre 1900

Mon cher Daniel,

Votre départ subit de Paris est en effet de la guigne car c'est justement en ce moment qu'on fait les affaires à Paris — Je vous dirai que sur certains point votre lettre écrite à la hâte est incompréhensible. Ainsi vous me dites que vous avez vendu à Mr M... 1200 fr. de

peintures (2 toiles), et que cet argent va me permettre de me soigner : (en effet ! je suis à bout de souffrances sans pouvoir travailler et chaque mois j'attends que je puisse me payer un mois d'hôpital). Je ne vois pas trace de ces 1200 fr. Est-ce vous ou Mr M... qui me les enverra ? Cette vente est-elle conditionnelle ? Pourquoi ? puisque je vous ai dit *qu'il fallait toujours traiter de suite :* il y a si loin entre une lettre et une réponse — D'un autre côté R... me flanche constamment ; ainsi il vous dit qu'il m'envoie 700 fr. et que ça fait le compte : il m'envoie 400 fr. et fait semblant de m'avoir envoyé 300 fr. quelques jours auparavant. Il ment car si son envoi de 300 fr. était égaré, le Crédit Lyonnais qui avise toujours en même temps et qui n'a pas avisé *serait aussi* égaré. En outre ça ne ferait pas le compte, il manquerait encore 300 fr. ; ce n'est pas 700 fr. mais 1000 fr. qu'il me devait. Vous comprenez le désordre que ça apporte dans mes affaires et quelle triste opinion cela donne à mes créanciers !

Avec les toiles, il y avait un paquet de gravures ; je vous ai écrit autrefois le prix que j'en voulais et en outre il devait y avoir aussi un double de ces prix avec les gravures. Vous ne m'en parlez pas —

Autre chose que vous devez vous rappeler, c'est que mon envoi de toiles date de Février et que je vous avais dit qu'elles ne faisaient pas du tout partie de mon contrat avec R..., que vous, vous pouviez vendre à client, à Portier sans vous occuper de R...

J'écris à Mr M... une lettre, mais très vague ne sachant pas du tout s'il a acheté et si c'est lui ou vous qui devez m'envoyer les 1200 fr. En tous cas vous avez bien travaillé de ce côté et je crois qu'il y a dans l'avenir un bon coin chez M... Oui certes, R... veut faire un coup sur moi et c'est pour cela que je voudrais tant être en avance au lieu d'être en retard afin de pouvoir lui serrer la vis comme il faut, surtout ayant Bibesco derrière — Quel dommage ! que vous n'ayez pas le temps de voir ce Bibesco et surveiller de près R... Ainsi

il me demande le prix de mon grand tableau, je lui réponds 2000 fr. ; il va aussitôt voir clients et en trouve 10.000. Naturellement il m'écrit qu'il accepte mon prix de 2.000 fr. et me vole sans aucun doute. Pour faire une affaire à forfait où on a des risques il faut au moins *acheter et payer* avant la revente, ou alors travailler à la Commission.

Vous me dite que R... prendra mes toiles à 250 fr. Il ne m'en parle pas, aussi je fais le mort, mais cela *prouve* une fois de plus combien il est intéressé à avoir de mes toiles et combien à un moment donné il sera facile de les faire monter. Ah ! si j'avais de l'avance ! je lui écrirais immédiatement, — avec d'autant plus de désinvolture qu'il ne tient pas ses conventions avec ses retards : « Monsieur, vous m'avez fait tant d'avances, les voilà — notre contrat cesse ». Du reste, le mois dernier, je vous ai écrit de voir Bibesco : je maintiens encore, car on n'aurait qu'à gagner. — Mon Dieu que cela doit vous ennuyer de causer autant d'intérêts au lieu de parler art ;

mais comment faire à ma place à pareille distance de France. Espérons que d'ici peu votre situation va changer en mieux, et que vous pourrez encore venir quelquefois à Paris.

Bien des choses à Annette,

et tout à vous de cœur.

PAUL GAUGUIN.

Vous avez oublié les notes de ce que R... vous avait prié de me communiquer !! lui aussi, alors je ne sais rien.

A la dernière heure, (*stupidité de la poste*) elle me remet une lettre de Mr M... avec 1200 francs, lettre très aimable ; tout se comprend. Quel dommage que les amis de Mr M... aillent chez R... au lieu de chez vous, cela vaudrait mieux pour les prix ! un juge de paix de Béziers qui est à Tahiti me dit que Mr M... a 30 millions !!!

Je vais à l'hôpital (*12 fr. par jour*).

LXX

Janvier 1901

Mon cher Daniel

Je reçois votre lettre à l'hôpital où je suis là à souffrir de mon eczéma aux pieds, de l'influenza et finalement dépenser les 300 fr. que m'envoie R... quand il les envoie. Car cet animal qui me doit déjà deux mois a le chic pour éluder la question et vous mentir avec adresse.

Quelle guigne en effet que vous ne puissiez être à Paris juste pendant la saison où on fait des affaires. A l'impossible nul n'est tenu.

Que me parlez-vous de prix pour le musée de Béziers : comme je vous l'ai dit, vous avez toute latitude ; je connais bien en effet le tableau dont vous parlez et je crois que c'est un de mes meilleurs, bien dans mon tempérament.

Quant à la statue céramique, il vaudrait mieux en effet la vendre que de l'envoyer. Le

prix de 2000 fr. n'a rien d'excessif. Du reste, Mr M... est, je crois, connaisseur dans la céramique. Cet atroce Delaherche qui est fourré partout et qui a tué *l'art* dans la céramique vend ses vases gréco-japonais autrement cher et certes, sans compter l'œuvre sculpturale, la céramique Chaplet vaut mieux que Delaherche.

Excusez si cette fois j'écourte ma lettre mais je ne sais plus où j'ai la tête avec cinq jours de diète absolue pour faire tomber la fièvre.

Bien à vous,

PAUL GAUGUIN.

LXXI

25 Février 1901

Mon cher Daniel

Je n'ai rien reçu de vous ce mois-ci et je me dis que vous devez être bien occupé avec votre mère.

Vos deux dernières lettres respirent un tas de bonnes espérances du côté Béziers : sorti

ce mois-ci de l'hôpital sinon guéri, un peu soulagé, je me suis occupé de chercher du bois pour sculpter, et ce n'est pas chose facile à Tahiti ; car s'ils poussent facilement, les arbres ne sont pas comme chez nous mis en exploitation : Enfin j'ai trouvé un panneau en deux morceaux de un mètre le tout, et 4 centimètres d'épaisseur, ce qui m'oblige à peu de relief ; par conséquent à faire des figures un peu petites. N'importe, j'espère faire quelque chose qui plaira à Mr M... si toutefois il n'est pas trop effrayé de mes bizarreries. Vous pouvez donc lui annoncer d'ores et déjà que je travaille pour lui afin qu'il ne soit pas trop surpris, sans toutefois que cela constitue un engagement de sa part.

R... m'a envoyé le solde de ce qu'il me devait et était en retard ; il me *paraît maintenant* tout à fait avoir peur de ce que je le lâche, ce qui prouve qu'il *est très intéressé* dans cette affaire. Comme toujours il ne donne pas beaucoup d'explications ; ainsi, il me dit avoir reçu 10 toiles de vous et qu'il en est

très satisfait, mais il ne me dit pas s'il les a *portées à mon crédit* et à quel prix, 200 fr. ou bien 250 fr., qu'il déclare devoir me payer *désormais*. Sans en avoir l'air, approfondissez la question.

Ceci dit, je vais vous *ennuyer* avec commissions. *Quand* vous aurez un peu d'argent d'une vente quelconque : Je voudrais avoir une *mandoline espagnole* solide, c'est-à-dire dont la colle résiste à la chaleur humide, avec *une bonne fourniture* de cordes, puis *l'essentiel, l'accord* que je ne connais pas et qui est différent de celui de la mandoline italienne. L'ami Maillol vous renseignera là-dessus si toutefois vous ne le savez pas ; ce qui m'étonnerait car vous savez tous ces trucs-là ; et puis encore bien des choses..... Ah ! mon cher Daniel, je dois vous bassiner avec toutes mes affaires !!

Pendant que j'y pense, avez-vous bien renseigné R... sur l'entretien à la cire de mes toiles ; car j'ai toujours peur qu'il ne les abîme

avec ce sale vernis dont raffolent les marchands de tableaux, et qui est si commun.

Bonnes choses à Annette,

et tout à vous de cœur.

PAUL GAUGUIN.

LXXII

Avril 1901

Mon cher Daniel

Je vous écris en ce moment bien incommodé par l'influenza, épidémie qui sévit à Tahiti depuis plusieurs mois, et fait beaucoup de ravages parmi nous. Quand donc pourrai-je me mettre au travail sérieusement !

Autre chose, et qui est encore plus terrible : la peste bubonique, signalée souvent à tort à San-Francisco, nous oblige à mettre les navires en quarantaine et les marchandises ont presque triplé, ce qui rend la vie ici plus chère qu'à Paris — Il est à prévoir que cela ira ainsi en augmentant. Pour parer le coup, je ramasse

tout ce que j'ai d'énergie et malgré tout l'amour que j'ai pour mon installation je vais chercher à liquider, bazarder tout, sans trop de perte. J'irai alors m'installer dans une île des Marquises où la vie est très facile et très bon marché. Ce sera une perte de temps, mais au fond ce sera très sage ; la combinaison R... suffira largement aux dépenses et je trouverai là des éléments tout à fait nouveaux pour la peinture. D'ici là, écrivez-moi comme par le passé et je vous préviendrai quand il en sera temps quelques courriers d'avance de ce qu'il y aura à faire. En tous cas, faites le plus possible des affaires avec Béziers afin que je puisse arriver à avoir toujours de l'avance. Autre chose : comme je suis très en retard avec R... ne craignez pas, s'il manifeste quelques craintes, de lui céder des anciennes toiles parmi celles qui *ne sont pas en réserve* pour l'avenir, et que vous ne faites voir qu'aux clients *sérieux*. Au reçu de ma lettre écrivez donc à R... qu'il m'envoie de la bonne toile non préparée (avec de la bonne colle de peau)

car avec de la toile absorbante que je prépare moi-même, je travaille beaucoup mieux, beaucoup plus vite et j'use moins de couleurs.

Nos courriers vont maintenant beaucoup plus vite mais j'ai bien peur que cela ne dure pas longtemps, car la Cie qui nous sert ne se trouve pas en bénéfices et lâchera probablement.

Comme toujours tout à vous de cœur,

PAUL GAUGUIN.

LXXIII

Juin 1901

Mon cher Daniel

Le courrier dernier partant d'une façon inattendue, je n'ai que quelques minutes pour vous écrire quelques mots inintelligibles et j'avais cependant beaucoup de choses importantes à vous dire. Je pars le mois prochain pour m'installer aux Marquises avec de grandes difficultés. Qu'importe, je pars quand même. J'avais vendu ma propriété 5000 fr. ; avec cela, je payais la Caisse Agricole pour

l'hypothèque 800 fr., et j'avais des économies pour m'installer là-bas, — mais voilà une chose à laquelle je n'avais pas pensé : la loi stupide ne permet pas de disposer *des biens de la communauté sans l'autorisation de la femme.* Vous comprenez ma fureur : obligé d'emprunter... Si encore (c'est la guigne) Mr M... avait acheté la statue. Veuillez donc aussitôt cette lettre demander à Z... l'adresse de ma femme et vous lui écrirez une lettre dans le genre de celle ci-inclus (*). De plus

(*) Madame,

Votre mari qui, depuis son arrivée à Paris a contracté une maladie eczéma à son pied cassé, est, de l'avis des médecins, forcé de rentrer en France s'il veut guérir. Après avoir acheté un petit terrain et construit lui-même sa petite case, il se trouve propriétaire d'une valeur insignifiante mais cependant suffisante pour payer une partie de son voyage. Malheureusement la loi française exige pour la vente de cette petite propriété *faisant partie des biens de la communauté* votre autorisation signée (signature légalisée). Or, tous les biens de la communauté sont entre vos mains sauf celui-là, et je ne doute pas un seul instant que vous y mettiez aucune entrave.

Veuillez donc immédiatement (pour que je puisse

vous avez des amis au courant de ces questions de droit, vous les consulterez et enverrez un modèle de procuration que ma femme devra vous renvoyer aussitôt. Vous enverrez cette procuration ici même à Tahiti à *Monsieur Fortuné Teissier* (Tahiti) et vous m'enverrez l'avis à moi, M. Gauguin *à la Dominique, Groupe des Marquises*, Etablissements Français de l'Océanie. Désormais vous m'écrirez à cette adresse. Quant aux colis postaux, vous les enverrez avec le connaissement à la Société Commerciale pour remettre à M. Gauguin. Quant à l'argent, vous me l'enverrez à moi, à mon adresse, par une traite sur la Société Commerciale que vous prendrez à (Mrs Scharf et Kayser,) Ferdinandstrasse, 30, Hamburg.

D'ailleurs, R... qui est très au courant de tous ces trucs vous renseignera — Autre

répondre à votre mari par le courrier), m'envoyer cette procuration signée dont modèle —

(Bien faire la procuration dans un sens général afin qu'elle puisse me servir à l'avenir pour ma nouvelle propriété aux Marquises *si je voulais vendre.)*

chose : j'ai écrit à R... qu'il était inutile de traiter une affaire en me le demandant, car notre correspondance *aller et retour* sera en moyenne de 5 à 6 mois d'écart. Vous avez donc ordre d'agir de votre propre initiative, et j'ai écrit à R... que vous étiez pour mes affaires *comme moi-même.*

Si ma femme se refusait à signer cette procuration, voyez s'il n'y a pas moyen de l'y contraindre, attendu que tous les biens de la communauté sont entre ses mains (cependant acquis par moi).

Je suis marié sous le régime de la communauté pur et simple sans contrat.

Je vous envoie dans cette lettre *le double* du connaissement que j'ai envoyé à M... pour retirer à Marseille le bois sculpté. Dieu veuille qu'il l'achète, car avec toutes ces difficultés et mon installation aux Marquises j'ai plus que jamais besoin d'argent : Il est vrai que je le retrouverai dans la suite, car aux Marquises la vie est plus de moitié meilleur marché et en outre si il faut mettre à la cape

un bout de temps, on peut vivre de chasse et de quelques légumes que j'aurai le soin de faire pousser. Puisque je parle jardin, tâchez donc de me trouver des graines de différentes gourdes ; il en pousse beaucoup dans le midi.

Si tout cela s'arrange d'ici un an et que j'aie quelques billets de mille devant moi, j'aviserai à faire augmenter par R... le prix de mes toiles ou sinon il pourra se fouiller.

Je crois qu'aux Marquises, avec la facilité qu'on a pour avoir des modèles, (chose qui devient de plus en plus difficile à Tahiti), et avec des paysages alors à découvert — bref des éléments tout à fait nouveaux et plus sauvages, je vais faire de belles choses. Ici mon imagination commençait à se refroidir, puis aussi le public à trop s'habituer à Tahiti. Le monde est si bête que lorsqu'on lui fera voir des toiles contenant des éléments nouveaux et *terribles*, Tahiti deviendra compréhensible et charmant. Mes toiles de Bretagne sont devenues de l'eau de rose à cause de Tahiti ; Tahiti deviendra de l'eau de Cologne à cause des Marquises.

Quant à la clientèle Degas, par exemple, il se peut aussi que *pour compléter la collection on achète* des Marquises. Peut-être ai-je tort ; nous le verrons.

Dans votre lettre du mois dernier, vous me parlez d'une exposition à Béziers ; ce doit être je pense une exposition comme on en fait dans toutes les provinces. Il y a des peintres qui ne vivent que de la Province et je crois que pour moi cela vaut mieux que toutes ces Expositions à l'étranger : Bruxelles — Norvège... où je sers de tête de Turc à la critique ; puis alors un tas de peintres étrangers s'en servent pour se créer une originalité : il font du Gauguin, mais mieux. A propos de Norvège, ce maquereau de J... L... avait emprunté pour la Suède, d'abord, puis pour la Norvège, des toiles. *Voyez donc* si ces toiles sont revenues au logis chez W... car avec ce gaillard-là on doit s'attendre à tout ; encore pis que N... qui au moins (celui-là) a du talent. Mon Dieu, comme je vous surcharge d'affaires !

Pour Chaudet, il n'y a rien à faire ; c'est

2000 fr. de fichus et dont j'ai pris mon parti. — En pareil cas que dire et que faire ? — Rien —

Ce que j'ai été trompé dans mon existence !!!

Peut-être, à cette exposition de Béziers, la ville achètera quelque chose de moi si M... pousse à la roue. Ce serait dans l'avenir un grand appui pour la vente à la clientèle particulière. Ce que c'est que le hasard ! Un tableau qu'on avait brisé comme mauvais, donné à votre ami le dentiste, — celui-ci quittant Marseille pour habiter Béziers, et cela a suffi pour décrocher une clientèle, allez donc faire des calculs après cela ! *Si*. Toutefois, le calcul est qu'il faut s'occuper de faire des bons tableaux et alors tôt ou tard cela marche —

La critique passe — l'œuvre bonne reste. — Tout est là. Malheureusement, de l'œuvre bonne, nous n'en avons que le pressentiment, c'est le temps qui l'affirme et remet tout en place.

En outre de votre noble caractère qui vous

fait apprécier par les gens de valeur (non la foule), vous avez du talent, si j'en crois votre exposition aux indépendants lors de mon passage à Paris ; et je crois qu'à Béziers vous aussi vous devez avoir trouvé, sinon au présent, un grand appui dans l'avenir. Je serais bien heureux si dans vos lettres vous m'en touchiez quelques mots et si je savais qu'enfin vous avez pris en ce monde la place que vous méritez par vous-même et non par toutes ces basses intrigues mises en usage par les peintres modernes. A l'occasion, en échange de mes sculptures en bois que *je tiens* à savoir chez vous, si vous pouviez m'envoyer une petite toile de vous, comme votre portrait par exemple, je serais bien heureux de l'installer dans ma petite chambre aux Marquises. Vous me l'enverrez *par la poste*, roulée simplement. Je lui ferais un joli petit cadre sculpté —

Bien des choses à tout votre monde.

Toujours tout à vous de cœur,

PAUL GAUGUIN.

LXXIV

Juillet 1901

Mon cher Daniel

J'ai reçu votre lettre du 6 Mai par raccroc d'un navire voilier. Excellente lettre qui promettait pour le mois suivant, et j'avais tout préparé pour mon départ aux Marquises, malheureusement ni de R... ni de vous aucune lettre. Naturellement je reste en panne jusqu'au courrier suivant.

Vous avez tort de vous inquiéter des toiles que vous vendez au dehors de R... — 1° Je n'ai pas fait de contrat avec lui pour tout, lui *fixant* un maximum de 25 toiles.

2° les toiles que vous avez sont faites et *expédiées* avant le contrat. Elles sont arrivées en retard, il est vrai, mais de fait il n'y a pas droit. Et à ce sujet, beaucoup de toiles anciennes *connues* alors de lui sont encore

à vendre et je voudrais bien qu'il se couvre de ses avances avec celles-là car depuis un an *je n'ai pu travailler.*

Autre chose — j'ai reçu une lettre de Ch. Morice qui me dit qu'il a grand espoir de me faire acheter par un *groupe* mon *grand* tableau, et l'offrir au Luxembourg. Ceci est très important *si* ça réussit. Je lui donne alors quelques noms comme M... et Bibesco ; vous pourriez appuyer la chose. Si la chose réussit, cela donnerait d'ici un an une grande facilité pour la vente et amènerait tout une clientèle. — Si vous voyez Meilheurat, peut-être marcherait-il pour sa cote-part. Morice dans les noms des adhérents cite O. Redon. Aurait-il hérité ? car Redon était loin d'être riche.

Il faudrait voir aussi R... au cas où celui-ci prétexterait posséder le tableau ; ce qui serait *tout-à-fait faux.*

Bien à vous de cœur.

PAUL GAUGUIN.

LXXV

Août 1901

Mon cher Daniel

Déjà à l'avance j'écris cette lettre car aussitôt le courrier arrivé, je pars pour les Marquises. Enfin ! et cela n'a pas été sans peine. Quelle vilaine fumisterie que vos lois : pour la première fois que j'y fourre le nez j'y découvre le tout à contre du bon sens et surtout fait en vue de favoriser le bluff contre les honnêtes gens. Heureusement que je suis tenace et qu'à force de chercher, questionner, etc... j'ai découvert ceci que le droit de première hypothèque de la femme sur les biens de la communauté est plus que contestable, et en outre qu'on peut l'annuler par une chose monstrueuse, c'est-à-dire en se faisant afficher au bureau des hypothèques. Ainsi donc, un mois après, si personne ne s'est présenté pour réclamer son inscription, votre propriété se

trouve purgée de ce droit d'hypothèque. En *admettant* que la femme soit tout-à-fait dans son droit, elle se trouve rasée pour ne pas avoir fait le nécessaire. Comment voulez-vous qu'elle puisse le faire puisque durant ce mois elle est ignorante de la chose et dans l'impossibilité complète de se défendre. *Voilà* comment je suis arrivé à vendre ma propriété 4500 fr., et de ce fait régler mes affaires ici, avoir de l'argent pour m'installer convenablement aux Marquises.

Vous allez dire que plus j'ai d'argent plus je veux en avoir, mais je voudrais qu'en ce *moment vous vendiez le plus possible.* Et voici pourquoi. Aussitôt que j'aurai *devant moi un ou deux ans de vie assurée*, je cesserai avec R... non pas brusquement, mais convenablement. Il se décidera alors à prendre, de peur d'en manquer, tous les anciens tableaux dont il a fait fi : puis s'il en veut à nouveau, il les paiera un prix convenable, 500 fr. *au moins*. Tout en restant dans la plus stricte bonne foi, je n'ai pas l'intention de me faire

exploiter par un Monsieur qui m'a laissé longtemps dans la misère pour arriver à avoir à vil prix mes tableaux, (coup prémédité depuis longtemps car il ramassait à Bernard ou autres tout ce qu'il pouvait trouver — Tout cela du reste le poussera à faire la hausse et vous facilitera la vente de la réserve ; d'ailleurs, il a déjà en mains de quoi faire de beaux bénéfices *s'il n'en a pas déjà faits* avec Rouart et Cie ; ce qui expliquerait ce que m'avait écrit Maurice Denis qui est très au courant de ce qui se passe chez les Rouart, — ayant été camarade de collège avec les fils.

Vous me comprenez n'est-ce pas ?

Un de ces jours, à la prochaine vente que vous ferez, vous prendrez 150 à 200 fr. pour faire encadrer convenablement quelques spécimens des gravures sur bois que vous retirerez de chez R... Celui-ci (selon son habitude) voit la clientèle et quand il est sûr de la vente il arrête la marchandise à un prix très inférieur.

Alors ces quelques spécimens encadrés,

soit seuls, soit deux par deux, vous les mettez tranquillement chez vous en vue et quelques-uns chez votre ami à Béziers. Ceux-là vous appartiennent et quand quelqu'un en désire vous avez le lot pour en vendre. Chaque planche a été tirée à *30* exemplaires seulement et le tirage *est numéroté*. C'est justement parce que cette gravure retourne aux temps primitifs de la gravure qu'elle est intéressante, la gravure sur bois comme l'illustration étant de plus en plus comme la photogravure, écœurante — Un dessin de Degas à côté d'un modèle de dessin par hachures !!! Je suis sûr que dans un temps donné mes gravures sur bois si différentes de tout ce qui se fait en gravure auront de la valeur.

Surveillez bien l'affaire du grand tableau.

Veuillez m'envoyer poudre d'or comme autrefois or jaune, *or vert*, or rouge.

et deux bons couteaux à palette.

Ce sacré R... ne m'envoie toujours pas de la toile et j'en ai *tout-à-fait besoin* avec de la colle Totin.

Le courrier vient d'arriver — Toujours les contre-temps (la mévente des vins à Béziers) : je le savais du reste par un juge ici qui a des vignes. N'importe ; tout depuis un an marche assez bien et d'un côté auquel vous ne pensiez guère : *Béziers* — Je suis sûr que vous avez dû faire un beau portrait de Madame M... ; n'y aurait-il pas moyen d'en avoir une photographie — M... est donc peintre que je vois son nom figurer sur le catalogue ? Pourquoi vous effacez-vous toujours ; il serait grand temps que votre art apporte de l'amélioration dans votre situation pécuniaire. Ce n'est pas du mercantilisme mais justice. Merci à Calmel particulièrement du mot à Bernard. M. Fabre, je le connais : c'est un admirateur, mais je crois bien *platonique*. A propos de Redon ce que vous me dites me fait de la peine, (lui *Sénile !*) mais il est encore jeune relativement. N'y aurait-il pas plutôt cette mauvaise influence sur certains caractères de l'admiration de gens imbéciles ne connaissant pas l'art — On lui a dit qu'il était un

grand coloriste et cela a suffi, *lui* qui n'a jamais pu la comprendre. N'y aurait-il pas aussi un grand épuisement de l'imagination lancée à fond de train dans une *note unique*. J'ai toujours dit, (sinon dit) pensé que la poésie littéraire du peintre était spéciale et non l'illustration ou la traduction, par des formes, des écrits : il y a en somme en peinture plus à chercher la suggestion que la description, comme le fait d'ailleurs la musique. On me reproche quelquefois d'être incompréhensible parce que justement on cherche dans mes tableaux un côté explicatif tandis qu'il n'y en a pas. A ce sujet on pourrait bavarder longuement sans arriver à rien de positif ; ma foi tant mieux, la critique dit des bêtises et nous nous en réjouissons si nous avons le sentiment légitime de notre supériorité — la satisfaction du devoir accompli — Tas d'imbéciles qui veulent *analyser nos jouissances* — A moins qu'ils se figurent que nous sommes obligés de les faire jouir.

Je vous *recommande* bien *de ne* jamais

recommander vos lettres car aux Marquises il me faudait faire à cheval des courses énormes pour entrer en possession de la lettre et avec beaucoup de retard — Il n'y a aucune crainte si vous envoyez de l'argent par le moyen que je vous ai indiqué.

La Société Commerciale (maison allemande) a des magasins aux Marquises ; son centre est à Tahiti. Elle sera *de son côté* avisée de l'argent qu'elle aura à me payer et je trouverai là *tous* les objets qu'il faut à un Européen aussi bien qu'à Tahiti. N'ayez crainte, je ne vais *pas là au* hasard ; et à tous les points de vue je serai beaucoup mieux (sauf la correspondance qui arrivera plus longuement.) Mais aujourd'hui cela n'a pas les mêmes conséquences qu'autrefois, surtout si vous m'avez bien compris, c'est-à-dire que vous agissez en toute *liberté sans me consulter* ; votre intelligence et votre noble cœur me sont un sûr garant que les affaires seront faites aussi bien que par moi-même — Sapristi ! Depuis 18 mois vous avez rudement travaillé

et je serais bien difficile de me plaindre — Quand est-ce que nous pourrons ne plus parler que d'une chose, que d'Art.

Bien des choses aux amis, à Annette

et toujours t à vous de cœur.

PAUL GAUGUIN.

LXXVI

La Dominique (Hiva-Oa) Iles Marquises

Novembre 1901

Mon cher Daniel

Si je ne vous ai pas écrit le mois dernier, c'est que tout d'abord je n'avais aucune nouvelle de vous et j'en ai profité pour ne pas écrire, ce qui m'était assez difficile étant en plein travail de construction et d'aménagement. Tout l'arrangement de mon ancienne propriété y a passé, mais aussi j'ai tout ce qu'un artiste modeste peut rêver.

Un vaste atelier avec un petit coin pour coucher ; tout sous la main, rangé sur des étagères ; le tout surélevé de deux mètres ; où on mange, fait de la menuiserie et de la cuisine. Un hamac pour faire la sieste à l'abri du soleil, et rafraîchi par la brise de mer qui arrive à 300 mètres plus loin tamisée par les cocotiers. Non sans peine j'ai obtenu de la mission un demi-hectare au prix de 700 fr. : C'est cher, mais il n'y avait que cela et ici la mission *possède tout*.

A part cet inconvénient des prêtres, je suis en plein centre du village et cependant on ne devinerait pas ma maison tellement elle est bien entourée d'arbres. Ne vous effrayez pas quant aux provisions ; j'ai pour voisin un Américain, charmant garçon, qui a un *magasin* très bien fourni et je peux avoir tout ce qui m'est nécessaire. Je suis de plus en plus heureux de ma détermination et je vous assure qu'au point de vue de la peinture, c'est *Admirable*. Des modèles !! une merveille, et j'ai déjà commencé à travailler, mais je n'ai

plus de toile et j'attends avec impatience les fournitures que R... m'a promises *depuis un an, toiles et couleurs, Blanc.*

Je vous écris tout ceci d'avance pour ne pas être pris au dépourvu au moment de l'arrivée du courrier que j'attends avec impatience, votre silence du mois dernier me faisant prévoir que du côté de Béziers toutes nos espérances n'ont abouti à rien ; mais la guigne c'est la guigne n'est-ce pas ? Nous allons, après ce courrier, rester deux mois sans courrier ; le bateau allant se faire réparer ; vous voyez d'ici là le nez que je vais faire pendant ce temps si je suis comme argent juste tous les mois — Je ne m'en inquiète pas car je suis à partir de maintenant sans un centime d'arriéré, ma propriété de Tahiti ayant tout soldé, et j'en suis fier. Z... qui disait que j'étais imprévoyant : j'aurais voulu le voir à ma place. Après la situation terrible que j'ai vue ces dernières années, est-ce que ce n'est pas un vrai tour de force d'avoir tout surmonté et réalisé 4.500 fr. d'écono-

mies ? Et à l'heure qu'il est, (surtout si ma santé revient comme elle en a l'air), il me faudrait tant soit peu d'avance pour être tout-à-fait fort dans ma petite forteresse des Marquises.

Je reçois vos deux lettres de Septembre, ainsi que lettre de R... On dirait que c'est la guigne. Vous avez bien fait de laisser à 1500 francs la sculpture ; malheureusement l'argent *n'arrivera* que dans 3 mois attendu que nous allons rester sans courrier 3 mois pour réparation. Comme un fait exprès, R... me dit qu'il s'aperçoit trop tard que le courrier va partir, c'est-à-dire que l'argent du mois, 350 fr., arrivera aussi dans trois mois. Il a vendu aussi le grand tableau 1500 fr. et il me demande !!! s'il faut m'envoyer l'argent. Il sera une fois dit que je ne pourrai travailler qu'avec des ennuis par retard d'argent, même quand cela marche pour le mieux. — A propos de la vente du grand tableau, N... m'écrit que le petit Paco avait décidé un amateur à l'ache-

ter et que R... avait refusé de le vendre à moins de 2000 fr., puis quelque temps après pour un *deuxième amateur* c'était *2.500 fr.* Juste quand N... est venu pour parler de cette affaire il se trouve que le tableau est vendu !!! 1500 fr.

J'apprends avec plaisir que vous avez pu vendre un peu à Béziers ce qui n'est que justice. Comme vous avez raison de considérer cette gloriole tirée de la presse ! La conscience d'abord et l'estime de *quelques-uns*, les aristocrates qui comprennent : après cela il n'y a rien.

Vous connaissez mes idées sur toutes ces fausses idées de littérature symboliste ou autre en peinture ; inutile donc de les répéter, d'ailleurs nous sommes d'accord sur ce sujet, — la postérité aussi — puisque les œuvres saines restent quand même et que toutes les élucubrations critico-littéraires n'ont rien pu y changer. Peut-être trop orgueilleusement je me loue de ne pas être tombé dans tous ces travers où la presse louangeuse m'aurait

entraîné comme tant d'autres, Denis par exemple, Redon aussi peut-être. Et je souriais quoique ennuyé quand je lisais tant de critiques qui ne m'avaient pas compris.

Du reste, dans mon isolement ici on a de quoi se retremper. Ici la poésie se dégage toute seule et il suffit de se laisser aller au rêve en peignant pour la suggérer — Je demande seulement deux années de santé et pas trop de tracas d'argent qui ont maintenant une prise excessive sur mon tempérament nerveux, pour arriver à une certaine maturité dans mon art. Je sens qu'en art *j'ai raison,* mais aurai-je la force de l'exprimer d'une façon affirmative ? En tous cas j'aurai fait mon devoir et si mes œuvres ne restent pas il restera toujours le souvenir d'un artiste qui a libéré la peinture de beaucoup de ses travers académiques d'autrefois et de travers symbolistes (autre genre de sentimentalisme).

Vous recevrez ma lettre pour vous souhaiter la bonne année —

On a imprimé mon livre Noa-Noa *à mon*

insu. Si vous mettez la main dessus, envoyez-moi un exemplaire.

Bien des choses aux amis et Annette,

Toujours tout à vous de cœur.

PAUL GAUGUIN.

LXXVII

Mars 1902 —

Mon cher Daniel

Rien de vous ce courrier ; en revanche une bonne lettre de M... qui me confirme votre dernier avis de l'achat du bois dont il paraît content. Il me donne l'énumération de ce qu'il possède de moi — Il accuse 3 tableaux : en aurait-il acheté un chez R... ? puis un bois sculpté, les Ondines. Je ne vois guère qu'un panneau d'autrefois intitulé « *Soyez mystérieuses...* » Où a-t-il déniché cela, sinon chez Chaudet avant qu'il ne soit mort, (c'est lui qui l'avait en dépôt et jamais il ne m'en a parlé.—) De ce côté, je crois que le mal est plus grand

que je n'aurais pensé et que plus tard on le découvrira, — inutilement d'ailleurs, puisque dans cette maison personne ne paye. En tout cas, il est bien placé chez M... — Il me parle aussi d'une *céramique* de moi ??

J'ai commencé à me remettre au travail assez sérieusement, quoique toujours malade : on n'a pas idée de la tranquillité avec laquelle je vis ici dans ma solitude, tout-à-fait seul, entouré de feuillage. C'est le repos, et j'en avais besoin loin de tous ces fonctionnaires qui étaient à Tahiti. Je me félicite tous les jours de ma résolution ; puis, la vie est moins chère ici. Je paye un poulet ordinaire 60 centimes, et de temps en temps un cochon de 20 kilogs environ 6 à 7 fr. N'est vraiment un peu cher que le vin et autres denrées d'exportation. A propos de vin, n'y aurait-il pas moyen par Fayet qui est dans la partie d'avoir une fois par an une barrique *de bon vin* ? Je dis *bon* parce que le vin qui voyage autant et qui arrive dans un *pays chaud* doit être un vin ad-hoc. Je crois que les vins du midi se

piquent facilement et arrivent à l'état de vinaigre — Bien entendu, en échange de peinture —

Je compte envoyer à R..., le courrier prochain, une douzaine de toiles ; je crois alors que je serai à jour avec lui et même en avance d'un petit reliquat. Il me dit ne pas avoir reçu le lot que je lui ai envoyé au mois d'Août ; ce serait embêtant si cela était égaré.

J'espère que vous êtes toujours en bonne santé.

Cordialement à vous.

PAUL GAUGUIN.

LXXVIII

Avril 02

Mon cher Daniel,

Deux mots à la hâte — Voilà 4 courriers que je ne reçois pas un mot de vous.

Je crains un malheur —

Toujours votre dévoué,

PAUL GAUGUIN.

LXXIX

Mai 1902

Mon cher Daniel

Je reçois votre lettre (la seule d'ailleurs — Rien de R... mais qu'importe ! la vôtre suffit. — Avec quel plaisir j'ai reconnu votre écriture, avec quelle avidité je l'ai lue : tout cela s'est passé naturellement. Moi qui depuis deux mois vis avec une mortelle inquiétude : c'est que je ne suis pas le Gauguin d'autrefois — Ces dernières années terribles et ma santé *qui ne se remet pas vite* m'ont rendu impressionnable à l'extrême, et dans cet état je suis sans énergie, (personne d'ailleurs pour me réconforter, pour me consoler) — l'isolement complet. Enfin vous vous portez bien, Annette, vous et l'enfant, et vous avez encore de beaux jours à venir pour peindre quelques morceaux solides et consciencieux. Ayant vu le pas immense que vous avez fait pendant mon

premier séjour à Tahiti, je ne doute pas de vos progrès depuis.

Le tout est dans le *droit chemin* c'est-à-dire celui qui est en soi, n'est-ce pas ! Et dire qu'il y a des écoles !!! pour apprendre à chacun à suivre la même route que son voisin.

Vous me parlez d'affaires en train : ce que vous faites est toujours bien fait. M. F..., je le connais, il est avare, et dans son goût pictural il entre beaucoup plus d'amour-propre que d'émotion. M... s'emballe pour Cézanne : il a raison. Mais c'est toujours la même chose maintenant que les tableaux sont chers, maintenant qu'il est de bon goût de comprendre Cézanne, maintenant que Cézanne est millionnaire !!

J'entrevois vaguement le petit bas-relief qui est chez M... : ce serait une sculpture que j'aurais donnée à la comtesse de Mimal. Oh ! les cadeaux ! défiez-vous de cela, mon cher : tout cela se vend —

J'ai envoyé le mois dernier un lot de 20 toiles à R... J'espère qu'il arrivera mieux que

l'ancien lot qui se balade et pour lequel j'ai fait la réclamation...

... Ce que vous me dites de la collaboration de Morice pour Noa Noa ne me déplaît pas.

Cette collaboration a eu de ma *part deux buts*. Elle n'est pas ce que sont les autres collaborations, c'est-à-dire deux auteurs travaillant en commun. J'avais eu l'idée, parlant des non-civilisés, de faire ressortir leur caractère à côté du nôtre, et j'avais trouvé assez original d'écrire (Moi tout simplement en sauvage), et à côté le *style* d'un civilisé qui est Morice. J'avais donc *imaginé et ordonné* cette collaboration dans ce sens ; puis aussi, n'étant pas comme on dit du métier, savoir un peu *lequel de nous deux* valait le mieux ; du sauvage naïf et brutal ou du civilisé pourri — Morice a voulu quand même faire paraître le livre hors de saison ; ce n'est pas après tout déshonorant pour moi —

Vous me parlez de la prochaine *exposition à Béziers*, mais vous ne me dites pas si *je suis invité* cette année, et ce que vous exposeriez

en ce cas — et vous aussi naturellement. Peut-être un jour Béziers sera un de nos meilleurs centres d'action pour la vente ?

En attendant votre prochaine lettre, je vous embrasse toute la famille y compris les jolis petits cheveux roux qui broussent dans le jardin —

Tout à vous.

PAUL GAUGUIN.

LXXX

25 Août 1902

Mon cher Daniel

Le courrier des Marquises ayant fait un plongeon dans la mer, on a trouvé très spirituel de nous laisser 85 jours sans courrier, sans nouvelles, sans farine ni riz, etc. Une goélette obligeante nous apporte quelques lettres, une de vous, une de M..., deux de R... Celui-ci me demande de la sculpture pour lui-même. Je

lui réponds qu'il s'adresse à vous. D'après le ton de sa lettre (je connais mon gaillard), je devine que ses affaires en ce qui me concerne *sont en bonne voie de réussite* et qu'il a de plus en plus besoin de ma production. Il faut avouer qu'il est intelligent et qu'il est connu par les *amateurs de bonnes peintures*. Je l'engage beaucoup à prendre la statue de grès qui est chez vous, ou encore chez Mr M..., *au prix de 2.000 fr.* — Quoi que cela, j'aurais mieux aimé qu'elle appartienne même à 1500 fr. à une sérieuse collection comme celle de M... Voyez cela.

L'Exposition Béziers n'a pas marché. Tant pis, et puis c'est tout.

Pour ce qui est du tableau en suspens avec F..., *n'avez-vous pas peur* qu'un jour *il soit étonné de ce prix en comparaison* de ceux de M... — c'est une chose très délicate que ces écarts de prix. Bien entendu je vous dis cela comme pure réflexion, car je vous l'ai dit autrefois : *tout ce que vous ferez sera toujours pour le mieux*. A propos, M... m'écrit qu'il espère, l'année prochaine, faire une exposition

très importante de moi. Parfait !! Je ne tiens pas à énormément de toiles mais je tiendrais surtout à la *qualité*, (heureusement que vous êtes là pour surveiller). Si possible, la *grande toile qui* est à *Bordeaux*. De chez Z... je ne vois guère que le *bois sculpté* — Si possible le tableau *Nevermore* chez Delius — Rien de Bretagne, (la Bretagne est digérée, tandis que Tahiti est à avaler et à vendre.) Vous connaissez le public, il dira tout de suite : Quel dommage qu'il ne soit pas resté Breton ! Vous me comprenez. — D'ailleurs, qui sait si je ne serai pas là à cette époque... Car s'il me faut rester inguérissable avec cet eczéma chronique aux deux pieds, qui me fait tant souffrir, il vaudra mieux que je rentre pour changer d'air. J'irai alors m'établir de votre côté dans le midi, quitte à aller en Espagne chercher quelques éléments nouveaux. Les taureaux, les Espagnoles aux cheveux plaqués de saindoux, ça a été fait, archi-fait : c'est drôle cependant que je me les figure autrement.

Quel dommage pourtant de quitter un pays aussi beau que les Marquises !

Dès maintenant, je vais mettre de côté tout ce qui pourra venir en dehors des 350 fr. de R... ; cela sans effort, car maintenant je suis non seulement à jour mais encore un peu en avance : puis aussi, je peux *vivre très bien* sans *me priver* avec 250 fr., la vie étant beaucoup moins chère qu'à Tahiti.

M... me parle, dans sa lettre, de vous et de votre talent, et qu'il a bien raison ! Méfiez-vous de votre opinion : (on ne se connaît jamais bien soi-même.) Vous ne pouvez plus mettre une figure debout ? (couchez-les, cela les reposera ainsi que vous-même et un beau jour vous les redresserez facilement. —

Continuez en attendant à jouir paisiblement de la vie : l'animalité qui est en nous n'est pas tant à mépriser qu'on veut bien le dire — Ces satanés Grecs qui ont tout compris, ont imaginé Antée qui reprenait ses forces en touchant la terre — La terre, c'est notre animalité, croyez-le bien —

Tout à vous de cœur,

PAUL GAUGUIN.

Comme c'est bête !! je croyais que je n'avais plus de place pour écrire. Encore une page : Chouette Papa —

Vous devez, dit M..., faire l'année prochaine une préface parlant de moi aux fils Rouart qui demandaient à Degas l'explication de ma peinture. Exposition Durand-Ruel, Degas récita la fable de La Fontaine : Le loup et le chien. Le loup, c'est Gauguin, dit-il. La citation serait jolie à faire et servirait de thème, et ce qui est amusant, c'est que les moutons se sont mis à suivre le loup sans empêcher cependant que les chiens bien gras aient continué à aboyer sans quitter leur collier.

Qu'en pensez-vous ?

J'espère bien d'ailleurs d'ici là faire une ou deux bonnes toiles pour l'exposition.

Dans le dernier envoi que j'ai fait à R... il y a une toile de 50 qui je crois fera pas mal, et qui est très travaillée. Le poème n'est pas assez *concrété*, dirait Fontainas !! Ma foi, je ne sais pas trop si je n'aime pas mieux ces

critiques d'autrefois d'Albert Wolff. On savait ce qu'il en était, tandis que maintenant tous ces grands poètes précoces (Tous Talentueux) prennent un ton doctoral pour dire bien des bêtises — Ils ne disent plus : cela pourrait être, mais avec aplomb : — cela doit être — Parlant de moi, l'un dit : — c'est du Van Gogh ; l'autre : c'est du Cézanne. B..... dit que c'est de lui ; un autre encore dit c'est du Anquetin ou du Sérusier.

Des Pères, j'en ai plus que toi !!

Dites à Mr Fayet que j'aurais voulu répondre à son admirative lettre, mais qu'il m'excuse : je n'ai ni la force ni le temps ! Nous ferons peut-être un jour connaissance —

LXXXI

Octobre 1902 —

Mon cher Daniel,

Je reçois *enfin* votre lettre datée du 5 Juillet. Comme j'avais eu raison de m'inquiéter de vous, car vous avez été malade, très malade

même, et à votre âge une fois guéri, c'est bon signe pour l'avenir. Non bis in idem. Moi hélas, je ne guéris pas, me tordant dans des grandes souffrances, aussi je produis peu et mal. A ce propos, voilà 3 courriers que je ne reçois ni lettres ni argent de R...

Serait-il mécontent de mes derniers envois ? Cependant malgré que ce ne sont pas des chefs-d'œuvre, il y a *largement le prix* qu'il les paye. Il y a surtout une grande toile qui a été très *travaillée* et que je considère comme une de mes bonnes toiles.

Je suis *très content* de ce qui arrive à Maillol qui est un artiste de valeur —

J'ai reçu les 600 fr. que vous avez envoyés et ils arrivent à point car depuis 4 mois je n'ai rien reçu de R...

Vous allez faire le portrait de M... ; tâchez qu'il soit terminé pour la prochaine Exposition de Béziers : là aussi, j'espère, votre notoriété s'établit.

Votre femme se meurt : cela me fait penser à la mienne qui ne meurt pas. Je n'ai toujours

pas de ses nouvelles et les enfants me connaissent de moins en moins. Enfin ! chez moi la plaie se cicatrise petit à petit dans ma solitude. C'est égal, je ne crois pas que pour un père qui serait au bagne, on oserait en faire autant.

Peut-être même qu'en dehors des quatre qui portent mon nom il y a aussi des femmes et des petits enfants qui le portent ; et si après ma mort je suis célèbre, on dira : Gauguin *a eu une nombreuse famille*, c'était un patriarche — Amère dérision —

Ou bien encore : c'était un homme sans entrailles qui abandonna ses enfants, etc...

Qu'importe ! et laissons ces sales bourgeois — même s'ils sont nos enfants — à leur sale place et continuons l'œuvre commencée —

Quand vous recevrez cette lettre, vous aurez déjà probablement lu, si toutefois le Mercure l'a publié, l'article de contre-critique que j'ai envoyé — Je pense que cela ne vous aura pas déplu, car je me suis efforcé de prouver que les peintres *en aucun cas* n'ont besoin de l'appui et de l'instruction des hommes de lettres.

Je me suis efforcé aussi de lutter contre tous ces partis s'établissant à chaque époque en dogmes, et qui déroutent non seulement les peintres, mais encore le public d'amateurs. Quand donc les hommes comprendront-ils le sens du mot Liberté —

Vous connaissez depuis longtemps ce que j'ai voulu établir : *le droit* de tout oser : mes capacités (et les difficultés pécuniaires pour vivre étant trop grandes pour une pareille tâche) n'ont pas donné un grand résultat, mais cependant la machine est lancée. Le public ne me doit rien puisque mon œuvre picturale n'est que *relativement* bonne, mais les peintres qui, aujourd'hui, profitent de cette liberté, me doivent quelque chose.

Il est vrai que beaucoup s'imaginent que cela s'est fait tout seul. D'ailleurs je ne leur demande rien et ma conscience suffit à me récompenser —

C'est ce que ce charmant bourgeois de Z... appelle : *ma rosserie.*

Travailler pour les autres, c'est être Rosse !! Que Gaga lui vienne en aide !

Dans cet article j'ai cité quelques noms : le sien n'y figure pas. Vous l'entendrez un de ces jours s'en plaindre amèrement — Si je ne l'ai pas cité c'est que vraiment ma conscience ne pouvait l'admettre comme un artiste de valeur : il n'a jamais donné 2 coups de pinceau qu'en pensant à l'argent et aux satisfaction de vanité.

Sufficit

Continuez à vous bien porter, et croyez-moi toujours

Tout à vous de cœur —

PAUL GAUGUIN.

LXXXII

Février 1903

Mon cher Daniel

Je reçois deux lettres de vous très en retard par suite d'un cyclone comme on n'a jamais vu, étant donné qu'il vient du Nord ; c'est nous croyons, un soulèvement sous-marin.

Toutes les îles basses, juste en pleine saison de la plonge, ont été envahies par un raz-de-marée épouvantable et presque toute la population a péri. Nous autres nous avons été moins éprouvés. Pendant 48 heures la pluie, le tonnerre nous ont assourdis, lorsqu'un soir le cyclone devint terrible. Malgré que je sois très abrité par des arbres, je m'attendais à chaque instant à voir ma case emportée ou démolie par le vent. A dix heures, j'entendis un bruit sourd et continu très anormal : c'était la rivière qui avait démoli tout sur son passage, cherchant de nouvelles issues — Je sortis de ma chambre pour me rendre compte, et à mon grand étonnement j'entrai dans l'eau jusqu'à mi-corps — Impossible de voir quoi que ce soit. Inutile de songer un seul instant à fuir. Je remontai dans ma chambre et passai ainsi la nuit, redoutant que les eaux viennent à bout de ma pauvre case. Heureusement que je l'avais construite surélevée de deux mètres avec deux fois plus de jambes de force qu'il n'en fallait — Au matin, je pus voir la situa-

tion horrible d'Atuana. Plus de ponts, plus de chemins ; de toutes parts des arbres énormes renversés, ces arbres du tropique qui ont si peu de racines, maisons démolies, etc...

Enfin, tout est bien qui finit bien et j'en suis quitte pour une centaine de francs de dépenses pour réparations —

Je ne suis pas tout-à-fait de votre avis en tant qu'importance de mon retour en France, en ce sens que je ne ferais que passer à Paris, puis aller en Espagne travailler quelques années — A part les amis, on n'en saurait rien.

Non, ce n'est pas le mal du pays, mais cet état de souffrances de mon eczéma qui m'empêche de travailler sainement : depuis près de trois mois je n'ai pas touché un pinceau — En outre ma vue me donne de sérieuses inquiétudes et je me dis alors : que deviendrais-je si R... venait à flancher — Un homme comme moi, toujours en lutte, même sans le vouloir, rien que par son art et entouré de gens qui seraient heureux de piétiner dessus,

tandis qu'en France on peut cacher sa misère, trouver aussi de la pitié. Il me faudrait pour parer à cela avoir toujours devant moi 4 ou 5000 fr. qui me permettraient en cas d'accident de revenir —

Autrement, je suis bien ici dans ma solitude.

J'ai reçu une lettre de Fontainas qui me dit que le Mercure n'a pas voulu insérer mon écrit. J'en avais le pressentiment — Tous les mêmes, ils veulent bien critiquer les peintres, mais ils n'aiment pas que les peintres viennent démontrer leur imbécilité. Il n'y a pas de mal et voici pourquoi : Tous ces derniers temps, pendant mes longues nuits d'insomnie, je me suis mis à écrire un recueil de ce que j'ai vu, entendu et pensé durant mon existence : il y a là *des choses terribles* pour quelques-uns, pour la conduite de ma femme surtout et des Danois — Si donc l'article n'a pas paru, il sera introduit dans mon livre et n'en fera que mieux —

Fontainas n'est pas N..., c'est un homme

sérieux qui a les mains propres et je serais très content si vous faisiez sa connaissance. Je lui envoie mon livre avec prière de le faire *imprimer à tout prix* et je lui dis qu'il s'entende avec vous. Tous mes tableaux du premier voyage de Tahiti sont à vendre : *tapez dans le tas à n'importe quel prix*. Je tiens à cette publication car c'est en même temps qu'une vengeance un moyen de me faire connaître et comprendre — Peut-être Mr M... vous donnera un coup de main en pareil cas —

Mon Dieu, que de choses je vous demande ! c'est abuser.

Je suis assez content que pour l'Exposition à Béziers vous ayez reculé l'époque en ce qui me concerne, c'est en effet plus prudent.

Fontainas m'écrit ceci : « Pourquoi ne voit-on plus de vos œuvres ? Vous méprisez-vous à ce point ? »

J'en conclus que R... cache en partie mes œuvres : c'est un travail souterrain qui est peut-être excellent mais qui cependant est un peu lent... pour moi —

Je ferme ma lettre à la hâte, mais vous prie de me croire toujours votre dévoué.

P. Gauguin.

R... m'envoie les mensualités, mais ne me parle pas de mon *envoi de tableaux*. Il l'a reçu, sinon il m'écrirait qu'il ne l'a pas reçu.

Si le livre est imprimé, il faudra envoyer un exemplaire à *Mr Eva Brandès*, Journal Politiken, Copenhague — *à moi 5 exemplaires*. à Degas —

(Je voudrais un abonnement à l' « Echo de Paris »).

LXXXIII

Avril 1903

Mon cher Daniel

Je vous envoie 3 tableaux que vous recevrez (*) probablement après votre lettre. Voulez-vous dire à Mr M... qu'il s'agit là de

(*) Je les envoie directement à Mr M... pour ne pas avoir à être trimballés.

me sauver. Si les tableaux ne lui conviennent pas, qu'il en prenne d'autres chez vous ou qu'il me prête 1500 fr. avec toutes les garanties qu'il voudra — Voici pourquoi : je viens d'être victime d'un traquenard épouvantable. — Après des faits aux Marquises scandaleux, j'avais écrit à l'Administrateur pour lui demander de faire une enquête à ce sujet. Je n'avais pas pensé que les gendarmes sont tous de connivence, que l'Administrateur est du parti du Gouverneur, etc., toujours est-il que le lieutenant a demandé les poursuites et qu'un juge bandit, aux ordres du Gouverneur et du petit procureur que j'avais malmené, m'a condamné, (loi Juillet 81 sur la presse) pour une lettre particulière, à 3 mois de prison et 1000 fr. d'amende — Il me faut aller en appel à Tahiti. Voyage, séjour, et surtout *frais d'avocat !!* combien cela va-t-il me coûter ? C'est ma ruine et la destruction complète de ma santé.

Il sera dit toute ma vie que je suis condamné à tomber, me relever, retomber,

etc... Toute mon ancienne énergie s'en va chaque jour —

Faites donc au plus vite et dites bien à Mr M... que je lui en aurai une reconnaissance éternelle —

Toujours tout à vous de cœur.

PAUL GAUGUIN.

Voilà le courrier : rien de vous encore — R... depuis 3 courriers ne m'écrit pas et ne m'envoie aucun argent. Actuellement il est mon débiteur de 1500 fr. plus un solde pour les tableaux que je lui ai envoyés. De ce fait je suis débiteur de 1400 fr. à la Société Commerciale juste au moment où j'ai encore à lui demander argent pour aller à Papééte, etc... J'ai bien peur que la Société ne me refuse, et alors je serai terriblement dans le lac. S'il est mort ou a fait faillite, j'ai espoir que vous en auriez été informé. Toutes ces préoccupations *me tuent.*

P. GAUGUIN.

ICI FINISSENT

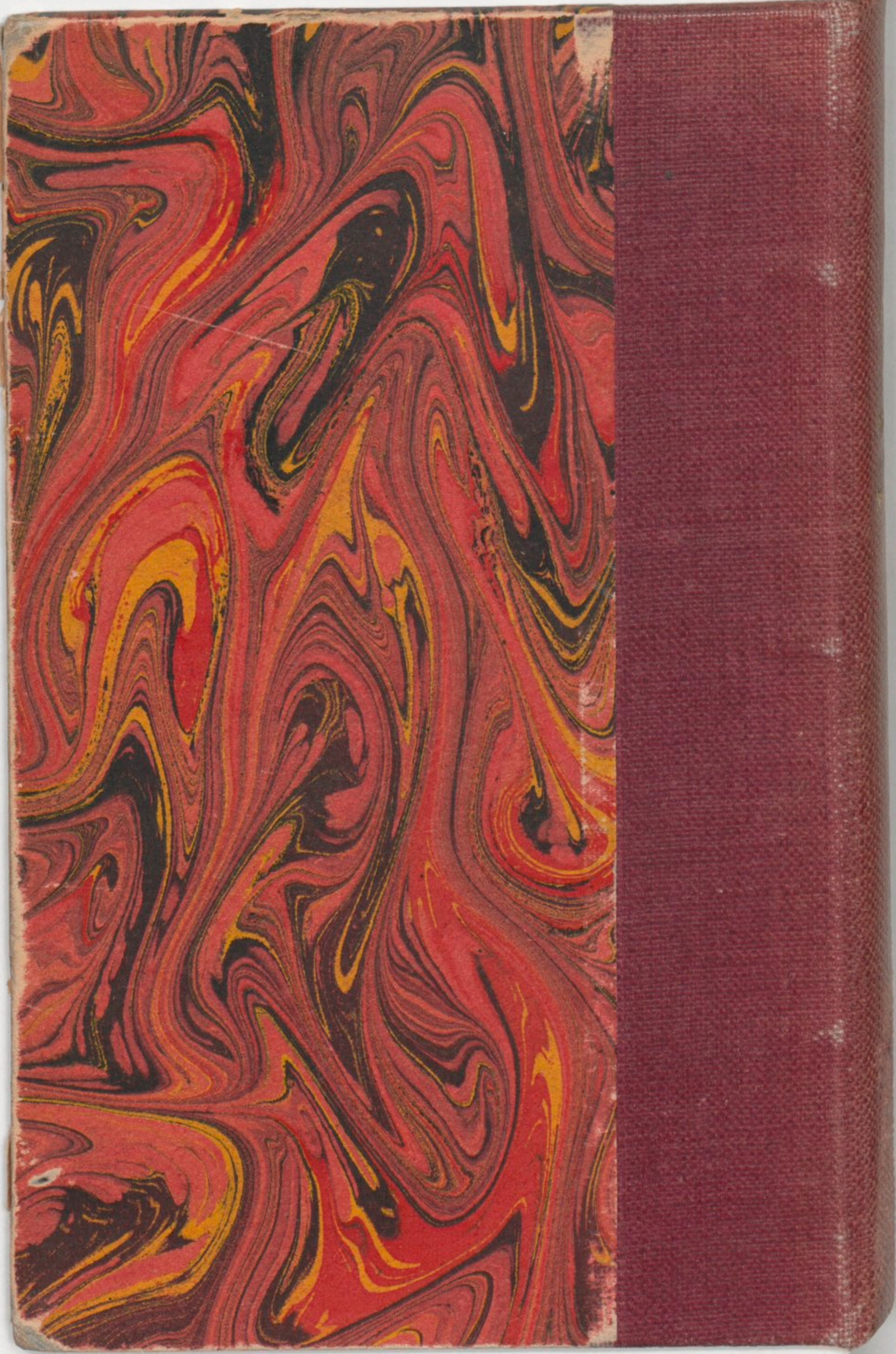
LES LETTRES DE PAUL GAUGUIN

A GEORGES DANIEL DE MONFREID

LA ORANA MARIA

TABLE

Hommage a Gauguin 1

Lettres de Paul Gauguin a Georges Daniel de Monfreid 79

ALENÇON. — IMP. GEO. SUPOT.